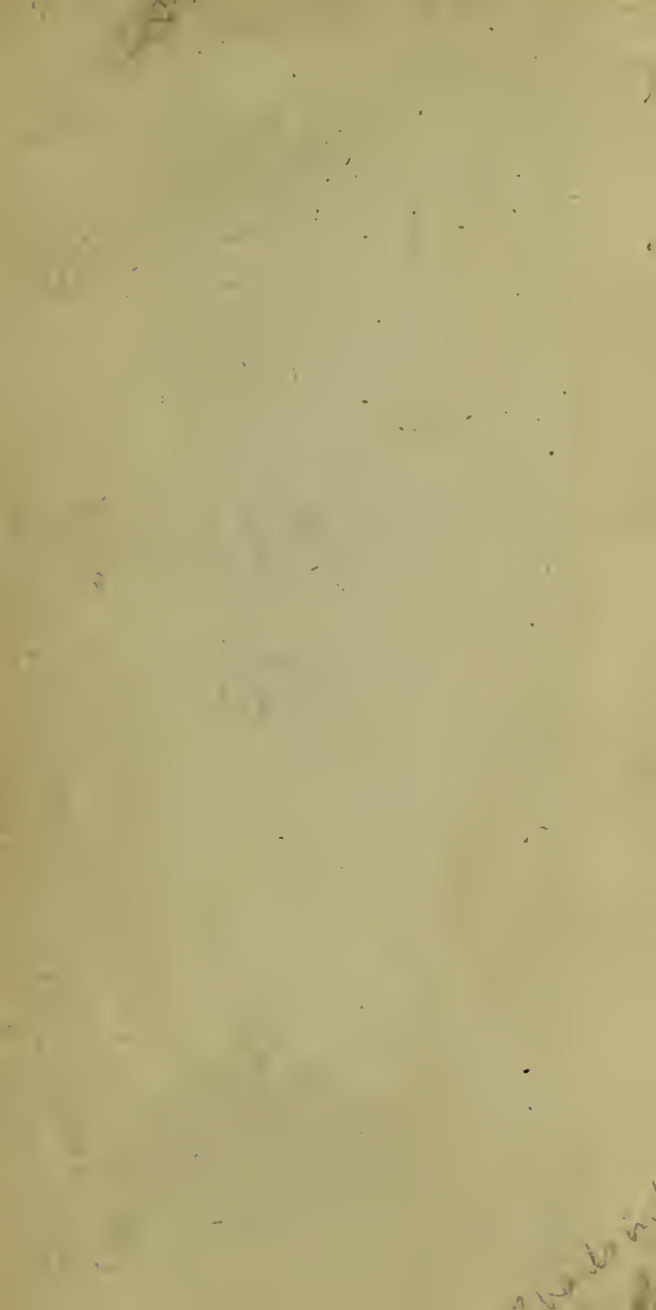



SUB TEGMINE FAGI
HENRY B. H. BEAUFOY, F.R.S.





DE L'EGALITÉ DES DEUX SEXES,

DISCOURS

PHYSIQUE ET MORAL,

Où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugez.

Par le Sr. F. P. de la BARRE.



A PARIS,
Chez JEAN DU PUIS ruë S. Jaques, à la Couronne d'or.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

- 10 -

PREFACE

CONTENANT LE PLAN & le but de ce Discours.

IL n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer sur les Femmes. Quand un homme parle à leur avantage, l'on s'imagine aussi-tôt que c'est par galanterie ou par amour : & il y a grande apparence que la plûpart jugeant de ce discours par le Titre, croiront d'abord qu'il est l'effet de l'un ou de l'autre, & seront bien-aises d'en sçavoir au vrai, le motif & le dessein. Le voici.

La plus heureuse pensée qui puisse venir à ceux qui travaillent à acquerir une science solide, aprés avoir été instruits selon la Methode vulgaire, c'est de douter si on les a bien enseignez, & de vouloir découvrir la verité par eux-mêmes.

Dans le progrez de leur recherche, il leur arrive necessairement de remarquer que nous sommes remplis de préjugez,

* & qu'il faut y renoncer absolument, pour avoir des connoissances claires & distinctes.

Dans le dessein d'insinuër une Maxime si importante, l'on a cru que le meilleur étoit de choisir un sujet déterminé & éclatant, où chacun prît interêt; afin qu'aprés avoir démontré qu'un sentiment aussi ancien que le Monde, aussi étendu que la Terre, & aussi universel que le Genre humain; est un préjugé ou une erreur; les Savans] puissent être[enfin convaincus de la necessité qu'il y a de juger des choses par soi-même, aprés les avoir bien examinées, & de ne s'en point rapporter à l'opinion ni à la bonne foi des autres hommes, si l'on veût éviter d'être trompé.

De tous les Préjugez, on n'en a point remarqué de plus propre à ce dessein que celui qu'on a communément sur l'Inégalité des deux Sexes.

En effet, si on les considere en l'état où ils sont à present, on observe qu'ils sont plus differens dans les fonctions Civiles, & qui dépendent de l'Esprit, que dans celles qui appartiennent au

* *C'est à dire de jugemens portez sur les choses, sans les avoir examinées.*

Corps

Corps. Et si on en cherche la raison dans les Discours ordinaires, on trouve que tout-le-Monde, ceux qui ont de l'étude, & ceux qui n'en ont point, & les Femmes mêmes s'accordent à dire qu'elles n'ont point de part aux Sciences ni aux Emplois, parce qu'elles n'en sont pas capables; qu'elles ont moins d'Esprit que les hommes, & qu'elles leur doivent être inferieures en tout comme elles sont.

Aprés avoir examiné cette opinion, suivant la régle * de verité, qui est de n'admettre rien pour vrai qui ne soit appuyé sur des idées claires & distinctes; d'un côté elle a paru fausse, & fondée sur un Préjugé; & sur une Tradition populaire, & de l'autre on a trouvé que les Femmes sont aussi Nobles, aussi parfaites, & aussi capables que les hommes. Cela ne peut être établi qu'en réfutant deux sortes d'Adversaires, le Vulgaire, & presque tous les Savans.

Le premier n'ayant pour fondement de ce qu'il croit, que la Coûtume & de légéres apparences, il semble qu'on

* Regle de Verité.

ne le peut mieux combattre qu'en lui faisant voir comment les Femmes ont été assujetties, & excluës des Sciences & des Emplois. Et aprés l'avoir conduit par les états & les rencontres principales de la vie, lui donner lieu de reconnoître qu'elles ont des avantages qui les rendent égales aux hommes ; & c'est ce que comprend la premiére Partie de ce Traité.

La seconde est employée à montrer que les preuves des Savans sont toutes vaines. Et aprés avoir établi le sentiment de l'Egalité par des raisons positives, on justifie les Femmes des défauts dont on les accuse ordinairement, en faisant voir qu'ils sont imaginaires ou peu importans, qu'ils viennent uniquement de l'Education qu'on leur donne, & qu'ils marquent en elles des avantages considerables.

Ce Sujet pouvoit être traité en deux façons, ou galamment, c'est à dire, d'une maniére enjoüée & fleurie, ou bien en Philosophe & par principes, afin d'en instruira à fond.

Ceux qui ont une idée juste de la veritable Eloquence, savent bien que ces deux maniéres sont presque inalliables,

&

& qu'on ne peut guéres éclairer l'Esprit & l'égayer par la même voye. Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre la fleurette avec la raison ; mais ce mélange empêche souvent la fin qu'on se doit proposer dãs les Discours, qui est de convaincre & de persuader ; ce qu'il y a d'agreable amusant l'Esprit, & ne lui permettant pas de s'arrêter au solide.

Et comme l'on a pour les Femmes des regards particuliers, si dans un ouvrage fait sur leur sujet, on méle quelque chose de galant, ceux qui le lisent poussent leurs pensées trop loin, & perdent de veuë ce qui les devroit occuper.

C'est pourquoi n'y ayant rien qui regarde plus les Femmes que ce dessein, où l'on est obligé de dire en leur faveur ce qu'il y a de plus fort, & de vray, autant que la bizarrerie du Monde le peut souffrir, on a crû qu'il faloit parler serieusement & en avertir, de peur que la pensée que ce seroit un Ouvrage de galanterie ne le fasse passer legérement, ou rejetter par les personnes scrupuleuses.

L'on n'ignore pas que ce discours sera beaucoup de mécontens, & que ceux dont les interêts & les maximes sont contraires à ce qu'on avance icy, ne man-

queront pas de crier contre. Pour donner moyen de répondre à leurs plaintes; l'on avertit les personnes d'Esprit, & particulierement les Femmes, qui ne sont point la Dupe de ceux qui prennent authorité sur elles, que si elles se donnent la peine de lire ce Traité, avec l'attention, que merite au moins la varieté des matiéres qui y sont, elles remarqueront que le Caractére essentiel de la verité, c'est la clarté & l'évidence. Ce qui leur pourra servir à reconnoître si les objections qu'on leur apportera sont considerables ou non. Et elles pourront remarquer que les plus specieuses leur seront faites par des gens que leur profession semble engager aujourdhuy à renoncer à l'experience, au bon sens & à eux-mêmes, pour embrasser aveuglément tout ce qui s'accorde avec leurs préjugez & leurs interêts, & à combattre toutes sortes de veritez, qui semblent les attaquer.

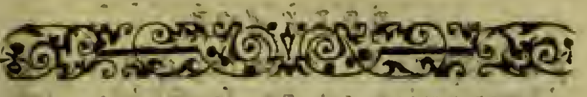
Et l'on prie de considerer que les mauvais effets qu'une terreur Panique leur feroit apprehender de cette entreprise, n'arriveront peut-être

pas à l'égard d'une seule femme, & qu'ils sont contre-pesez par un grand bien qui en peut revenir; n'y ayant peut-être pas de voye naturelle ni plus sure pour tirer la plûpart des Femmes de l'oisiveté où elles sont reduites, & des inconveniens qui la suivent, que de les porter à l'étude, qui est presque la seule chose à quoi les Dames puissent à present s'occuper, en leur faisant connoître qu'elles y sont aussi propres que les hommes.

Et comme il n'y a que ceux qui ne sont pas raisonnables, qui abusent au préjudice des Femmes, des avantages que leur donne la Coûtume: Il ne pourroit y avoir aussi que des Femmes peu judicieuses, qui se servissent de cét ouvrage pour s'élever contre les hommes, qui les traiteroient comme leurs égales ou leurs compagnes. Enfin, si quelqu'un se choque de ce Discours, pour quelque cause que ce soit; qu'il s'en prenne à la verité & non à l'Auteur: Et pour s'éxemter de chagrin, qu'il se dise à lui-même, que ce n'est qu'un

jeu d'Eſprit : Il eſt certain que ce tour d'Imagination ou un ſemblable, empêchant la verité d'avoir priſe ſur nous, la rend de beaucoup moins incommode à ceux qui ont peine à la ſouffrir.





AVERTISSEMENT.

Les plus fortes objections qu'on nous peut faire, se tirent de l'Authorité des grands hommes, & de l'Ecriture sainte. Pour ce qui est des premieres, on croit y satisfaire suffisamment, en disant qu'on ne reconnoit point icy d'autre Authorité, que celle de la raison & du bon Sens. Pour ce qui regarde l'Ecriture, elle n'est contraire en aucune façon, au dessein de cét Ouvrage, si l'on prend bien l'un & l'autre. On prétend icy qu'il y a une Egalité entiere entre les deux Sexes, considerez indépendamment de la Coûtume, qui met souvent ceux qui ont plus d'Esprit & de merite, dans la dependance des autres. Et l'Ecriture ne dit pas un mot d'Inégalité. Et comme elle n'est que pour servir de régle aux hõmes dãs leur conduite, selon les idées qu'elle donne de la justice, elle laisse à chacun la liberté de juger comme il peut de l'état naturel & veritable des choses. Et si l'on y prend garde, toutes les objections qu'on en tire, ne sont que des Sophismes de préjugé, par lesquels tantôt on entend de toutes les femmes, des

passages qui ne conviennent qu'à quelques-unes en particulier, tantôt on rejette sur la nature ce qui ne vient que de l'Education ou de la Coûtume, & ce qu'ont dit les Autheurs Sacrez par Rapport aux Usages de leur temps. C'est ce qu'on a fait voir tres-clairement dans un autre Discours, qu'on a joint (sous le nom de Preface, en quelques Exemplaires) au Traité de l'Excellence des hommes contre l'Egalité des deux Sexes, *fait par le même Autheur que celui de l'Egalité.*





DE L'EGALITÉ DES DEUX SEXES.

PARTIE I.

Où l'on montre que l'opinion vulgaire est un préjugé, & qu'en comparant sans interêt ce que l'on peut remarquer dans la conduite des hommes & des femmes, on est obligé de reconnoître entre les deux Sexes une égalité entiére.

LEs hommes sont persuadez d'une infinité de choses dont ils ne sçauroient rendre raison parceque leur [1] persuasion n'est fondée que sur de legeres apparences, auxquelles ils se sont laissez emporter; & ils eussent crû aussi

[1] *Que les hommes sont remplis de préjugez.*

fortement le contraire, si les impressions des sens ou de la coûtume les y eussent determinez de la méme façon.

Hors un petit nombre de sçavans, tout le monde tient comme une chose indubitable, que c'est le Soleil qui se meut autour de la terre; quoy que ce qui paroît dans la revolution des jours & des années, porte également ceux qui y font attention, à penser que c'est la terre qui se meut autour du soleil. L'on s'imagine qu'il y a dans les bêtes quelque connoissance qui les conduit, par la même raison que les Sauvages se figurent qu'il y a un petit demon dans les horloges & dans les machines qu'on leur montre, dont ils ne connoissent point la fabrique ni les ressorts.

Si l'on nous avoit élevez au milieu des mers, sans jamais nous faire approcher de la terre, nous n'eussions pas manqué de croire en changeant de place sur un vaisseau, que c'eussent été les rivages qui se fussent éloignez de nous, comme le croient les enfans au départ des bateaux. Chacun estime que son païs est le meilleur, parce qu'il y est plus accoûtumé; & que la religion dans laquelle il a esté nourri, est la veritable qu'il faut suivre,

quoy qu'il n'ait peut-estre jamais songé à l'examiner ni à la comparer avec les autres. On se sent toûjours plus porté pour ses compatriotes que pour les étrangers, dans les affaires où le droit même est pour ceux-cy. Nous nous plaisons davantage avec ceux de nôtre profession, encore qu'ils ayent moins d'esprit & de vertu. Et l'inégalité des biens & des conditions fait juger à beaucoup de gens que les hommes ne sont point égaux entr'eux.

Si on cherche sur quoy sont fondées toutes ces opinions diverses, on trouvera qu'elles ne le sont que sur l'interest, ou sur la coûtume: & qu'il est incomparablement plus difficile de tirer les hommes des sentimens où ils ne sont que par préjugé, que de ceux qu'ils ont embrassez par le motif des raisons qui leur ont paru les plus convaincantes & les plus fortes.

L'on peut mettre au nombre de ces jugemens celuy qu'on porte vulgairement sur la difference des deux Sexes, & sur tout ce qui en dépend. Il n'y en a point de plus ancien ni de plus universel. Les savans & les ignorans sont tellement prévenus de la pensée que les

femmes ſont inferieures aux hommes en capacité & en merite, & qu'elles doivent eſtre dans la dépendance où nous les voyons, qu'on ne manquera pas de regarder le ſentiment contraire comme un paradoxe [2] ſingulier.

CEPENDANT il ne ſeroit pas neceſſaire pour l'établir, d'employer aucune raiſon poſitive, ſi les hommes eſtoient plus équitables & moins intereſſez dans leurs jugemens. Il ſuffiroit des les avertir qu'on n'a parlé juſqu'à preſent qu'à la legere de la difference des deux Sexes, au deſavantage des femmes; & que pour juger ſainement, ſi le nôtre a quelque prééminence naturelle par deſſus le leur, [3] il faut y penſer ſerieuſement & ſans intereſt, renonçant à ce qu'on en a crû ſur le ſimple rapport d'autruy, & ſans l'avoir examiné.

Il eſt certain qu'un homme qui ſe mettroit en cét état d'indifference & de deſintereſſement, reconnoîtroit d'une part que c'eſt le peu de lumiére & la précipitation qui font tenir que les femmes ſont moins nobles & moins excellentes que nous; & que ce ſont quelques indiſpoſi-

2 *Opinion contraire à celle du public.* 3 *Ce qu'il faut faire pour bien juger des choſes.*

tions

tions naturelles, qui les rendent ſujettes aux défauts & aux imperfections qu'on leur attribuë, & mépriſables à tant de gens. Et de l'autre part il verroit que les apparences mêmes qui trompent le peuple ſur leur ſujet, lorſqu'il les paſſe legérement, ſerviroient à le détromper, s'il les approfondiſſoit un peu. Enfin, ſi cét homme eſtoit Philoſophe, il trouveroit qu'il y a des raiſons Phyſiques qui prouvent invinciblement que les deux Sexes ſont égaux pour le corps & pour l'eſprit.

Mais comme il n'y a pas beaucoup de perſonnes en état de pratiquer eux ſeuls cét avis, il demeureroit inutile, ſi on ne prenoit la peine de travailler avec eux pour les aider à s'en ſervir. Et parceque l'opinion de ceux qui n'ont point d'étude eſt la plus generale, c'eſt par elle qu'il faut commencer nôtre examen.

Si l'on demande à chaque homme en particulier ce qu'il penſe des femmes en general, & qu'il le veüille avoüer ſincerement, [4] il dira ſans doute qu'elles ne ſont faites que pour nous, & qu'elles ne ſont guéres propres qu'à élever les

4 *Ce que les hommes croyent des femmes.*

enfans dans leur bas âge, & à prendre le soin du ménage. Peut-estre que les plus spirituels ajoûteroient qu'il y a beaucoup de femmes qui ont de l'esprit & de la conduite; mais que si l'on examine de prés celles qui en ont le plus, on y trouvera toûjours quelque chose qui sent leur Sexe : qu'elles n'ont ni fermeté ni arrêt, ni le fond d'esprit qu'ils croient reconnoître dans le leur, & que c'est un effet de la providence divine & de la sagesse des hommes, de leur avoir fermé l'entrée des sciences, du gouvernement, & des emplois : que ce seroit une chose plaisante de voir une femme enseigner dans une chaire, l'Eloquence ou la Medecine en qualité de professeur; marcher par les ruës, suivie de Commissaires & de Sergens pour y mettre la police; haranguer devant les Iuges en qualité d'Avocat; estre assise sur un Tribunal pour y rendre Iustice, à la teste d'un Parlement; conduire une armée; livrer une bataille, & parler devant les Republiques ou les Princes comme Chef d'une Ambassade.

I'avouë que cét usage nous surprendroit: mais ce ne seroit que par la raison de la nouveauté. Si en formant les Etats

& en

& en établissant les differens emplois qui les composent, on y avoit aussi appellé les femmes, nous serions accoûtumez à les y voir, comme elles le sont à nôtre égard. Et nous ne trouverions pas plus étrange de les y voir sur les fleurs de lys, que dans les boutiques.

Si on pousse un peu les gens, on trouvera que leurs plus fortes raisons se reduisent à dire que les choses ont toûjours esté comme elles sont, à l'égard des femmes : ce qui est une marque qu'elles doivent estre de la sorte; & que si elles avoient esté capables des sciences & des emplois, les hommes les y auroient admises avec eux.

Ces raisonnemens viennent de l'opinion qu'on a de l'équité de nôtre Sexe, c & d'une fausse idée que l'on s'est forgée de la coûtume. C'est assez de la trouver établie, pour croire qu'elle est bien fondée. Et comme l'on juge que les hommes ne doivent rien faire que par raison, la pluspart ne peuvent s'imaginer qu'elle n'ait pas esté consultée pour introduire les pratiques qu'ils voyent si universellement reçeuës. Et l'on se figure, que c'est la raison & la prudence qui les ont fai-

c *Fausse idée de la coûtume.*

tes, à cause que l'une & l'autre obligent de s'y conformer lorsqu'on ne peut se dispenser de les suivre, sans qu'il arrive quelque trouble.

Chacun void en son païs les femmes dans une telle sujetion, qu'elles dépendent des hommes en tout, sans entrée dans les sciences, ni dans aucun des états qui donnent lieu de se signaler par les avantages de l'esprit. *f* Nul ne rapporte qu'il ait vû les choses autrement à leur égard. On sçait aussi qu'elles ont toûjours esté de la sorte, & qu'il n'y a point d'endroit de la terre où on ne les traite comme dans le lieu où l'on est. Il y en a même où on les regarde comme des esclaves. A la Chine on leur tient les pieds petits dés leur enfance, pour les empêcher de sortir de leurs maisons, où elles ne voyent presque jamais que leurs maris & leurs enfans. En Turquie les Dames sont resserrées d'aussi prés: Elles ne sont guéres mieux en Italie. Quasi tous les peuples d'Asie, de l'Afrique, & de l'Amerique usent de leurs femmes, comme on fait icy des servantes. Par tout on ne les

f Pourquoy on croit les femmes inferieures aux hommes.

occupe

occupe que de ce que l'on confidere comme bas ; & parce qu'il n'y a qu'elles qui fe mélent des menus foins du ménage & des enfans, l'on fe perfuade communement qu'elles ne font au monde que pour cela, & qu'elles font incapables de tout le refte. On a de la peine à fe reprefenter comment les chofes pourroient eftre bien d'une autre façon: & il paroift même qu'on ne les pourroit jamais changer, quelque effort que l'on fift.

Les plus fages Legiflateurs en fondant leurs Republiques n'ont rien établi qui fuft favorable aux femmes pour ce regard. Toutes les Loix femblent n'avoir été faites que pour maintenir les hommes dans la poffeffion où ils font. Prefque tout ce qu'il y a eu de gens qui ont paffé pour fçavans & qui ont parlé des femmes, n'ont rien dit à leur avantage: & l'on trouve la conduite des hommes fi uniforme à leur endroit, dans tous les fiécles & par toute la terre, qu'il femble qu'ils y font entrez de concert, ou bien, comme plufieurs s'imaginent, qu'ils ont été portez à en ufer de la forte, par un inftinct fecret; c'eft-à-dire, par un ordre general de l'Auteur de la nature.

On se le persuade encore davantage en considerant de quelle façon les femmes mêmes supportent leur condition. Elles la regardent comme leur estant naturelle, Soit qu'elles ne pensent point à ce qu'elles sont, soit que naissant & croissant dans la dépendance, elles la considerent de la même maniere que font les hommes. Sur toutes ces veuës, les unes & les autres se portent à croire, que leurs esprits sont aussi differens que leurs corps, & qu'il doit y avoir entre les deux Sexes autant de distinction dans toutes les fonctions de la vie, qu'il y en a entre celles qui leur sont particuliéres, Cependant cette persuasion, comme la plûpart de celles que nous avons sur les coûtumes & sur les usages, n'est qu'un pur préjugé, que nous formons sur l'apparence des choses, faute de les examiner de prés, & dont nous nous détromperions, si nous pouvions nous donner la peine de remonter jusqu'à la source, & juger en beaucoup de rencontres de ce qui s'est fait autrefois, par ce qui se fait aujourd'hui, & des *f* des Coûtumes Anciennes par celles que nous voyons s'établir de nostre temps.

f *Comment il faut juger des Coûtumes Anciennes.*

Si

Si on avoit ſuivi cette regle en une infinité de jugemens, on ne ſeroit pas tombé en tant de mépriſes : & dans ce qui concerne la condition preſente des femmes, on auroit reconnu qu'elles n'ont eſté aſſujetties que par la Loy du plus fort, & que ce n'a pas eſté faute de capacité naturelle ni de merite qu'elles n'ont point partagé avec nous, ce qui éléve nôtre Sexe au deſſus du leur.

En effet quand on conſidere ſincerement les choſes humaines dans le paſſé & dans le preſent, on trouve qu'elles ſont toutes ſemblables en un point, qui eſt que la raiſon a toûjours été la plus g foible : & il ſemble que toutes les hiſtoires n'ayent été faites, que pour montrer ce que chacun void de ſon temps, que depuis qu'il y a des hommes, la force a toûjours prevalu. Les plus grands Empires de l'Aſie ont été dans leur commencement l'ouvrage des uſurpateurs & des brigands : & les débris de la Monarchie des Grecs & des Romains, n'ont été recüeillis que par des gens qui ſe crurent aſſez forts pour reſiſter à leurs maîtres & pour dominer ſur leurs égaux. Cette conduite n'eſt pas moins viſible

g *Comment on s'eſt toûjours gouverné.*

dans toutes les ſocietez: & ſi les hommes en uſent ainſi à l'égard de leurs pareils, il y a grande apparence qu'ils l'ont fait d'abord à plus forte raiſon, chacun à l'égard de ſa femme. Voicy à peu prés comment cela eſt arrivé.

h Les hommes remarquant qu'ils étoient les plus robuſtes, & que dans le rapport du Sexe ils avoient quelque avantage de corps, Ils *i* ſe figurerent qu'il leur appartenoit en tout. La conſéquence n'étoit pas grande pour les femmes, au commencement du monde. Les choſes étoient dans un état trés-different d'aujourd'huy. Il n'y avoit point encore de gouvernement, de ſcience d'employ, ny de religion établie: Et les idées de dépendance n'avoient rien du tout de fâcheux. Ie m'imagine qu'on vivoit alors comme des enfans, & que tout l'avantage étoit comme celuy du jeu. Les hommes & les femmes qui étoient alors ſimples & innocens, s'employoient également à la culture de la terre ou à la chaſſe, comme font encore les ſauvages. L'homme alloit de ſon côté & la femme alloit du ſien. Celuy qui apportoit da-

h *Conjecture hiſtorique.* i *Comment les hommes ſe ſont rendus les maîtres.*

vantage

vantage étoit aussi le plus estimé.

Les incommoditez & les suites de la grossesse diminuant les forces des femmes durant quelques intervales, & les empêchant de travailler comme auparavant, l'assistance de leurs maris leur devenoit absolument necessaire, & encore plus lorsqu'elles avoient des enfans. Tout se terminoit à quelques regards d'estime & de preferance, pendant que les familles ne furent composées que du pere & de la mere avec quelques petits enfans. Mais lors qu'elles se furent aggrandies, & qu'il y eut en une mesme maison, le pere & la mere du pere, les enfans des enfans, avec des freres & des sœurs, des aînez & des cadets; la dependance s'étendit, & devint ainsi plus sensible. On vit la maitresse se soûmettre à son mary, le fils honorer le pere, celuy-cy commander à ses enfans. Et comme il est tres-difficile que les fréres s'accordent toûjours parfaitement, on peut juger qu'ils ne furent pas long-temps ensemble, qu'il n'arrivast entr'eux quelque different. L'aîné plus fort que les autres, ne leur voulut rien ceder. La force obligea les petits de ployer sous les plus grands. Et les filles suivirent l'exemple

de leur mere.

Il est aisé de s'imaginer qu'il y eut alors dans les maisons plus de fonctions differentes; que les femmes obligées d'y demeurer pour élever leurs enfans, prirent le soin du dedans: que les hommes étant plus libres & plus robustes se chargerent du dehors, & qu'aprés la mort du pere & de la mere, L'aîné voulut dominer. Les filles accoûtumées à demeurer au logis, ne penserent point à en sortir. Quelques cadets mécontés & plus fiers que les autres refusant de prendre le joug, furent obligez de se retirer & de faire bãde à part. Plusieurs de même humeur s'étant rencontrez, s'entretinrent de leur fortune, & firent aisement amitié: & se voyans tous sans bien, chercherent les moyens d'en acquerir. Comme il n'y en avoit point d'autre que de prendre celuy d'autruy, ils se jetterent sur celuy qui étoit le plus en main; & pour le conserver plus seurement, ils se saisirent en même temps des maistres ausquels il appartenoit.

La dependance volontaire qui estoit dans les familles cessa par cette invasion. Les peres & les meres furent contrains d'obeïr, avec leurs enfans à un injuste usurpateur: & la condition des femmes

en

en devint plus fâcheuſe qu'auparavant. Car au lieu qu'elles n'avoient épouſé juſque-là que des gens de leur famille qui les traittoient comme ſœurs ; elles furent aprés contraintes de prendre pour maris des étrangers inconnus qui ne les conſidererent que comme le plus-beau du butin.

C'EST l'ordinaire des vainqueurs de mépriſer ceux d'entre les vaincus, qu'ils eſtiment les plus foibles. Et les femmes le paroiſſant, à cauſe de leurs fonctions qui demandoient moins de force, a furent regardées comme étant inferieures aux hommes.

Quelques uns ſe contenterent d'une premiere uſurpation. Mais d'autres plus ambitieux, encouragez par le ſuccés de la victoire, voulurent pouſſer plus loin leurs conquêtes. Les femmes eſtant trop humaines pour ſervir à ces injuſtes deſſeins, on les laiſſa au logis & les hommes furent choiſis comme étant plus propres aux entrepriſes où l'on a beſoin de force. En cét eſtat l'on n'eſtimoit les choſes qu'autant qu'on les croyoit utiles à la fin qu'on ſe propoſoit. Et le deſir de dominer

a *Pourquoy les femmes n'ont point eu de part aux premiers emplois.*

estant devenu une des plus fortes passions, & ne pouvant estre satisfait que par la violence & l'injustice, il ne faut pas s'estonner que les hommes en ayant esté seuls les instrumens, ayent été preferez aux femmes. Ils servirent à retenir les conquêtes qu'ils avoient faites : on ne prit que leurs conseils pour établir la tyrannie, parce qu'il n'y avoit qu'eux qui les pussent executer. Et de cette sorte la douceur & l'humanité des femmes fut cause qu'elles n'eurent point de part au gouvernement des Etats.

L'exemple des Princes fut bien-tost imité par leurs sujets. Chacun voulut l'emporter sur son compagnon : Et les particuliers commencerent à dominer plus absolument sur leurs familles. Lors qu'un Seigneur se vit maistre d'un Peuple & d'un Païs considerable, il en forma un Royaume ; Il fit des loix pour le gouverner, prit des Officiers entre les hommes, & éleva aux Charges ceux qui l'avoient mieux servi dans ses entreprises. Vne preferance si notable d'un sexe à l'autre, fit que les femmes furent encore moins considerées : & leur humeur & leurs fonctions les éloignant du carnage & de la guerre, on crut qu'elles n'é-

toient

toient capables de contribuer à la conservation des Royaumes, qu'en aidant à les peupler.

L'ETABLISSEMENT des Etats ne se put faire sans mettre de la distinction entre ceux qui les composoient. L'on introduisit des marques d'honneur, qui servirent à les discerner; & on inventa des signes de respect pour témoigner la differance qu'on reconnoissoit entre eux. On joignit ainsi à l'idée de la puissance, la soûmission exterieure que l'on rend à ceux qui ont l'autorité entre les mains.

Il n'est pas necessaire de dire icy comment Dieu a esté connu des hommes. mais il est constant qu'il en a esté adoré depuis le commencement du monde. Pour le culte qu'on luy a rendu, il n'a esté regulier que depuis qu'on s'est assemblé pour faire des Societez publiques. *a* Comme l'on estoit accoûtumé à reverer les puissances par des marques de respet, on crut qu'il failloit aussi honorer Dieu par quelques ceremonies, qui servissent à témoigner les sentimens qu'on avoit de sa grandeur. On bâtit des Temples, on institua des Sacrifices: & les

a *Comment les femmes n'ont point eu de part aux ministeres de la religion parmy les payens.*

hommes qui estoient déja les maîtres du Gouvernement, ne manquerent pas de s'emparer encore du soin de ce qui concernoit la Religion. Et la coûtume ayant déja prévenu les femmes, que tout appartenoit aux hommes; elles ne demanderent point d'avoir part au ministere. L'idée qu'on avoit de Dieu s'étant extrémement corrompuë par les fables & par les fictions poëtiques, l'on se forgea des Divinitez mâles & femelles: & l'on institua des Prestresses pour le service de celles de leur sexe: mais ce ne fut que sous la cõduite & sous le bon plaisir des Prestres.

L'on a veu aussi quelquefois des femmes gouverner de grands Estats. Mais il ne faut pas pour cela s'imaginer, que c'est qu'elles y eussent esté appellées, par esprit de restitution. C'est qu'elles avoient eu l'adresse de disposer les affaires, de sorte qu'on ne pouvoit leur ôter l'autorité, d'entre les mains. Il y a aujourd'huy des Etats hereditaires où les femelles succedent aux mâles, pour estre Reines ou Princesses. Mais il y a sujet de croire, que si on a laissé d'abord tomber ces Royaumes-là en quenoüille, ce n'a esté que pour éviter de tomber en guerre civile: & si l'on à permis les Regences

gences, on ne l'a fait que dans la pensée que les meres, qui aiment toûjours extraordinairement leurs enfans, prendroient un soin particulier de leurs Etats, pendant leur minorité.

a Ainsi les femmes n'ayant eu à faire que leur ménage, & y trouvant assez dequoy s'occuper, il ne faut pas s'étonner qu'elles n'ayent point inventé de sciences, dont la pluspart n'ont esté d'abord, que l'ouvrage & l'occupation des oisifs & des faineans. Les Prestres des Egyptiens qui n'avoient pas grand' chose à faire, s'amusoient ensemble à parler des effets de la nature, qui les touchoient davantage. A force de raisonner, ils firent des observations dont le bruit excita la curiosité de quelques hommes qui les vinrent rechercher. Les sciences n'étans encore qu'au berceau, ne tirerent point les femmes de leurs maisons : outre que la jalousie, qui broüilloit déja les maris, leur eût fait croire qu'elles eussent esté visiter les Prestres plûtôt pour l'amour de leur personne, que des connoissances qu'ils avoient.

LORSQUE plusieurs en furent imbus ils s'assemblerent en certains lieux pour

a Pourquoy elles n'ont point eu part aux sciences.

en parler plus à leur aiſe. Chacun diſant ſes penſées, les ſciences ſe perfectionnerent, On fit des Academies, où l'on n'appella point les femmes; & elles furent de cette ſorte excluës des ſciences, comme elles l'étoient déja du reſte.

La contrainte dans laquelle on les retenoit, n'empécha pas que quelques-unes n'euſſent l'entretien ou les écrits des ſavans: elles égalerent en peu de temps les plus habiles. Et comme on s'étoit déja forgé une bien-ſeance importune, les hommes n'oſant venir chez elles, ni les autres femmes s'y trouver, de peur qu'on n'en prît ombrage, elles ne firent point de diſciples ni de ſectateurs, & tout ce qu'elles avoient acquis de lumiere mouroit inutilement avec elles.

Si l'on obſerve comment les modes s'introduiſent & s'embelliſſent de jour en jour, on jugera aiſément qu'au commencement du monde, on ne s'en mettoit gueres en peine. Tout y étoit ſimple & groſſier. On ne ſongeoit qu'au neceſſaire. Les hommes écorchoient des bêtes, & en attachant les peaux enſemble s'en ajuſtoient des habits. Le commode vint aprés, & chacun s'habillant à ſa guiſe, les manieres qu'on trouva qui ſeoient le

mieux

mieux, ne furent point negligées : & ceux qui étoient ſous le meſme Prince ne manquerent pas de ſe conformer à luy.

a Il n'en fut pas des modes comme du gouvernement & des ſciences. Les femmes y eurent part avec les hommes : & ceux-cy remarquant qu'elles en étoient plus belles, n'eurent garde de les en priver : & les uns & les autres trouvant qu'on avoit meilleure grace & qu'on plaiſoit davantage avec certains ajuſtemens, les rechercherent à l'envy, mais les occupations des hommes étant plus grandes & plus importantes les empêcherent de s'y appliquer ſi fort.

Les femmes montrerent en cela leur prudence & leur adreſſe. S'appercevant que des ornemens étrangers les faiſoient regarder des hommes avec plus de douceur, & qu'ainſi leur condition étoit plus ſupportable, elles ne negligerent rien de ce qu'elles crûrent pouvoir ſervir à ſe rendre plus aimables. Elles y employerent l'or, l'argent, & les pierreries, auſſi-toſt qu'elles furent en vogue : & voyant que les hommes leur avoient oſté le moyen de ſe ſignaler par l'eſprit, elles s'applique-

a *Pourquoy les femmes ſe ſont jettées dans la bagatelle.*

rent uniquement à ce qui pouvoit les faire paroître plus agreables. Elles s'en sont depuis fort bien trouvées, & leur ajustement & leur beauté les ont fait considerer plus que n'auroient fait tous les livres & toute la science du monde. La coûtume en estoit trop bien établie pour recevoir quelque changement dans la suite ; la pratique en a passé jusques à nous : & il semble que c'est une tradition trop ancienne pour y trouver quelque chose à redire.

Il paroist manifestement par cette conjecture historique & conforme à la maniére d'agir si ordinaire à tous les hommes, que ce n'a esté que par empire qu'ils se sont reservé les avantages exterieurs, ausquels les femmes n'ont point de part. Car afin de pouvoir dire que ça esté par raison, il faudroit qu'ils ne les communicassent entr'eux qu'à ceux qui en sont les plus capables ; a qu'ils en fissent le choix avec un juste discernement ; qu'ils n'admissent à l'étude que ceux en qui ils auroient reconnu plus de disposition pour les sciences ; qu'ils n'élevassent aux emplois que ceux qui y seroient les plus pro-

a *Ce que devroient faire les hommes pour justifier leur conduite à l'égard des femmes.*

propres, qu'on en exclût tous les autres, & qu'enfin on n'appliquast chacun qu'aux choses qui luy seroient les plus convenables.

a Nous voions que c'est le contraire qui se pratique, & qu'il n'y a que le hazard, la necessité ou l'interest, qui engage les hommes dans les états differens de la Societé civile. Les enfans apprennent le métier de leur pere; parce qu'on leur en a toûjours parlé. Tel est contraint de prendre une robe, qui aimeroit mieux une épée, si cela étoit à son choix; & on seroit le plus habile homme du monde qu'on n'entrera jamais dans une charge, si l'on n'a pas dequoy l'acheter.

Combien y a-t-il de gens dans la poussiere, qui se fussent signalez, si on les avoit un peu poussez? Et de païsans qui seroient de grands docteurs, si on les avoit mis à l'étude? On seroit assez mal fondé de prétendre que les plus habiles gens d'aujourd'huy soient ceux de leur temps qui ont eu plus de disposition pour les choses en quoy ils éclatent; & que dás un si grand nombre de personnes ensevelies dans l'ignoráce, il n'y en a point

a *Comment les hommes entrent dans les emplois.*

qui avec les mémes moyens qu'ils ont eu, se fussent rendu plus capables.

Surquoy donc peut on assurer que les femmes y soient moins propres que nous, puisque ce n'est pas le hazard, mais une necessité insurmontable, qui les empêche d'y avoir part. Ie ne soutiens pas qu'elles soient toutes capables des science & des emplois, ni que chacune le soit de tous : personne ne le prétend non plus des hommes; mais je demande seulement qu'à prendre les deux Sexes en general, on reconnoisse dans l'un autant de disposition que dans l'autre.

a Que l'on regarde seulement ce qui se passe dans les petits divertissemens des enfans. Les filles y font paroître plus de gentillesse, plus de genie, plus d'adresse. lorsque la crainte ou la honte n'étouffent point leurs pensées, elles parlent d'une maniére plus spirituelle & plus agreable. Il y a dans leurs entretiens plus d'enjoüement, & plus de liberté : elles apprennent bien plus vîte ce qu'on leur enseigne, quand on les applique également : elles sont plus assiduës, & plus patientes au travail, plus soûmises, plus

a *Comparaison des jeunes enfans de l'un & de l'autre Sexe.*

on

modestes & plus retenuës. En un mot, on remarque en elles dans un degré plus parfait, toutes les qualitez excellentes, qui font juger que les jeunes hommes en qui elles se trouvent, sont plus propres aux grandes choses que leurs égaux.

Cependant, quoique ce qui paroit dans les deux Sexes, lors qu'ils ne sont encore qu'au berceau, suffise déja pour faire juger que le plus beau donne aussi plus de belles esperances, on n'y a aucun égard. Les maitres & les instructions ne sont que pour les hommes: on prend un soin tout particulier de les instruire de tout ce qu'on croit le plus propre à former l'esprit, pendant qu'on laisse languir les femmes, dans l'oisiveté, dans la molesse, & dans l'ignorance, ou ramper dans les exercices les plus bas & les plus vils.

Mais aussi, il ne faut que des yeus pour reconnoître, qu'il est en cela des deux Sexes, comme de deux freres dans une famille, où le cadet fait voir souvent, non-obstant la negligence avec laquelle on l'éleve, que son aîné n'a par dessus luy que l'avantage d'étre venu le premier.

a A Quoy sert ordinairement aux hom-

a *Que l'étude est inutile à la plus part des hommes.*

mes l'éducation qu'on leur donne: elle est inutile à la plûpart pour la fin qu'on s'y propose: & elle n'empêche pas que beaucoup ne tombent dans le déreglement, & dans le vice, & que d'autres ne nemeurent toûjours ignorans, & même ne deviennent encore plus sots qu'ils n'étoient. S'ils avoient quelque chose d'honnête, d'enjoüé, & de civil, ils le perdent par l'étude. Tout les choque, & ils choquent tout; on diroit qu'ils ne se seroient occupez durant leur jeunesse, qu'à voyager dans un païs où ils n'auroient frequenté que des sauvages; tãt ils raportent chez eux de rudesse & de grossiereté dãs leurs manieres. Ce qu'ils ont apris est comme des marchandises de contrebande; qu'ils n'oseroient, ou ne sçauroient debiter: & s'ils veulent rentrer dans le monde, & y bien joüer leur personnage, ils sont obligez d'aller à l'école des Dames, pour y aprendre la politesse, la complaisance, & tout le dehors qui fait aujourdhui l'essentiel des honnêtes gens.

Si l'on consideroit cela de prés, au lieu de mépriser les femmes, parce qu'elles n'ont pas de part aux sciences, on les en estimeroit heureuses: puis que si d'un

d'un côté elles sont privées par là des moyens de faire valoir les talens & les avantages qui leur sont propres ; de l'autre côté, elles n'ont pas l'occasion de les gâter ou de les perdre:& nonobstant cette privation, elles croissent en vertu, en esprit & en bonne grace, à mesure qu'elles croissent en âge : & si l'on comparoit sans préjudice les jeunes hommes au sortir de leurs études avec des femmes de leur âge, & d'un esprit proportionné, sans sçavoir comment les uns & les autres ont été élevez, on croiroit qu'ils ont une éducation toute contraire.

L'exterieur seul, l'air du visage, les regards, le marcher, la contenance, les gestes, ont dans les femmes quelque chose de posé, de sage, & d'honnête qui les distingue assez des hommes. Elles observent en tout exactement la bienseance : on ne peut étre plus retenu qu'elles le sont. *a* On n'entend point sortir de leur bouche de paroles à double entente. Les moindres équivoques blessent leurs oreilles & elles ne peuvent souffrir la veuë de tout ce qui choque la pudeur.

Le commun des hommes a une conduite toute opposée. Leur marcher est

a Difference des deux Sexes dans les maniéres.

souvent precipité, leurs gestes bizarres, leurs yeux mal reglez : & ils ne se divertissent jamais davantage, que lors qu'ils s'entretiennent & se repaissent des choses qu'il faudroit taire ou cacher.

a Que l'on fasse comparaison ensemble ou séparément avec les femmes, & ce qu'on appelle sçavant dans le monde. On verra quelle difference il y a entre les uns & les autres. On diroit que ce que les hommes se mettent dans la tête en étudiant, ne sert qu'à boucher leur esprit, & à y porter la confusion. Peu s'énoncent avec netteté ; & la peine qu'ils ont à arracher leurs paroles, fait perdre le goût à ce qu'ils peuvent dire de bon ; & à moins qu'ils ne soient fort spirituels, & avec des gens de leur sorte, ils ne peuvent soutenir une heure de conversation.

Les femmes, au contraire, disent nettement & avec ordre ce qu'elles sçavent : les paroles ne leur coûtent rien ; elles commencent & continüent comme il leur plait ; & leur imagination fournit toûjours d'une maniére inépuisable, lorsqu'elles sont en liberté. Elles ont le don de proposer leurs sentimens avec une douceur & une complaisance, qui ser-

a *Comparaison des femmes avec les sçavans.*

vent

vent autant que la raiſon à les inſinüer: au lieu que les hommes les propoſent ordinairement d'une maniére ſeche & dure. Si l'on met quelque queſtion ſur le tapis en preſence des femines un peu éclairées; elles en découvrent bien plûtôt le point de veüe: Elles la regardent par plus de faces: ce que l'on dit de vray, trouve plus de priſe dans leur eſprit; & quand on s'y connoit un peu, & qu'on ne leur eſt point ſuſpect, on remarque que les préjugez qu'elles ont, ne ſont pas ſi forts que ceux des hommes, & les mettent moins en garde contre la verité qu'on avance. Elles ſont éloignées de l'eſprit de contradiction & de diſpute, auquel les ſçavans ſont ſi ſujets: elles ne pointillent point vainement ſur les mots, & ne ſe ſervent point de ces termes ſcientifiques & myſterieux, ſi propres à couvrir l'ignorance, & tout ce qu'elles diſent eſt intelligible & ſenſible.

I'ay pris plaiſir à m'entretenir avec des femmes de toutes les conditions differentes, que j'ay pu rencontrer à la ville & aux champs, pour en découvrir le fort & le foible; & j'ay trouvé dans celles que la neceſſité, ou le travail n'avoient point rendu ſtupides, plus de bon ſens

que dans la plûpart des ouvrages, qui sont beaucoup estimez parmy les sçavans vulgaires.

En parlant de Dieu, pas une ne s'est avisée de me dire, qu'elle a *se l'imaginoit sous la forme d'un venerable vieillard.* Elles disoient au contraire, qu'elles ne pouvoient se l'imaginer, c'est à dire, se le representer sous quelque idée semblable aux hommes: qu'elles concevoient qu'il y a un Dieu; parce qu'elles ne comprenoient pas que ni elles ni ce qui les environne soient les ouvrages du hazard, ou de quelque creature: & que la conduite de leurs affaires n'étant pas un effet de leur prudence, parce que le succez en venoit raremét par les voyes qu'elles avoient prises, il faloit que ce fût l'effet d'une providence divine.

Quand je leur ay demandé ce qu'elles pensoient de leur ame; elles ne m'ont pas répondu que b *c'est une flamme fort subtile, ou la disposition des organes de leurs corps, ni qu'elle soit capable de s'étendre ou de se resserrer*: elles répondoient au contraire, qu'elles sentoient bien qu'elle est distinguée de leurs corps

a *Opinion d'un grand Philosophe.* b *Ce sont des opinions de Philosophes.*

&

&que tout ce qu'elles en pouvoient dire de plus certain, c'eſt qu'elles ne croyoient pas qu'elle fût rien de ſemblable à aucune des choſes qu'elles appercevoient par les ſens ; & que ſi elles avoient étudié, elles ſçauroient préciſément ce que c'eſt.

Il n'y a pas une garde qui s'aviſe de dire comme les medecins, que leurs malades ſe portent mieux, parce que *la faculté Coctrice fait loüablement ſes fonctions*: & lors qu'elles voyent ſortir une ſi grande quantité de ſang par une veine, elles ſe raillent de ceux qui nient qu'elle ait communication avec les autres par la circulation.

Lorſque j'ay voulu ſçavoir pourquoy elles croyent que les pierres expoſées au Soleil & aus pluyes du midy, s'uſent pluſtoſt que celles qui ſont au Septentrion; nulle n'a été aſſez ſimple pour me répondre, *que cela viẽt de ce que la lune les mord à belles dents*, comme ſe l'imaginent aſſez plaiſamment quelques Philoſophes; mais que c'eſt l'ardeur du Soleil qui les deſſéche: & que les pluyes ſurvenant les détrempent plus facilement.

a I'ay demandé tout exprés à plus de vingt, ſi elles ne croyent pas *que Dieu*

a *Queſtion ſcolaſtique.*

puiſſe faire par une puiſſance obedientielle ou extraordinaire, qu'une pierre élevée à la viſion beatifique : mais je n'en ay pû tirer autre choſe, ſinon qu'elles croyoiét que je me voulois moquer d'elles par cette demande.

a Le plus grand fruit que l'on puiſſe eſperer des ſciences, c'eſt le diſcernement & la juſteſſe pour diſtinguer ce qui eſt vray & évident, d'avec ce qui eſt faux & obſcur, & pour éviter ainſi de tomber dans l'erreur, & la mépriſe. On eſt aſſez porté à croire que les hommes, au moins ceux qui paſſent pour ſçavans, ont cét avantage par deſſus les femmes. Néanmoins, ſi l'on a un peu de cette juſteſſe dont je parle, on trouvera que c'eſt une des qualitez qui leur manque le plus: car non ſeulement ils ſont obſcurs,&confus dans leurs diſcours, & ce n'eſt ſouvent que par cette qualité qu'ils dominent & qu'ils s'attirent la créance des perſonnes ſimples & crédules : mais même ils rejettent ce qui eſt clair & évident, & ſe raillent de ceux qui parlent d'une maniére claire & intelligible, comme étant trop facile & trop commune; & ſont les premiers à donner dans ce qu'on

a *Quel eſt le fruit des ſciences.*

leur

leur propose d'obscur, comme étant plus mysterieux. Pour s'en convaincre il ne faut que les écouter avec un peu d'attention, & les obliger de s'expliquer.

a Les Femmes ont une disposition bien éloignée de celle-là. On observe que celles qui ont un peu vû le monde, ne peuvent souffrir que leurs enfans mêmes parlent Latin en leur presence : Elles se défient des autres qui le font : & disent assez souvent qu'elles craignent, qu'il n'y ait quelque impertinence cachée sous ces habillemens étrangers. Non seulement on ne leur entend point prononcer ces termes de sciences, qu'on appelle consacrez : mais même elles ne sçauroient les retenir ; quoy qu'on les repetât souvent, & qu'elles ayent bonne memoire : & lors qu'on leur parle obscurement, elles avoüent de bonne foi, qu'elles n'ont pas assez de lumiére ou d'esprit pour entendre ce que l'on dit, ou bien elles reconnoissent que ceux qui leur parlent de la sorte, ne sont pas assez instruits.

Enfin, si l'on considére de quelle façon les hommes & les femmes produisent ce qu'ils sçavent, on jugera que les

a Elles ont la justesse d'esprit.

uns sont comme ces ouvriers qui travaillent aux Carriéres, & qui en tirent avec peine les pierres toutes brutes & toutes informes : & que les femmes sont comme des Architectes, ou des Lapidaires habiles, qui sçavent polir & mettre aisément en œuvre, & dans leur jour ce qu'elles ont entre les mains.

Non seulement on trouve un tres-grand nombre de femmes qui jugent aussi-bien des choses, que si on leur avoit donné la meilleure éducation, sans avoir ni les préjugez, ni les idées confuses, si ordinaires aux sçavans ; mais même on en voit beaucoup qui ont le bon sens si juste, qu'elles parlent sur les objets des plus belles sciences, comme si elles les avoient toûjours étudiées.

b Elles s'énoncent avec grace. Elles ont l'art de trouver les plus beaux termes de l'usage, de faire plus comprendre en un mot, que les hommes avec plusieurs : & si l'on s'entretient des Langues en general, elles ont là dessus des pensées qui ne se trouvent que dans les plus habiles Grammairiens. Enfin on remarque qu'elles tirent plus de l'usage

b *Elles savent l'art de parler.*

seul

ſeul pour le langage, que la plûpart des hommes ne font de l'uſage joint à l'étude.

c L'Eloquence eſt un talent qui leur eſt ſi naturel & ſi particulier, qu'on ne peut le leur diſputer. Elles perſuadent tout ce qu'elles veulent. Elles ſçavent accuſer & défendre ſans avoir étudié les loix : & il n'y a guéres de Juges qui n'ayent éprouvé, qu'elles valent des Avocats. Se peut-il rien de plus fort & de plus éloquent que les lettres de pluſieurs Dames, ſur tous les ſujets qui entrent dans le commerce ordinaire ? & principalement ſur les paſſions, dont le reſſort fait toute la beauté & tout le ſecret de l'Eloquence. Elles le touchent d'une maniére ſi délicate, & les expriment ſi naïvement, qu'on eſt obligé d'avoüer qu'on ne les ſent pas autrement, & que toutes les Rhetoriques du monde ne peuvent donner aux hommes ce qui ne coûte rien aux femmes. Les pieces d'Eloquence & de Poëſie, les harangues, les prédications & les diſcours ne ſont point de trop haut goût pour elles ; & rien ne manque à leurs critiques, que de les faire ſelon les ter-

c *Elles ſçavent l'éloquence.*

mes, & les regles de l'art.

Je m'attens bien que ce Traité ne leur échapera pas non plus : que plusieurs y trouveront à redire : les unes qu'il n'est pas proportionné à la grandeur ni à la dignité du sujet ; que le tour n'en est pas assez galant ; les maniéres assez nobles ; les expressions assez fortes, ni assez élevées ; qu'il y a des endroits peu touchez, qu'on pourroit y ajoûter d'autres remarques importantes : mais j'espére aussi que ma bonne volonté, & le dessein que j'ay pris de ne rien dire que de vray, & d'éviter les expressions trop fortes, pour ne point sentir le Roman, m'excuseront auprés d'elles.

d ELLES ont encore cét avantage que l'éloquence de l'action est en elles bien plus vive, que dans les hommes. C'est assez de voir à leur mine qu'elles ont dessein de toucher, pour se rendre à ce qu'elles veulent. Elles ont l'air noble & grand, le port libre & majestueux, le maintien honnête, les gestes naturels, les maniéres engageantes, la parole facile, & la voix douce & flexible. La beauté & la bonne grace, qui accompagnent leurs discours, lorsqu'ils entrent dans l'esprit, leur ou-

d Elles ont l'éloquence de l'action.

vrent

vrent la porte du cœur. Quand elles parlent du bien & du mal ; on voit sur leur visage ce caractére d'honnêteté, qui rend la persuasion plus forte. Et lorsque c'est pour la vertu qu'elles veulent donner de l'amour, leur cœur paroît sur leurs levres ? & l'idée qu'elles expriment ; revétuë des ornemens du discours & des graces qui leur sont si particuliéres, en paroît cent fois plus belle.

e C'est un plaisir d'entendre une femme qui se mêle de plaider. Quelque embarras qu'il y ait dans ses affaires, elle les débroüille & les explique nettement. Elle expose précisément ses prétensions & celles de sa partie ; elle montre ce qui a donné lieu au procez, par quelles voyes elle l'a conduit, les ressorts qu'elle a fait joüer, & toutes les procédures qu'elle a faites : & l'on découvre parmi tout cela une certaine capacité pour les affaires, que la plupart des hommes n'ont point.

C'est ce qui me fait penser, que si elles étudioient le Droit ; elles y reüssiroient au moins comme nous. On voit

e *Elles sçavent le droit & entendent la pratique.*

qu'elles aiment plus la paix & la justice; elles souffrent avec peine les differens, & s'entremettent avec joye pour les terminer à l'amiable : leurs soins leur font trouver des biais & des expédiens singuliers pour reconcilier les esprits : & elles font naturellement dans la conduite de leur maison, ou sur celle des autres, les principales reflexions d'équité, sur lesquelles toute la *f* Jurisprudence est fondée.

Dans les recits que font celles qui ont un peu d'esprit, il y a toujours avec l'ordre, je ne sçay quel agrément qui touche plus que dans les nôtres. Elles sçavent discerner ce qui est propre ou étranger au sujet; démêler les interêts : désigner les personnes par leur propre caractére : dénoüer les intrigues, & suivre les plus grandes comme les plus petites, quand elles en sont informées. Tout cela se voit encore mieux dans les histoires & dans les Romans des Dames sçavantes, qui vivent encore.

Combien y en a-t-il qui s'instruisent autant aux sermons, dans les entretiens, & dans quelques petits livres de pieté, que des Docteurs avec S. Thomas dans

f *Elles sont propres à l'histoire.*

leur

leur cabinet & sur les bans. La solidité & la profondeur avec laquelle elles parlent des plus hauts mysteres & de toute la morale Chrêtienne , les feroient prendre souvent pour de grands Theologiens, si elles avoient un chapeau , & qu'elles pussent citer en Latin quelques passages.

Il semble que les femmes soient nées pour éxercer la Medecine, & pour rendre la santê aux malades. Leur propreté & leur complaisance soulagent le mal de la moitié. Et non seulement elles sont propres à appliquer les remédes ; mais mêmes à les trouver. Elles en inventent une infinité qu'on appelle petits, parce qu'ils coûtent moins que ceux d'Hypocrate, & qu'on ne les précrit pas par ordonnance : mais qui sont dautant plus surs & plus faciles, qu'ils sont plus naturels. Enfin elles font leurs observations dans la pratique avec tant d'éxactitude, & en raisonnent si juste, qu'elles rendent souvent inutiles toutes les chicanes de l'Ecole.

Entre les femmes de la campagne, celles qui vont travailler aux champs se connoissent admirablement aux bizarreries des saisons ; & leurs Almanacs sont

bien plus certains que ceux qu'on imprime de la main des Astrologues. Elles expliquent si naïvement la fertilité, & la sterilité des années, par les vents, par les pluies & par tout ce qui produit les changemens de temps, qu'on ne peut les entendre là-dessus, sans avoir compassion des sçavans qui rapportent ces effets, aux Aspects, aux Approches & aux Ascendans des Planettes. Ce qui me fait juger que si on leur avoit appris, que les alterations ausquelles le corps humain est sujet, luy peuvent arriver à *g* cause de sa constitution particuliére, par l'éxercice, par le climat, par la nourriture, par l'éducation & par les rencontres differentes de la vie, elles ne s'aviseroient jamais d'en rapporter les inclinations, ni les changemens aux Influences des Astres, qui sont des corps éloignez de nous de plusieurs millions de lieuës.

h Il est vray qu'il y a des sciences dont on n'entend point parler les femmes, parceque ce ne sont point des sciences de mise ni de société. L'Algebre, la Geo-

g *D'où vient la diversité des mœurs & des inclinations.* h *Pourquoy on ne les entend pas parler de certaines sciences.*

métrie

metrie, l'Optique, ne sortent presque jamais des cabinets ni des Académies sçavantes, pour venir au milieu du monde. Et comme leur plus grand usage est de donner la justesse dans les pensées; elles ne doivent paroître dans le commerce ordinaire, que secrétement & comme des ressorts cachez, qui font joüer de grandes machines. C'est à dire, qu'il en faut faire l'application sur les sujets d'entretien, & penser & parler juste & geometriquement; sans faire paroître qu'on est Geometre.

Toutes ces observations sur les qualitez de l'esprit, se peuvent faire sans peine avec les femmes de mediocre condition: mais si on va jusques à la Cour, & qu'on ait part aux entretiens *h* des Dames, on y pourra remarquer tout autre chose. Il semble que leur génie soit proportionné naturellement à leur état. Avec la justesse, le discernement, & la politesse, elles ont un tour d'esprit, fin, délicat, aisé; & je ne sçay quoy de grand & de noble, qui leur est particulier. On diroit que les objets, comme les hommes, ne s'approchent d'elles qu'a-

h *Que tout cela est plus visible dans les Dames.*

vec respet. Elles les voyent toûjours par le bel endroit, & leur donnent en parlant tout un autre air que le commun. En un mot, que l'on montre à ceux qui ont du goût, deux lettres de Dames de conditions differentes, on reconnoîtra aisément laquelle est de plus haute qualité.

i Combien y a-t-il eu de Dames, & combien y en a-t-il encore, qu'on doit mettre au nombre des sçavans, si on ne veut pas les mettre au dessus. Le siécle où nous vivons en porte plus que tous les siécles passez. Et comme elles ont égalé les hommes, elles sont plus estimables qu'eux, pour des raisons particuliéres. Il leur a falu surmonter la molesse où on éleve leur Sexe, renoncer aux plaisirs & à l'oisiveté où on les reduit, vaincre certains obstacles publics, qui les éloignent de l'étude, & se mettre au dessus des idées désavantageuses que le vulgaire a des sçavantes, outre celles qu'il a de leur Sexe en general. Elles ont fait tout cela. Et soit que les difficultez ayent rendu leur esprit plus vif & plus pénétrant, soit que ces qualitez leur soient

i *Que les sçavantes, qui sont en grand nombre, sont plus estimables que les sçavans.*

natu-

naturelles, elles se sont renduës à proportion plus habiles que les hommes.

On peut dire néanmoins, sans diminuer les sentimens que ces k illustres Dames meritent, que c'est l'occasion & les moyens extérieurs, qui les ont mises en cét état, aussi-bien que les plus sçavans parmi nous, & qu'il y en a une infinité d'autres qui n'en auroient pas moins fait, si elles eussent eu de pareils avantages. Et puisque l'on est assez injuste pour croire que toutes les femmes sont indiscrêtes, lorsqu'on en connoît cinq ou six qui le sont; on devroit aussi être assez équitable, pour juger que leur sexe est capable des sçiences, puisque l'on en voit quantité, qui ont pû s'y élever.

On s'imagine vulgairement que les Turcs, les Barbares, & les Sauvages n'y sont pas si propres que les peuples de l'Europe. Cependant, il est certain, que si l'on en voyoit icy cinq ou six qui eussent la capacité, ou le titre de Docteur, ce qui n'est pas impossible, on corrigeroit son jugement, & l'on avoüeroit que ces peuples étant hommes comme

k *Qu'il faut reconnoître que les femmes en général sont capables des sçiences.*

nous, sont capables des mêmes choses, & que s'ils étoient instruits, ils ne nous céderoient en rien. Les femmes avec lesquelles nous vivons, valent bien les Barbares & les Sauvages, pour nous obliger d'avoir pour elles des pensées qui ne soient pas moins avantageuses, ni moins raisonnables.

Si le vulgaire s'opiniâtre, nonobstant ces observations, à ne vouloir pas que les femmes soient aussi propres aux sciences que nous, il doit au moins reconnoître qu'elles leur sont moins necessaires. L'on s'y applique à deux fins, l'une de bien connoître les choses qui en sont l'objet, & l'autre de devenir vertueux par le moyen de ces connoissances. Ainsi dans cette vie qui est si courte, la science se doit uniquement rapporter à la vertu; & les femmes possedant celle-cy, on peut dire qu'elles ont par un bon-heur singulier, le principal avantage des sciences sans les avoir étudiées.

l Ce que nous voyons tous les jours, nous doit convaincre qu'elles ne sont pas moins Chrétiennes, que les hommes. Elles reçoivent l'Evangile avec soû-

l *Que les femmes ont autant de vertu que nous.*

mission

miſſion & avec ſimplicité. Et elles en pratiquent les maximes d'une façon exemplaire. Leur reſpect pour tout ce qui concerne la Religion a toûjours paru ſi grand, qu'elles paſſent ſans contredit, pour avoir plus de dévotion & de pieté que nous. Il eſt vray que leur culte va quelquefois juſques à l'excez: mais je ne trouve pas que cét excez ſoit ſi blâmable. L'ignorance où on les éléve en eſt la cauſe neceſſaire. Si leur zéle eſt indiſcret, au moins leur perſuaſion eſt veritable. Et l'on peut dite, que ſi elles connoiſſoient parfaitement la vertu, elles l'embraſſeroient bien autrement; puiſqu'elles s'y attachent ſi fort au travers des ténébres mêmes.

a Il ſemble que la compaſſion qui eſt la vertu de l'Evangile ſoit affectée à leur Sexe. Le mal du prochain ne leur a pas plûtôt frapé l'eſprit, qu'il touche leur cœur, & leur fait venir les larmes aux yeux. N'eſt-ce pas par leurs mains que ſe ſont toûjours faites les plus grandes diſtributions, dans les calamitez publiques? Ne ſont-ce pas encore aujourdhuy les Dames qui ont particuliére-

a *Elles ſont charitables.*

ment soin des pauvres & des malades dans les Parroisses, qui les vont visiter dans les prisons, & servir dans les hôpitaux ? a Ne sont-ce pas de pieuses filles répanduës dans les quartiers, qui ont charge de leur aller porter à certaines heures du jour, la nourriture & les remedes necessaires, & à qui l'on a donné le nom de la charité qu'elles exercent si dignement ?

b ENFIN, quand il n'y auroit au monde de femmes qui pratiquassent cette vertu envers le prochain, que celles qui servent les malades dans l'Hôtel-Dieu, je ne crois pas que les hommes puissent sans injustice prétendre en cela l'avantage par dessus leur Sexe. Ce sont proprement ces filles-là desquelles il falloit enrichir la galerie des femmes fortes : C'est de leur vie qu'il faudroit faire les plus grans éloges, & honorer leur mort des plus excellens Panegiriques : puisque c'est là qu'on voit la Religion Chrêtienne, c'est à dire, la vertu vrayement heroïque, se pratiquer à la rigueur dans ses commandemens & dans ses conseils : de jeunes filles renon-

a *Les filles de la Charité.* b *Celles de l'Hôtel Dieu.*

cer

cer au monde, & à elle-mêmes, resoluës à une chasteté & à une pauvreté perpetuelle, prendre leur Croix, & la Croix du monde la plus rude, pour se mettre le reste de leurs jours sous le joug de Jesus-Christ, se consacrer dans un Hôpital, où l'on reçoit indifferemment toutes sortes de malades, de quelque païs ou Religion que ce soit, pour les servir tous sans distinction, & se charger à l'exemple de leur Epoux de toutes les infirmitez des hommes, sans se rebuter d'avoir sans cesse les yeux frappez des spectacles les plus affreux, les oreilles, des injures, & des cris des malades, & l'odorat de toutes les infections du corps humain: & pour marque de l'esprit qui les anime, porter de lit en lit, entre leurs bras, & encourager les miserables, non pas par de vaines paroles, mais par l'exemple effectif & personnel d'une patience, & d'une charité invincible.

Se peut-il rien concevoir de plus grand parmy les Chrêtiens? Les autres femmes ne sont pas moins portées à soulager le prochain. Il n'y a que l'occasion qui leur manque, ou d'autres occupations qui les en détournent. Et je trouve qu'il est aussi indigne de

s'imaginer de là, comme fait le vulgaire, que les femmes ſoient naturellement ſervantes des hommes, que de prétendre que ceux qui ont receu de Dieu des talens particuliers, ſoient les ſerviteurs & les eſclaves de ceux pour le bien deſquels ils les employent.

Quelque genre de vie qu'embraſſent les femmes, leur conduite a toûjours quelque choſe de remarquable. Il ſemble que celles qui vivent hors du mariage, & qui demeurent dans le monde, n'y reſtent que pour ſervir d'exemple aux autres. La modeſtie Chrêtienne paroît ſur leur viſage & dans leurs habits. La vertu fait leur principal ornement. Elles s'éloignent des compagnies, & des divertiſſemens mondains; & leur application aux exercices de pieté, fait bien voir qu'elles ne ſont point engagées dans les ſoins ni dans les embarras du mariage que pour joüir d'une plus grande liberté d'eſprit, & n'être obligées que de plaire à Dieu.

a Il y a autant de Monaſtéres ſous la cõduite des femmes que des hommes: & leur vie n'y eſt pas moins exemplaire. La retraite y eſt plus grande; la penitence

a Comment elles vivent dans les Monaſteres.

aussi

aussi austére : & les Abeilles y valent bien les Abbez. Elles font des reglemens avec une sagesse admirable, & gouvernent leurs filles avec tant de prudence, qu'il n'y arrive point de désordre. Enfin l'éclat des maisons Religieuses, les grands biens qu'elles possédent, & leurs solides établissemens sont l'éfet du bon ordre qu'y apportent les Supérieures.

b Le mariage est l'état le plus naturel, & le plus ordinaire aux hommes. Quand ils y sont engagez, c'est pour le reste de leur vie.

Ils y passent les âges où on ne doit agir que par raison. Et les differens accidens de la nature & de la fortune ausquels cette condition est sujette, éxerçant davantage ceux qui y sont, leur donne occasion d'y faire paroître plus d'esprit. Il ne faut pas grande expérience pour savoir que les femmes y sont plus propres que nous. Les filles sont capables de conduire une maison à l'âge où les hommes ont encore besoin de maître. Et l'expédient le plus commun, pour remettre un jeune homme dans le bon chemin, c'est de luy donner une femme qui le retienne par son exemple, qui

b *Comment elles vivent dans le mariage.*

modére ſes emportemens & le retire de la débauche.

Quelle complaiſance n'employent point les femmes pour vivre en paix avec leurs maris. Elles ſe ſoûmettent à leurs ordres, elles ne font rien ſans leur avis, elles ſe contraignent en beaucoup de choſes pour éviter de leur déplaire, & elles ſe privent ſouvent des divertiſſemens les plus-honnêtes, pour les exemter de ſoupçon. L'on ſait lequel des deux Sexes eſt le plus fidelle à l'autre, & ſupporte plus patiemment les malheurs qui ſurviennent dans le mariage, & y fait paroître plus de ſageſſe.

Preſque toutes les maiſons ne ſont reglées que par les femmes à qui leurs maris en abandonnent le gouvernement. Et le ſoin qu'elles prennent de l'éducation des enfans, eſt bien plus conſidérable aux familles & plus important à l'Etat, que celuy qu'elles ont des biens. c Elles ſe donnent toutes entiéres à leur conſervation. La crainte qu'il ne leur arrive du mal eſt ſi grande, qu'elles en perdent ſouvét le repos. Elles ſe privent avec joye, des choſes les plus neceſſaires, afin qu'il ne leur manque rien. Elles ne ſauroient

c *Comment elles élévent leurs enfans.*

les

les voir souffrir le moins du monde, qu'elles ne souffrent elles-mêmes jusques au fond de l'ame : Et on peut dire que la plus grande de leur peine est de ne les pouvoir soulager, en se chargeant de leurs douleurs.

d Qui ignore avec quelle application elles travaillent à les instruire de la vertu, autant que leur petit âge en est capable? Elles tâchent de leur faire connoître & craindre Dieu, & leur enseignent à l'adorer d'une maniére qui leur soit proportionnée: Elles ont soin de les mettre entre les mains des Maîtres, aussi-tôt qu'ils y sont propres, & choisissent ceux-cy avec toute la précaution possible, pour rendre leur éducation meilleure. Et ce qui est encore plus estimable, c'est qu'elles joignent le bon exemple à l'instruction.

e Si l'on vouloit descendre dans un détail entier de toutes les rencontres de la vie & de toutes les vertus que les femmes y pratiquent, & en examiner les plus importantes circonstances, il y auroit dequoy faire un trés-ample Panegyri-

d *Le soin qu'elles prennent de leur instruction.*
e *Qu'un plus ample détail seroit avantageux aux femmes.*

que. On pourroit repreſenter juſques où va leur ſobrieté dans le boire & dans le manger ; la patience dans les incommoditez ; la force & le courage à ſupporter les maux, les fatigues, les veilles, les jûnes ; La moderation dans les plaiſirs & dans les paſſions ; l'inclination à faire du bien ; La prudence dans les affaires, l'honnêteté en toutes les actions : En un mot on pourroit faire voir qu'il n'y a point de vertu qui ne leur ſoit commune avec nous, & qu'il y a au contraire quantité de défauts conſiderables qui ſont particuliers aux hommes.

Voila les obſervations generales & ordinaires ſur ce qui concerne les femmes, par raport aux qualitez de l'eſprit, dont l'uſage eſt la ſeule choſe qui doive mettre de la diſtinction entre les hommes.

Comme il n'y a guéres de rencontres où l'on ne puiſſe découvrir l'inclination, le génie, le vice, la vertu, & la capacité des perſonnes ; ceux qui ſe voudront détromper eux-mêmes ſur le ſujet des femmes, ont toûjours occaſion de le faire, en public, ou en particulier, à la Cour, & à la grille, dans les divertiſſe-

mens,

mens, & dans les exercices, avec les pauvres comme avec les riches, en quelque état & de quelque condition qu'elles soient. Et si l'on considére avec sincérité & sans intérêt ce qu'on pourra remarquer à leur égard, on trouvera que s'il y a quelques apparences peu favorables aux femmes, il y en a encore plus qui leur sont trés-avantageuses; que ce n'est point faute de merite; mais de bonheur ou de force, que leur condition n'est pas égale à la nôtre; & enfin que l'opinion commune est un préjugé populaire & mal fondé.

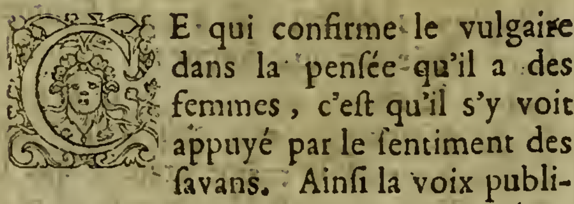




DE L'EGALITÉ DES DEUX SEXES.

PARTIE II.

Où l'on fait voir pourquoy les témoignages qu'on peut apporter contre le sentiment de l'Egalité des deux Sexes, tirez des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, des Iurisconsultes, & des Philosophes, sont tous vains & inutiles.



CE qui confirme le vulgaire dans la pensée qu'il a des femmes, c'est qu'il s'y voit appuyé par le sentiment des savans. Ainsi la voix publique de ceux qui dominent par la créance, s'accordant au désavantage des femmes, avec certaines aparences générales,

les, il ne faut pas s'étonner de les voir si mal dans l'esprit des personnes simples & sans lumiére. Et il arrive en cela, comme en une infinité d'autres choses, que l'on se fortifie dans un préjugé par un autre.

L'idée de la verité étant attachée naturellement à celle de la science, l'on ne manque pas de prendre pour vray ce que proposent ceux qui ont la reputation d'étre savans : Et comme le nombre de ceux qui ne le sont que de nom, est beaucoup plus grand, que de ceux qui le sont en effet, le commun des hommes qui compte seulement les voix, se range du côté des premiers, & embrasse dautant plus volontiers leurs opinions, qu'elles se trouvent plus conformes à celles dont il est déja imbu.

C'est pourquoy voyant que les Poëtes, les Orateurs, les Historiens, & les Philosophes, publient aussi que les femmes sont inférieures aux hommes, moins [a] nobles & moins parfaites, il se le persuade davantage, parce qu'il ignore que leur science est le même préjugé que le sien, sinon qu'il est plus étendu & plus specieux; & qu'ils ne font que joindre à

a *Idée de la science vulgaire.*

l'impreſſion de la coûtume, le ſentiment des Anciens, ſur l'autôrité deſquels toute leur certitude eſt fondée. Et je trouve qu'à l'égard du Sexe, ceux qui ont de l'étude, & ceux qui n'en ont point, tombent dans une erreur pareille, qui eſt de juger que ce qu'en diſent ceux qu'ils eſtiment, eſt veritable, parce qu'ils ſont déja prévenus, qu'ils diſent bien; au lieu de ne ſe porter à croire qu'ils diſent bien, qu'aprés avoir reconnu qu'ils ne diſent rien que de veritable.

a Les Poëtes & les Orateurs n'ayant pour but que de plaire & de perſuader, la vrai-ſemblance leur ſuffit, à l'égard du commun des hommes. Ainſi l'exageration & l'hyperbole étant trés-propres à ce deſſein, en groſſiſſant les idées, ſelon qu'on en a beſoin, ils font le bien & le mal petit & grand comme il leur plaît; & par un tour trop ordinaire, ils attribuent à toutes les femmes en general, ce qu'ils ne connoiſſent qu'en quelques particuliéres. Ce leur eſt aſſez d'en avoir vu quelques-unes hypocrites, pour leur faire dire que tout le Sexe eſt ſujet à ce défaut. Les ornemens dont ils accompagnent leurs diſ-

a *Contre les autôrités des Poëtes & des Orateurs.*

cours,

cours, contribuënt merveilleuſement à leur attirer la créance de ceux qui ne ſont point ſur leurs gardes. Ils parlent avec facilité & avec grace, & employent certaines maniéres, leſquelles étant belles, agréables, & peu communes, éblouïſſent l'eſprit & l'empéchent de diſcerner la verité. On voit contre les femmes quantité de piéces aſſez fortes en apparence ; & l'on s'y rend, faute de ſavoir que ce qui en fait la force & la verité, ce ſont les figures de l'Eloquence, les Métaphores, les Proverbes, les Deſcriptions, les Similitudes, les Emblêmes. Et parce qu'il y a d'ordinaire beaucoup de génie, & d'adreſſe dans ces ſortes d'ouvrages, l'on s'imagine auſſi qu'il n'y a pas moins de verité.

Tel ſe perſuade que les femmes aiment qu'on leur en conte, parce qu'il aura lû le ſonnet de Sarazin ſur la chûte de la premiére, qu'il feint n'être tombée que pour avoir prêté l'oreille aux fleurettes du Démon. Il eſt vray que l'imagination en eſt plaiſante, le tour joli, l'application aſſez juſte dans ſon deſſein, & la chute trés-agréable : Mais ſi l'on examine la piéce au fond, & qu'on la reduiſe en Proſe, l'on trouvera qu'il

n'y a rien de plus faux ni de plus fade.

Il y a des gens assez simples, pour s'imaginer que les femmes sont plus portées à la furie que les hommes, pour avoir lû que les Poëtes ont representé les Furies sous la figure des femmes: sans considerer que cela n'est qu'une imagination Poëtique: & que les peintres qui dépeignent les Harpies avec un visage de femme, dépeignent aussi le Démon sous l'apparence d'un homme.

Je n'ay vu entreprendre de prouver que les femmes sont inconstantes, sur ce qu'un Poëte Latin célébre a dit qu'elles sont sujettes à un changement continuël, & qu'un François les a plaisamment comparées à une girouëtte qui se meut au gré du vent; faute de prendre garde que toutes ces maniéres de parler des choses, ne sont propres qu'à égayer l'esprit & non pas à l'instruire.

L'Eloquence vulgaire est une Optique parlante, qui fait voir les objets sous telle figure & telle couleur que l'on veut, & il n'y a point de vertu qu'on ne puisse representer comme un vice, par les moyens qu'elle fournit.

Il n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver dans les Auteurs, que les femmes

mes sont moins parfaites & moins nobles que les hommes : mais pour des raisons on n'y en voit point. Et il y a grande apparence qu'ils en ont été persuadez comme le vulgaire. Les femmes n'ont point de part avec nous aux avantages extérieurs, comme les sciences, & l'autôrité, en quoy l'on met communément la perfection : donc elles ne sont pas si parfaites que nous. Pour en être convaincu sérieusement, il faudroit montrer qu'elles n'y sont pas admises, parce qu'elles n'y sont pas propres. Mais cela n'est pas si aisé, qu'on s'imagine : & il ne sera pas difficile de faire voir le contraire dans la suite ; & que cette erreur vient de ce qu'on n'a qu'une idée confuse de la perfection & de la noblesse.

Tous les raisonnemens de ceux qui soûtiennent que le beau Sexe n'est pas si noble, ni si excellent que le nôtre, sont fondez sur ce que les hommes étant les maîtres, on croit que tout est pour eux ; Et je suis assuré qu'on croiroit tout le contraire, encore plus fortement ; c'est à dire, que les hommes ne sont que pour les femmes, si elles avoient toute l'autôrité, comme dans l'Empire des Amazones.

Il eſt vray qu'elles n'ont icy que les emplois qu'on regarde comme les plus bas. Et il eſt vray auſſi qu'elles n'en ſont pas moins à eſtimer, ſelon la Religion & la raiſon. Il n'y a rien de bas que le vice, ni de grand que la vertu : & les femmes faiſant paroître plus de vertu que les hommes, dans leurs petites occupations, meritent plus d'être eſtimées. Je ne ſay même ſi à regarder ſimplement leur employ ordinaire, qui eſt de nourrir & d'élever les hommes dans leur enfance, elles ne ſont pas dignes du premier rang dans la Societé civile.

a Si nous étions libres & ſans République, nous ne nous aſſemblerions que pour mieux conſerver nôtre vie, en joüiſſant paiſiblement des choſes qui y ſeroient nécéſſaires, & nous eſtimerions davantage ceux qui y contribuëroient le plus. C'eſt-pourquoy nous avons accoûtumé de regarder les Princes comme les premiers de l'Etat, parce que leurs ſoins & leur prévoyance eſt la plus generale, & la plus étendue; & nous eſtimons à proportion ceux qui ſont au deſſous d'eux. La plupart preférent les

a *Que les femmes ſont plus eſtimables que les hommes par raport à leur employ.*

ſoldats aux Iuges, parce qu'ils s'oppoſent directement à ceux qui attaquent la vie d'une maniére plus terrible, & chacun eſtime les perſonnes à proportion qu'il les juge utiles. Ainſi les femmes ſemblent être les plus eſtimables, puiſque le ſervice qu'elles rendent eſt incomparablement plus grand, que celuy de tous les autres.

a L'on pourroit abſolument ſe paſſer de Princes, de ſoldats, & de marchands, comme l'on faiſoit au commencement du monde, & comme le font encore aujourdhui les Sauvages. Mais on ne ſe peut paſſer de femmes dans ſon enfance. Les Etats étant bien pacifiez, la plupart des perſonnes qui ont l'authorité, ſont comme mortes & inutiles : Les femmes ne ceſſent jamais de nous être neceſſaires. Les Miniſtres de la Iuſtice ne ſont gueres que pour conſerver les biens à ceux qui les poſſedent, & les femmes ſont pour nous conſerver la vie : les ſoldats s'employent pour des hommes faits, & capables de ſe deffendre & les femmes s'emploient pour les hommes, lorſqu'ils ne ſavent pas encore ce qu'ils ſont, s'ils ont des ennemis ou des amis, & lorſ-

a *Quel eſt le merite des femmes.*

qu'ils n'ont point d'autres armes que des pleurs contre ceux qui les attaquent. Les Maîtres, les Magiſtrats, & les Princes, n'agiſſent ſouvent que pour leur gloire & pour leurs interêts particuliers; & les femmes n'agiſſent que pour le bien des enfans qu'elles élevent. Enfin les peines & les ſoins, les fatigues & les aſſiduitez, auſquelles elles s'aſſujettiſſent, n'ont rien de pareil en aucun état de la Societé civile.

Il n'y a donc que la fantaiſie qui les faſſe moins eſtimer. On recompenſeroit largement un homme qui auroit apprivoiſé un Tigre: l'on conſidere ceux qui ſavent dreſſer des Chevaux, des Singes, & des Elephans; on parle avec éloge d'un homme, qui aura compoſé un petit ouvrage qui luy aura coûté un peu de temps & de peine; & l'on néglige les femmes qui mettent pluſieurs années à nourrir & à former des enfans: & ſi l'on en recherche bien la raiſon, l'on trouvera que c'eſt parce que l'un eſt plus ordinaire que l'autre.

a Ce que les Hiſtoriens diſent au deſavãtage des femmes, fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que les diſcours des Orateurs.

a Contre les témoignages qu'on peut tirer de l'hiſtoire.

Comme

Comme ils ſemblent ne rien avancer d'eux-mêmes, leur témoignage eſt moins ſuſpect; outre qu'il eſt conforme à ce dont on eſt déja perſuadé; rapportant que les femmes étoient autrefois ce qu'on croit qu'elles ſont à preſent. Mais toute l'autorité qu'ils ont ſur les eſprits, n'eſt que l'effet d'un préjugé aſſez commun à l'égard de l'antiquité, qu'on ſe repreſente ſous l'image d'un venerable vieillard, qui ayant beaucoup de ſageſſe, & d'experience, n'eſt pas capable d'être trompé, ni de rien dire que de vray.

Cependant, les Anciens n'étoient pas moins ſujets à l'erreur; & l'on ne doit pas plûtôt ſe rendre à preſent à leurs opinions, qu'on auroit fait de leur tems. On conſideroit autrefois les femmes, comme l'on fait aujourdhuy, & avec auſſi peu de raiſon. Ainſi tout ce qu'en ont dit les hommes doit être ſuſpect, parce qu'ils ſont Iuges & Parties: & lorſque quelqu'un rapporte contr'elles le ſentiment de mille Auteurs, cette hiſtoire ne doit être conſiderée que comme une tradition de préjugez, & d'erreurs. Il y a auſſi peu de fidélité & d'exactitude dans les hiſtoires anciennes, que dans les recits familiers, où l'on reconnoît

assez qu'il n'y en a presque point. Ceux qui les ont écrites y ont mélé leurs passions, & leur interêt : & la plûpart n'ayant eu que des idées fort confuses du vice & de la vertu, ont souvent pris l'un pour l'autre : & ceux qui les lisent avec la préoccupation ordinaire, ne manquent pas de tomber dans le même défaut. Et dans le préjugé où ils étoient, ils ont eu soin d'exagerer les vertus & les avantages de leur Sexe, & de rabaisser & d'affoiblir le merite des femmes par un interêt contraire. Cela est si facile à reconnoître qu'il n'en faut point apporter d'exemple.

a Néanmoins, si l'on sçait débroüiller un peu le passé, l'on trouvera dequoy faire voir que les femmes ne l'ont point cedé aux hommes, & que la vertu qu'elles ont fait paroître est plus excellente, si on la considere sincerement dans toutes ses circonstances. L'on peut remarquer qu'elles ont donné d'aussi grandes marques d'esprit & de capacité dans toutes sortes de rencontres. Il y en a eu qui ont gouverné de grands Etats & des Empires avec une sagesse & une mode-

a *Ce que l'on trouve dans l'histoire à l'avantage des femmes.*

ration

ration qui n'a point eu d'exemple : d'autres ont rendu la justice avec une integrité pareille à celle de l'Areopage ; plusieurs ont rétabli par leur prudence & par leurs conseils les Royaumes dans le calme, & leurs maris sur le Thrône. On en a veu conduire des armées, ou se deffendre sur des murailles avec un courage plus qu'heroïque. Combien y en a-t-il eu dont la chasteté n'a pû recevoir aucune atteinte, ni par les menaces épouvantables, ni par les promesses magnifiques qu'on leur faisoit, & qui ont souffert avec une generosité surprenante, les plus horribles tourmens pour la cause de la Religion ? Combien y en a-t-il eu, qui se sont renduës aussi habiles que les hommes dans toutes les sciences, qui ont penetré ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, de plus fin dans la Politique, & de plus solide dans la Morale ; & qui se sont élevées à ce qu'il y a de plus haut dans la Theologie Chrétienne. Ainsi l'histoire dont ceux qui sont prévenus contre le Sexe, abusent pour l'abaisser, peut servir à ceux qui le regardent avec des yeux d'équité, pour montrer qu'il n'est pas moins noble que le nôtre.

a L'authorité des Iuriiconſultes a un grand poids, à l'égard de beaucoup de gens, ſur ce qui concerne les femmes, parce qu'ils font une profeſſion particuliere de rendre à un chacun ce qui luy apartient. Ils mettent les femmes ſous la puiſſance de leurs maris, comme les enfans ſous celle de leurs peres, & diſent que c'eſt la nature qui leur a aſſigné les moindres fonctions de la Societé, & qui les a éloignées de l'authorité publique.

L'on croit être bien fondé de le dire auſſi aprés eux. Mais il eſt permis, ſans bleſſer le reſpet qu'ils meritent, de n'être pas en cela de leur ſentiment. On les embarraſſeroit fort, ſi on les obligeoit de s'expliquer intelligiblement ſur ce qu'ils appellent Nature en cét endroit, & de faire entendre comment elle a diſtingué les deux Sexes, comme ils pretendent.

Il faut conſiderer que ceux qui ont fait ou compilé les Loix, étant des hommes, ont favoriſé leur Sexe, comme les femmes auroient peut-être fait, ſi elles avoient été à leur place : & les Loix ayant été faites depuis l'établiſſement des ſocietez, en la maniére qu'elles ſont à preſent à l'égard des femmes, les Iuriſconſultes qui avoient auſſi leur

a *Contre les Iuriconſultes.* pre-

préjugé, ont attribué à la nature une diſtinction, qui ne vient que de la coûtume. Outre qu'il n'étoit pas neceſſaire de changer l'ordre qu'ils trouvoient établi, pour obtenir la fin qu'ils ſe propoſoient, qui étoit de bien gouverner un Etat; en exerçant la juſtice. Enfin s'ils s'opiniâtroient à ſoûtenir que les femmes ſont naturellement dépendantes des hommes, on les combatroit par leurs propres principes, puiſqu'ils reconnoiſſent eux-mêmes, que la dépendance & la ſervitude ſont contraires à l'ordre de la nature, qui rend tous les hommes égaux.

La dépendance étant un raport purement corporel & civil, elle ne doit être conſiderée que comme un effet du hazard, de la violence, ou de la coûtume: ſi ce n'eſt celle où ſont les enfans à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie. Encore ne paſſe-t-elle point un certain âge; où les hommes étant ſuppoſez avoir aſſez de raiſon & d'experience pour ſe pouvoir gouverner eux-mêmes, ſont affranchis par les Loix, de l'authorité d'autruy.

Mais entre les perſonnes d'un âge égal ou approchant, il ne devroit y avoir

qu'une ſubordination raiſonnable, ſelon laquelle ceux qui ont moins de lumiére ſe ſoûmettent volontairement à ceux qui en ont davantage. Et ſi l'on ôte les Actions civiles que les Loix ont données aux hommes, & qui les rendent les Chefs de la famille, on ne peut trouver entr'eux & leurs femmes, qu'une ſoûmiſſion d'experience & de lumiéres. Les uns & les autres s'engagent enſemble librement, en un temps où les femmes ont autant de raiſon, & ſouvent plus que leurs maris. Les promeſſes & les conventions du mariage ſont reciproques; & le pouvoir égal ſur le corps: & ſi les Loix donnent au mary plus d'authorité ſur les biens; la nature donne à la femme plus de puiſſance & de droit ſur les enfans. Et comme la volonté de l'un n'eſt pas la regle de l'autre, ſi une femme eſt obligée de faire les choſes dont ſon mary l'avertit; celuy-cy ne l'eſt pas moins de ſuivre ce que ſa femme luy fait entendre être de ſon devoir: & hors les choſes raiſonnables, on ne peut contraindre une femme de ſe ſoûmettre à ſon mary, que parce qu'elle a moins de force. Ce qu'on appelle agir de Turc à Maure, & non pas en gens d'eſprit.

d'eſprit.

L'on n'aura pas beaucoup de peine à ſe départir de l'opinion des ſavans, dont je viens de parler; parce qu'on pourra aiſément reconnoître que leur profeſſion ne les engage pas à s'informer ſi exactement de ce que les choſes ſont en elles-mémes; que l'aparence & la vray-ſemblance ſuffiſent aux Poëtes & aux Orateurs; le témoignage de l'antiquité aux Hiſtoriens, & la Coûtume aux Iuriſconſultes pour arriver à leur but: mais pour ce qui eſt du ſentiment des Philoſophes, on ne le quittera pas ſi facilement; parce qu'il ſemble qu'ils ſont au deſſus de toutes les conſiderations precedentes, comme en effet ils doivent être, & qu'ils paſſent pour examiner les choſes de plus prés; ce qui leur attire la creance commune, & fait tenir pour indubitable ce qu'ils propoſent, ſur tout lorſqu'ils ne détruiſent point les ſentimens où l'on eſt.

Ainſi le vulgaire ſe fortifie dans l'opinion qu'il a de l'inégalité des deux Sexes, parce qu'il y voit auſſi ceux dont il regarde les jugemens comme la regle des ſiens, faute de ſçavoir, que preſque tous les Philoſophes n'ont point d'autre

regle que luy, & que ce n'est pas par ſcience qu'ils prononcent, principalement ſur la matiére dont il s'agit. *a* Ils ont porté leurs préjugez dans les Ecoles, & ils n'y ont rien apris qui ſervît à les en tirer. Au contraire, toute leur ſcience eſt fondée ſur les jugemens qu'ils ont faits dés le berceau; & c'eſt parmi eux un crime ou une erreur de revoquer en doute ce qu'on a crû avant l'âge de diſcretion. On ne leur aprend point à cõnoître l'homme par le corps, ni par l'eſprit: Et ce qu'ils en enſeignent cõmunémẽt peut tres-bien ſervir à prouver qu'il n'y a entre nous & les bêtes que le plus & le moins. On ne leur dit pas un mot des Sexes: on ſuppoſe qu'ils les connoiſſent aſſez: bien loin d'en examiner la capacité & la difference veritable & naturelle; ce qui eſt un point des plus curieux, & peut-être auſſi des plus importans de la Phyſique & de la Morale. Ils paſſent des années entiéres, & quelques-uns toute leur vie, à des bagatelles, & à des Etres de raiſon, & à ruminer s'il y a au delà du monde des eſpaces imaginaires, & ſi les atomes ou la petite pouſſiere, qui paroît dans les rayons du Soleil, eſt diviſible à l'in-

a *Ce que c'eſt que les Philoſophes de l'Ecole.*

fini.

fini. Quel fond peut-on faire ſur ce que diſent des ſavans de cette ſorte, quand il s'agit de choſes ſerieuſes & importantes.

On pourroit penſer neanmoins qu'encore qu'ils s'inſtruiſent ſi mal, leurs principes ſuffiſent peut-être pour découvrir lequel des deux Sexes a naturellement quelque avantage ſur l'autre; mais cette penſée ne peut venir qu'à ceux, ou qui ne les connoiſſent pas, ou qui en ſont prévenus. La connoiſſance de nous-mêmes eſt abſolument neceſſaire pour bien traiter cette queſtion; & particuliérement la connoiſſance du corps, qui eſt l'organe des ſciences; de même que pour ſavoir comment les lunettes d'approche groſſiſſent les objets, il faut en connoître la fabrique. Ils n'en parlent qu'en paſſant, non plus que de la verité & de la ſcience, c'eſt à dire, de la methode d'acquerir des connoiſſances certaines & veritables, ſans quoy il eſt impoſſible de bien examiner ſi les femmes en ſont auſſi capables que nous: & ſans m'amuſer à rapporter les idées qu'ils en donnent, je dirai icy en general, ce que j'en crois.

a Tous les hommes étant faits les uns

a En quoy conſiſte la ſcience.

comme les autres, ils ont les mêmes sentimens, & les mêmes idées des choses naturelles; par exemple, de la lumiere, de la chaleur & de la dureté; & toute la science que l'on tâche d'en avoir, se reduit à connoître au vray quelle est la disposition particuliére, interieure & exterieure de chaque objet, pour produire en nous les pensées & les sentimens que nous en avons. Tout ce que les Maîtres peuvent faire pour nous conduire à cette connoissance, c'est d'appliquer nôtre esprit à ce que nous remarquons, pour en examiner les apparences & les effets, sans précipitation ni préjugé, & de nous montrer l'ordre qu'il faut tenir dans la disposition de nos pensées, pour trouver ce que nous cherchons.

Par exemple, si une personne sans étude me prioit de luy expliquer, en quoy consiste la liquidité de l'eau, je ne luy en affirmerois rien; mais je luy demanderois ce qu'elle en a observé, cóme, que si l'eau n'est pas renfermée dans un vase, elle se répand; c'est à dire, que toutes ses parties se separent & se desunissent d'elles-mêmes, sans que l'on introduise de corps é anger; que l'on y fait entrer ses doigts sa..s peine, & sans y trouver la resistance

des

des corps durs, & qu'en y mettant du ſucre ou du ſel, on s'apperçoit que ces deux ſortes de corps diminuënt peu à peu, & que leurs parcelles ſont emportées dans tous les endroits de la liqueur.

Juſques-là je ne luy apprendrois rien de nouveau ; & ſi je luy avois fait entendre de la même façon, ce que c'eſt qu'être en repos, ou en mouvement, je la porterois à reconnoître que la nature des liqueurs conſiſte en ce que leurs parties inſenſibles ſont dans un mouvement perpétuel, ce qui oblige de les renfermer dans un vaſe, & les diſpoſe à donner aiſément entrée aux corps durs ; & que les parcelles de l'eau étant petites, liſſes, pointuës, & venant à s'inſinuer dans les pores du ſucre, en ébranlent & en diviſent les parties par leur rencontre, & ſe mouvant en tout ſens, emportent en tous les endroits du vaſe, ce qu'elles ont ſeparé.

Cette idée des liqueurs, qui eſt une partie détachée du corps de la Phyſique paroîtroit bien plus claire, ſi on la voyoit dans ſon rang : & elle n'a rien que le commun des femmes ne ſoit capable d'entendre. Le reſte de toutes nos con-

noiſſances étant propoſé avec ordre, n'a pas plus de difficulté, & ſi l'on y fait attention, l'on trouvera que chaque ſcience de raiſonnement demande moins d'eſprit, & moins de temps qu'il n'en faut, pour bien apprendre le Point ou la Tapiſſerie.

a En effet, les idées des choſes naturelles ſont neceſſaires, & ſe forment toûjours en nous de la même façon. Adam les avoit comme nous les avons: les enfans les ont comme les vieillards, & les femmes comme les hommes: & ces idées ſe renouvellent, ſe fortifient, & s'entretiennent par l'uſage continuel des ſens. L'eſprit agit toûjours; & qui ſçait bien comment il agit en une choſe, découvre ſans peine comment il agit en toutes les autres: Il n'y a que le plus & le moins entre l'impreſſion du Soleil & celle d'une étincelle. Pour bien penſer là deſſus, l'on n'a beſoin ni d'adreſſe, ni d'éxercice de corps.

Il n'en eſt pas de même des ouvrages dont j'ay parlé. Il y faut encore plus apliquer ſon eſprit: Les idées en étant arbitraires, ſont plus difficiles à aprendre,

a *Il ne faut pas moins d'eſprit pour aprendre le Point & la Tapiſſerie, que pour aprẽdre la Phyſique.*

&

& à retenir. Ce qui eſt cauſe qu'il faut tant de temps pour bien ſavoir un métier, c'eſt qu'il dépend d'un long exercice : il faut de l'adreſſe pour bien garder les proportions ſur un cannevas, pour diſtribuer également la ſoye ou la laine, pour mélanger avec juſteſſe les couleurs, pour ne pas trop ſerrer ni trop relâcher les points, pour n'en mettre pas plus en un rang qu'en l'autre, pour faire les Nüances imperceptibles : En un mot, il faut ſavoir faire & varier en mille maniéres diferentes les ouvrages de l'art pour y être habile; au lieu que dans les ſciences, il ne faut que regarder avec ordre des ouvrages tous faits, & toujours uniformes : & toute la difficulté d'y réüſſir vient moins des objets & de la diſpoſition du corps, que du peu de capacité dans les Maîtres.

Il ne faut donc plus tant s'étonner de voir des hommes & des femmes ſans étude s'entretenir des choſes qui regardent les ſciences ; puiſque la Methode de les apprendre ne ſert qu'à rectifier le bon ſens, qui s'eſt confondu par la précipitation, par la coûtume, & par l'uſage.

L'idée qu'on vient de donner de la ſcience en general pourroit ſuffire pour

persuader les persônnes dépréocupées, que les hommes & les femmes en sont également capables. Mais parce que l'opinion contraire est des plus enracinées; il faut pour l'arracher entiérement, la combatre par principes, afin que joignant les apparances favorables au beau Sexe, qu'on a presentées dans la premiére partie, avec les raisons physiques, qu'on va aporter, l'on puisse absolument étre convaincu en sa faveur.

Que les femmes considerées selon les principes de la saine Philosophie, sont autant capables que les hommes de toutes sortes de connoissances.

a Il est aisé de remarquer, que la difference des Sexes ne regarde que le Corps, n'y ayant proprement que cette partie qui serve à la production des hommes; & l'Esprit ne faisant qu'y préter son consentement; & le faisant en tous de la même maniére, on peut conclurre qu'il n'a point de Sexe.

a *L'esprit n'a point de Sexe.*

Si on

b Si on le confidére en luy-même, l'on trouve qu'il eſt égal & de même nature en tous les hommes, & capable de toutes ſortes de penſées. Les plus petites l'occupent comme les plus grandes ; il n'en faut pas moins pour bien connoître un Ciron, qu'un Elephant. Quiconque ſait en quoy conſiſte la lumiere & le feu d'une étincelle, ſait auſſi ce que c'eſt que la lumiére du Soleil, Quand on s'eſt acoûtumé à penſer aux choſes qui ne regardent que l'Eſprit, l'on y voit tout au moins auſſi clair que dans ce qu'il y a de plus materiel, qui ſe connoît par les ſens. Je ne découvre pas plus de difference entre l'eſprit d'un homme groſſier & ignorant, & celuy d'un homme délicat & éclairé qu'entre l'eſprit d'un même hõme conſideré à l'âge de dix ans & à l'âge de quarante. Et cõme il n'en paroît pas davantage entre celuy des deux Sexes, on peut dire que leur difference n'êt pas de ce côté-là. La conſtitution du corps ; mais particuliérement l'éducation, *d* l'éxercice, & les impreſſions de tout ce qui nous environne étant par tout les cauſes naturelles & ſenſibles de

b *Il eſt égal dans tous les hommes.* d *D'où vient la difference qui eſt entre les hommes.*

tant de diversitez qui s'y remarquent.

e C'est Dieu qui unit l'Esprit au Corps de la femme, comme à celuy de l'homme, & qui l'y unit par les mêmes Loix. Ce sont les sentimens, les passions, & les volontez, qui font & entretiennent cette union; & l'esprit n'agissant pas autrement dans un Sexe, que dans l'autre, il y est également capable des mêmes choses.

Cela est encore plus clair à considerer *f* seulement la tête, qui est l'unique organe des sciences, & où l'Esprit fait toutes ses fonctions. L'Anatomie la plus exacte ne nous fait remarquer aucune diference dans cette partie, entre les hommes & les femmes: le cerveau de celles-cy est entiérement semblable au nôtre: les impressions des sens s'y reçoivent, & s'y rassemblent de la même façon & ne s'y conservent point autrement pour l'Imagination & pour la Memoire. Les femmes entendent comme nous, par les oreilles, elles voyent par les yeux, & elles goûtent avec la langue; & il n'y a rien de parti-

e *L'Esprit agit dans les femmes comme dans les hommes.* f *Il s'aperçoit des choses de la même façon dans les deux Sexes.*

culier

culier dans la diſpoſition de ces organes, ſinon que d'ordinaire elles les ont plus délicats ; ce qui eſt un avantage. De ſorte que les objets extérieurs les touchent de la même façon, la lumiére par les yeux, & le ſon par les oreilles. g Qui les empéchera donc de s'appliquer à la conſidération d'elles-mêmes ; d'éxaminer en quoy conſiſte la nature de l'Eſprit ; combien il a de ſortes de penſées, & comment elles s'excitent à l'occaſion de certains mouvemens corporels ; de conſulter enſuite les idées naturelles qu'elles ont de Dieu, & de commencer par les choſes ſpirituelles à diſpoſer avec ordre leurs penſées, & à ſe faire la ſcience qu'on appelle Metaphyſique.

h Puiſqu'elles ont auſſi des yeux & des mains, ne pourroient-elles pas faire elles-mêmes, ou voir faire à d'autres la diſſection d'un Corps humain, en conſiderer la Symmetrie & la ſtructure, remarquer la diverſité, la difference & le raport de ſes parties ; leurs figures, leurs mouvemens, & leurs fonctions, les al-

g *Les femmes ſont capables de la Métaphiſique.*
h *Elles ſont capables de la Phyſique & de la Medecine.*

terations dont elles sont susceptibles, & conclure de là le moyen de les conserver dans une bonne disposition, & de les rétablir, quand elle est une fois changée.

Il ne leur faudroit plus pour cela, que connoître la nature des Corps extérieurs, qui ont raport avec le leur, en découvrir les proprietez, & tout ce qui les rend capables d'y faire quelque impression bonne ou mauvaise : cela se connoît par le ministére des sens, & par les diverses expériences qu'on en fait. Et les femmes étant également capables de l'un & de l'autre, peuvent aprendre aussi bien que nous, la Physique & la Medecine.

Faut-il tant d'esprit pour connoître que la respiration est absolument necessaire à la conservation de la vie; & qu'elle se fait par le moyen de l'air, qui entrant par le Canal du nez & de la bouche, s'insinuë dans les poumons, pour y rafraichir le sang qui y passe en circulant, & y cause des alterations differentes, selon qu'il est plus ou moins grossier par le mélange des vapeurs & des exhalaisons, dont on le voit quelquefois mêlé.

Est-ce

i EST-CE une chose difficile, que de découvrir que le goût des alimens consiste, de la part du Corps, dans la diferente maniére dont ils sont délayez sur la langue par la salive ? Il n'y a personne qui ne sente aprés le repas, que les viandes qu'on met alors dans la bouche, s'y divisant tout autrement que celles dont on s'êt nourri, y causent un sentiment moins agréable. Ce qui reste à connoître des fonctions du corps humain, consideré avec ordre, n'a pas plus de difficulté.

k Les Passions sont assurément ce qu'il y a de plus curieux en cette matiére. On y peut remarquer deux choses, les mouvemens du corps, avec les pensées & les émotions de l'ame qui y sont jointes. Les femmes peuvent connoître cela aussi aisément que nous. Quant aux causes qui excitent les Passions, on sait comment elles le font, quand on a une fois bien compris par l'étude de la Physique la maniére dont les choses qui nous environnent nous importent, & nous touchent ; & par l'expérience & l'usage, comment nous y joignons & en

i En quoy consiste le goût. K Elles peuvent connoître les passions.

séparons nos volontez.

m En faisant des Méditations réguliéres sur les objets des trois sciences dont on vient de parler, une femme peut observer que l'ordre de ses pensées doit suivre celuy de la nature, qu'elles sont justes lorsqu'elles y sont conformes, qu'il n'y a que la précipitation dans nos Jugemens, qui empêche cette justesse : & remarquant en suite l'Economie qu'elle auroit gardée pour y arriver, elle pourroit faire des reflexions, qui luy serviroient de regle pour l'avenir, & s'en former une Logique.

Si l'on disoit nonobstant cela, que les femmes ne peuvent pas acquerir, par elles-mêmes ces connoissances, ce qui se diroit gratis ; au moins ne pourroit-on nier qu'elles le puissent avec le secours des Maîtres & des Livres, comme l'ont fait les plus habiles gens, dans tous les siécles.

n Il suffit d'alleguer la propreté reconnuë du Sexe pour faire croire qu'il est capable d'entendre les proportions de Mathematique : & nous nous contredirions nous-mêmes de douter que s'il

m *Elles peuvent apprendre la Logique.* n *Les Mathématiques.*

s'ap-

s'appliquoit à la construction des Machines, il n'y reüssit aussi bien que le nôtre, puisque nous luy attribüons plus de génie, & plus d'artifice.

o Il ne faut que des yeux & un peu d'attention pour observer les Phénoménes de la naturë, pour remarquer que le Soleil, & tous les corps lumineux, qui sont au Ciel, sont des feux veritables, puis qu'ils nous frapent & nous éclairent de même que les feux d'icy-bas; qu'ils paroissent successivement répondre à divers endroits de la terre, & pour pouvoir ainsi juger de leurs mouvemens & de leur cours. Quiconque peut rouler dans sa tête de grands desseins, & en faire joüer les ressorts, y peut aussi faire rouler avec justesse toute la machine du monde, s'il en a une fois bien observé les diverses apparences.

p Nous avons déja trouvé dans les femmes toutes les dispositions qui rendent les hommes propres aux sciences, qui les regardent en eux-mêmes: & si nous continüons d'y regarder d'aussi prés, nous y trouverons encore celles

o *Elles sont capables de l'Astronomie.* p *Distinction entre les sciences.*

qu'il faut pour les ſciences,qui les concernent comme liez avec leurs ſemblables dans la ſocieté civile.

C'eſt un défaut de la Philoſophie vulgaire de mettre entre les ſciences une ſi grande diſtinction, qu'on ne peut guéres ſuivant la Methode qui luy eſt particuliére, reconnoître aucune liaiſon entr'elles. Ce qui eſt cauſe que l'on rétreint ſi fort l'étenduë de l'eſprit humain, en s'imaginant, qu'un même homme n'eſt preſque jamais capable de pluſieurs ſciences; que pour être propre à la Phyſique & à la Medecine, on ne l'eſt pas pour cela à l'Eloquence, ni à la Theologie; & qu'il faut autant de genies differens, qu'il y a de ſciences differentes.

CETTE penſée vient d'une part, de ce que l'on confond ordinairement la nature avec la coûtume, en prenant la diſpoſition de certaines perſonnes,à une ſcience plûtôt qu'à l'autre,pour un effet de leur conſtitution naturelle, au lieu que ce n'eſt ſouvent qu'une inclination caſuelle, qui vient de la neceſſité, de l'éducation ou de l'habitude: & de l'autre part, faute d'avoir remarqué, qu'il n'y a proprement qu'une ſcience au monde, qui eſt celle de nous-mêmes,& que tou-

toutes les autres n'en sont que des aplications particuliéres.

En effet, la difficulté que l'on trouve aujourdhuy à aprendre les Langues, la Morale,& le reste,consiste en ce qu'on ne sait pas les raporter à cette science generale : d'où il pourroit arriver, que tous ceux qui croiroient les femmes capables de la Physique, & de la Medecine, n'estimeroient pas pour cela qu'elles le fussent de celles dont on va parler. Cependant, la difficulté est égale des deux côtez. Il s'agit par tout de bien penser. On le fait en appliquant serieusement son esprit aux objets qui se presentent, pour s'en former des idées claires & distinctes, pour les envisager par toutes leurs faces, & tous les raports differens, & pour n'en juger, que sur ce qui paroît manifestement veritable. Il ne faut avec cela que disposer ses pensées dans un ordre naturel, pour avoir une science parfaite. Il n'y a rien en cela qui soit au dessus des femmes; & celles qui seroient instruites par cette voye, de la Physique & de la Medecine, seroient capables d'avancer de même dans toutes les autres.

q Pourquoy ne pourroient-elles pas reconnoître que la neceſſité de vivre en ſocieté nous obligeant de communiquer nos penſées par quelques ſignes exterieurs, le plus commode de tous eſt la parole, qui conſiſte dans l'uſage des mots, dont les hommes ſont convenus? Qu'il doit y en avoir autant de ſortes qu'il y a d'idées, qu'il faut qu'ils ayent entre eux quelque raport de ſon & de ſignification pour les pouvoir aprendre & retenir plus aiſément, & pour n'être pas obligé de les multiplier à l'infini; qu'il les faut arranger dans l'ordre le plus naturel, & le plus conforme à celuy de nos penſées, & n'en employer dans le diſcours, qu'autant qu'on en a beſoin pour ſe faire entendre.

Ces reflexions mettroient une femme en état de travailler en Academiciéne à la perfection de ſa langue naturelle, réformant ou retranchant les mauvais mots, en introduiſant de nouveaux, reglant l'uſage ſur la raiſon, & ſur les idées juſtes qu'on a des Langues : Et la methode avec laquelle elle auroit apris celle de ſon païs, luy ſerviroit merveilleuſement à aprendre celles des étrangers,

q *Elles ſont capables de la Grammaire.*

à en

en découvrir les délicateſſes, à en lire
es Autheurs, & à devenir ainſi trés-ha-
bile dans la Grammaire, & dans ce qu'on
apelle Humanitez.

a Les femmes, auſſi bien que les hommes, ne parlent que pour faire entendre les choſes comme elles les connoiſſent; & pour diſpoſer leurs ſemblables à agir comme elles ſouhaittent, ce qu'on apelle perſuader. Elles y réüſſiſſent naturellement mieux que nous. Et pour le faire encore avec art, elles n'auroient qu'à s'étudier à preſenter les choſes, comme elles ſe preſentent à elles, ou qu'elles s'y preſenteroient, ſi elles étoient à la place de ceux qu'elles voudroient toucher. Tous les hommes étant faits de même maniére, ſont preſque toûjours émûs de même par les objets; & s'il y a quelque difference, elle vient de leurs inclinations, de leurs habitudes, ou de leur état: ce qu'une femme connoitroit avec un peu de reflexion & d'uſage; & ſachant diſpoſer ſes penſées, en façon la plus convenable, les exprimer avec politeſſe & avec grace, & y ajuſter les geſtes, l'air du viſage, & la voix, elle poſſederoit la veritable Eloquence.

a *L'Eloquence.*

a Il n'eſt pas croyable que les femmes puiſſent pratiquer ſi hautement la vertu, ſans être capables d'en penétrer les maximes fondamentales. En effet, une femme déja inſtruite, comme on l'a repreſentée, découvriroit elle-méme les regles de ſa conduite, en découvrant les trois ſortes de devoirs qui comprennent toute la Morale, dont les premiers regardent Dieu; les ſeconds nous regardent nous-mêmes, & les troiſiémes nôtre prochain. Les idées claires & diſtinctes qu'elle auroit formées de ſon eſprit, & de l'union de l'eſprit avec le corps, la porteroient infailliblement à reconnoître qu'il y a un autre eſprit infini, Autheur de toute la nature, & à concevoir pour luy les ſentimens ſur leſquels la Religion eſt fondée. Et aprés avoir apris par la Phyſique en quoy conſiſte le plaiſir des ſens, & de quelle façon les choſes extérieures contribuënt à la perfection de l'eſprit & à la conſervation du corps, elle ne mâqueroit pas de juger qu'il faut être ennemi de ſoi-même pour n'en pas uſer avec beaucoup de moderation. Si elle venoit enſuite à ſe conſiderer comme enga-

a *La Morale.*

gêe dás la societé civile avec d'autres personnes semblables à elle, & sujettes aux mémes passions, & à des besoins qu'on ne peut satisfaire sans une assistance mutuelle ; elle entreroit sans peine dans cette pensée de laquelle dépend toute nôtre justice, qu'il faut traiter les autres, comme on veut étre traité ; & qu'on doit pour cela reprimer ses désirs, dont le déreglement qu'on appelle Cupidité, cause tout le trouble & tout le malheur de la vie.

a Elle se confirmeroit davantage dans la persuasion du dernier de ces devoirs, si elle poussoit plus loin sa pointe, en découvrant le fond de la Politique, & de la Jurisprudence. Comme l'une & l'autre ne regarde que les devoirs des hommes entre eux, elle jugeroit que pour comprendre à quoy ils sont obligez dans la societé civile, il faut savoir ce qui les a portez à la former. Elle les considéreroit donc comme hors de cette societé, & elle les trouveroit tous entiérement libres & égaux, & avec la seule inclination de se conserver, & avec un droit égal sur tout ce qui y seroit necessaire,

a *Le droit & la Politique.*

Mais elle remarqueroit que cette égalité les engageant dans une guerre, ou une défiance continuelle, ce qui seroit contraire à leur fin, la lumiére naturelle dicteroit, qu'ils ne pourroient vivre en paix, sans relâcher chacun de son droit, & sans faire des conventions, & des contracts; que pour rendre ces actions valides & se tirer d'inquietude, ce seroit une necessité d'avoir recours à un Tiers, lequel prenant l'autorité, contraindroit chacun de garder ce qu'il auroit promis aux autres; que celui-cy n'ayant été choisi que pour l'avantage de ses sujets, il ne devroit point avoir d'autre but; & que pour arriver à la fin de son établissement, il faudroit qu'il fût maître des biens & des personnes, de la paix, & de la guerre.

En examinant à fond cette matiére, qui empêcheroit qu'une femme ne trouvât ce que c'est que l'Equité naturelle; ce que c'est que Contract, Autorité, & Obeïssance; quelle est la nature de la Loy, quel usage on doit faire des peines, en quoy consiste le Droit Civil & celuy des gens; quels sont les devoirs des Princes, & des sujets: En un mot, elle apprendroit par ses propres reflexions & par les

Livres, ce qu'il faut pour être Iuriſconſulte, & Politique.

a Aprés qu'elle auroit acquis une parfaite connoiſſance d'elle-même, & qu'elle ſe ſeroit ſolidement inſtruite des regles generales de la conduite des hommes, elle ſeroit peut-être bien-aiſe de s'informer auſſi de quelle maniére on vit dans les païs étrangers. Comme elle auroit remarqué que les changemens de temps, de ſaiſon, de lieu, d'âge, de nourriture, de compagnie, d'exercice luy auroient cauſé des alterations & des paſſions differentes, elle n'auroit pas de peine à reconnoître que ces diverſitez-là produiſent le même effet, *b* à l'égard des peuples entiers: qu'ils ont des inclinations, des coûtumes, des mœurs, & des loix differentes; ſelon qu'ils ſont plus prés ou plus loin des Mers, du Midy, ou du Septentrion; ſelon qu'il y a des plaines, des montagnes, des riviéres, & des bois chez eux; ſelon que le terroir eſt plus ou moins fertile, & porte des nourritures particulieres; & ſelon le commerce, & les affaires qu'ils ont avec d'autres peuples voiſins, ou éloignez;

a *La Geographie.* b *D'où vient la diverſité des mœurs qui ſe voit entre les peuples.*

Elle pourroit étudier toutes ces choses, & apprendre ainsi quelles sont les mœurs, les richesses, la religion, le gouvernement, & les interêts de vingt ou trente Nations differentes, aussi facilement que d'autant de familles particuliéres. Car pour ce qui est de la situation des Royaumes, du rapport des Mers & des Terres, des Isles & du Continent; il n'y a pas plus de difficulté à l'apprendre dans une Carte, qu'à savoir les quartiers & les ruës de sa Ville, & les routes de la Province où l'on demeure.

La connoissance du present pourroit luy faire naître l'envie de connoître aussi le passé; a & ce qu'elle auroit retenu de Geographie luy seroit d'un grand secours dans ce dessein, luy donnant moyen d'entendre mieux les affaires, comme les guerres, les voyages, & les negotiations, luy marquant les lieux où elles se sont faites; les passages, les chemins, & la liaison des Etats. Mais ce qu'elle sauroit de la maniére d'agir des hommes en general, par les refléxions qu'elle auroit faites sur elle-même, la feroit entrer dans le fin de la Politique, des interêts, & des passions; & l'aide-

a *L'histoire prophane.*

roit à découvrir, le mobile & le reſſort des entrepriſes, la ſource des revolutions, & à ſuppléer dans les grands deſſeins, les petites choſes qui les ont fait reüſſir, & qui ſont échapées aux Hiſtoriens : & ſuivant les idées juſtes qu'elle auroit du vice & de la vertu, elle remarqueroit la flaterie, la paſſion, & l'ignorance des Auteurs, & ſe garantiroit ainſi de la corruption, que l'on prend dans la lecture des Hiſtoires, où ces défauts ſont mélez ordinairement. Comme la Politique ancienne n'étoit pas ſi rafinée que la moderne, & que les interêts des Princes étoient moins liez autrefois qu'à preſent, & le commerce moins étendu, il faut plus d'eſprit, pour entendre & déméler les Gazettes, que Titelive, & Quinte-Curſe.

a Il y a quantité de perſonnes qui trouvent l'hiſtoire Eccleſiaſtique plus agreable & plus ſolide, que l'hiſtoire prophane ou civile : parce qu'on y remarque, que la raiſon & la vertu ſont pouſſées plus loin ; & que les paſſions & les préjugez couvers du prétexte de la religion, font prendre à l'eſprit un tour tout particulier dans ſa conduite. Vne

a *L'hiſtoire Eccleſiaſtique & la Theologie.*

femme s'y appliqueroit avec dautant plus d'affection, qu'elle la jugeroit plus importante : elle se convaincroit que les Livres de l'Ecriture ne sont pas moins authentiques que tous les autres que nous avons ; qu'ils contiennent la veritable Religion, & toutes les maximes sur lesquelles elle est fondée ; que le nouveau Testament où commence proprement l'histoire du Christianisme n'est pas plus difficile à entendre que les Auteurs Grecs & Latins, que ceux qui le lisent dans la simplicité des enfans, ne cherchant que le Royaume de Dieu, en découvrent la verité & le sens avec plus de facilité & de plaisir que celuy des Enigmes, des Emblémes, & des Fables. Et aprés s'être reglé l'esprit par la Morale de Iesus Christ, elle se trouveroit en état de diriger ses semblables, de lever leurs scrupules, & de resoudre les cas de conscience avec plus de solidité, que si elle s'étoit rempli la tête de tous les Casuistes du monde.

Ie ne vois rien qui empéchât que dans la suite de son étude, elle n'observât aussi facilement que feroit un homme, comment l'Evangile est passé de main en main, de Royaume en Royaume, de siecle en

siecle:

ſiecle, juſqu'au ſien; qu'elle ne prît par la lecture de l'Ecriture Sainte & des Peres, l'idée de la vraye Theologie, & ne trouvât qu'elle ne conſiſte qu'à ſavoir l'hiſtoire des Chrétiens & les ſentimens particuliers de ceux qui ont écrit. Ainſi elle ſe rendroit aſſez habile pour faire des ouvrages ſur la Religion, pour combatre les nouveautez, en montrant ce qui a toûjours été crû dans toute l'Egliſe, ſur les matiéres conteſtées.

Si une femme eſt capable de s'inſtruire par l'hiſtoire, de ce que ſont toutes les Societés publiques, comment-elles ſe ſont formées, & comment elles ſe maintiennent en vertu d'une authorité fixe & conſtante, exercée par des Magiſtrats & des Officiers ſubordonnz les uns aux autres, elle ne l'eſt pas moins de s'informer de l'application de cette authorité, dans les Loix, les Ordonnances, & les Reglemens, pour la conduite de ceux qui y ſont ſoûmis: tant pour le rapport des perſonnes, ſelon les diverſes conditions, que pour la poſſeſſion & pour l'uſage des biens. Eſt-ce une choſe ſi dificile à ſavoir, que le rapport qu'il y a entre le mary & la femme, entre le pere & les enfans, entre

le Maître & les domeſtiques, entre un Seigneur & ſes vaſſaux, entre ceux qui ſont alliez, entre un Tuteur & un Pupille? Y a-t-il tant de myſtere à entendre ce que c'eſt que de poſſeder par achat, par échange, par donation, par legs, par teſtament, par preſcription, par uſufruit, & quelles ſont les conditions neceſſaires, pour rendre ces uſages valides.

Il ne paroît pas qu'il faille plus d'intelligence pour bien prendre l'eſprit de la Societé Chrétienne, que celuy de la Societé Civile; pour former une idée juſte de l'authorité qui luy eſt particuliére, & ſur laquelle eſt fondée toute ſa conduite; & pour diſtinguer précisément celle que Ieſus-Chriſt a laiſſée à ſon Egliſe, d'avec la domination qui n'appartient qu'aux Puiſſances temporelles. Aprés avoir fait cette diſtinction abſolument neceſſaire pour bien entendre *a* le Droit-Canõ, une femme le pourroit étudier, & remarquer comment l'Egliſe s'eſt reglée ſur le Civil, & comment l'on a mêlé la juriſdiction ſeculiere avec la ſpirituelle; en quoy conſiſte la Hierarchie; quelles ſont les fonctions

a *Le Droit Canon.*

de

des Prélats, ce que peuvent les Conciles, les Papes, les Evêques, & les Pasteurs: ce que c'est que Discipline, quelles en sont les regles, & les changemens: Ce que c'est que Canons, privileges, & exemptions: Comment se sont établis les benefices, quel en est l'usage & la possession: En un mot, qu'elles sont les Coûtumes & les Ordonnances de l'Eglise, & les devoirs de tous ceux qui la composent. Il n'y a rien là dequoy une femme ne soit tres-capable, & ainsi elle pourroit devenir tres-savante dans le Droit-Canon.

Voila quelques idées generales des plus hautes connoissances dont les hommes se sont servis pour signaler leur esprit & pour faire fortune, & dont ils sont depuis si long-temps en possession au préjudice des femmes. Et quoy qu'elles n'y ayent pas moins droit qu'eux ils ont neanmoins à leur égard des pensées & une conduite qui sont dautant plus injustes, qu'on ne voit rien de pareil dans l'usage des biens du corps.

L'on a jugé à propos que la prescription eût lieu pour la paix & la seureté des familles: c'est à dire, qu'un homme qui auroit joüy du bien d'autruy sans

trouble & de bonne foy, durant un certain eſpace de temps, en demeuroit poſſeſſeur, ſans qu'on y pût rien pretendre aprés. Mais on ne s'eſt jamais aviſé de croire que ceux qui en étoient déchus par negligence, ou autrement, fuſſent incapables d'y rentrer par quelque voye, & l'on n'a jamais regardé leur inhabileté que comme civile.

Au contraire l'on ne s'eſt pas contenté de ne point rappeller les femmes au partage des ſciences & des emplois, aprés une longue preſcription contr'elles. On a paſſé plus loin; Et l'on s'eſt figuré que leur excluſion eſt fondée ſur une impuiſſance naturelle de leur part.

a Cependant il n'y a rien de plus chimerique que cette imagination. Car, ſoit que l'on conſidere les ſciences en elles mêmes, ſoit qu'õ regarde l'organe qui ſert à les acquerir, on trouvera que les deux Sexes y ſont également diſpoſez. Il n'y a qu'une ſeule methode, & une ſeule voye pour inſinuër la verité dans l'eſprit, dont elle eſt la nourriture, comme il n'y en a qu'une pour faire entrer les alimens dans toutes ſortes d'eſtomas pour la

a *Ce n'eſt point à cauſe d'une indiſpoſition naturelle que les femmes ſont exclues des ſciences.*

ſub-

ſubſiſtance du corps. Pour ce qui eſt des differentes diſpoſitions de cét organe, qui rendent plus ou moins propres aux ſciences, ſi l'on veut reconnoître de bonne foy ce qui en eſt, on avoüera que le plus eſt pour les femmes.

a L'on ne peut diſconvenir, que ceux d'entre les hommes qui ſont ſi groſſiers & ſi materiels, ne ſoient ordinairement ſtupides, & qu'au contraire les délicats ſont toûjours les plus ſpirituels. Ie trouve là-deſſus l'experience trop générale & trop conſtante, pour avoir beſoin de l'appuyer icy de raiſons: ainſi le beau Sexe étant d'un temperamment plus délicat que le nôtre ne manqueroit pas de l'égaler au moins, s'il s'appliquoit à l'étude.

Ie prévois bien que cette penſée ne ſera pas goûtée de beaucoup de gens qui la trouveront un peu forte. Ie n'y ſaurois que faire: l'on s'imagine qu'il y va de l'honneur de nôtre Sexe de le faire oprimer par tout. Et moy je crois qu'il eſt de la juſtice de rendre à un chacun ce qui lûy apparrient.

b En effet nous avons tous, hommes & femmes, le même droit ſur la verité,

a *Qui ſont ceux qui sõt ~~les plus~~ propres aux ſciẽces.*
b *Les deux Sexes, ont un droit égal ſur les ſciences.*

puiſque l'eſprit eſt en tous également capable de la connoître, & que nous ſommes tous frappez de la même façon, par les objets qui font impreſſion ſur le corps. Ce droit que la nature nous donne à tous ſur les mêmes connoiſſances, naît de ce que nous en avons tous autant de beſoin les uns que les autres. Il n'y a perſonne qui ne cherche à être heureux, & c'eſt à quoy tendent toutes nos actions; & pas un ne le peut être ſolidement que par des connoiſſances claires, & diſtinctes; & c'eſt en cela que Jeſus-Chriſt même, & ſaint Paul nous font eſperer, que conſiſtera *a* le bonheur de l'autre vie. Vn avare s'eſtime heureux, lorſqu'il connoît, qu'il poſſede de grandes richeſſes; un ambitieux, lorſqu'il s'apperçoit qu'il eſt au deſſus de ſes ſemblables: En un mot, tout le bon-heur des hommes, vray ou imaginaire, n'eſt que dans la connoiſſance, c'eſt à dire dans la penſée qu'ils ont de poſſeder le bien qu'ils recherchent.

C'eſt ce qui me fait croire qu'il n'y a que des idées de la verité qu'on ſe procure par l'étude, & qui ſont fixes, & indépendantes de la poſſeſſion, ou du

a Le bonheur conſiſte dans la connoiſſance.

manque-

manquement des choſes, qui puiſſent faire la vraye felicité de cette vie. Car ce qui fait qu'un avare ne peut être heureux, dans la ſimple connoiſſance qu'il a des richeſſes : C'eſt que cette connoiſſance pour faire ſon bonheur, doit être liée avec le deſir ou l'imagination de les poſſeder pour le preſent : Et lors que ſon Imagination les luy repreſente comme éloignées de luy & hors de ſa puiſſance, il ne peut y penſer ſans s'affliger. Il en va tout autrement de la ſcience qu'on a de ſoy-même, & de toutes celles qui en dépendent : mais particuliérement de celles qui entrent dans le commerce de la vie. Puis donc que les deux Sexes ſont capables de la même felicité ; Ils ont le même droit ſur tout ce qui ſert à l'acquerir.

a Lorsque l'on dit que le bon-heur conſiſte principalement dans la connoiſſance de la verité, on n'en exclut pas la vertu. On eſtime au contraire que celle-cy en fait le plus eſſentiel. Mais un homme n'eſt heureux par la vertu, qu'autant qu'il connoît qu'il en a, ou qu'il tâche d'en avoir. Cela veut dire, quencore qu'il ſuffiſe pour eſtimer un homme

a *Que la vertu conſiſte dans la connoiſſance.*

heureux, de voir qu'il pratique la vertu, quoy qu'il ne la connoiſſe parfaitement, & même que cette pratique avec une connoiſſance confuſe & imparfaite, puiſſe contribüer à acquerir le bonheur de l'autre vie, il eſt certain qu'il ne peut lui-même s'eſtimer ſolidement heureux, ſans s'appercevoir qu'il fait le bien : comme il ne ſe croiroit point riche, s'il ne ſçavoit, qu'il poſſede des richeſſes.

a Ce qui eſt cauſe qu'il y a ſi peu de gens qui ayent du goût & de l'amour pour la veritable vertu ; c'eſt qu'ils ne la connoiſſent pas, & n'y faiſant point d'attention, lors qu'ils la pratiquent, ils ne ſentent point la ſatisfaction qu'elle produit, & qui fait le bonheur dont nous parlons. Cela vient de ce que la vertu n'eſt pas une ſimple ſpeculation du bien auquel on eſt obligé, mais un deſir effectif, qui naît de la perſuaſion qu'on en a. Et on ne la peut pratiquer avec plaiſir ſans reſſentir de l'émotion, parce qu'il en eſt comme des liqueurs les plus excellentes qui ſemblent quelquefois ameres ou ſans douceur, ſi lors qu'elles ſont ſur la langue, l'eſprit eſt occupé ailleurs & ne s'applique point au

a Pourquoy ſi peu de gens aiment la vertu.

mou-

mouvement qu'elles y causent.

a Non seulement les deux Séxes ont besoin de lumiere pour trouver leur bonheur dans la pratique de la vertu, ils en ont encore besoin pour la bien pratiquer. C'est la persuasion qui fait agir: & l'on est dautant plus persuadé de son devoir que l'on le connoît plus parfaitement. Le peu qu'on a dit icy sur la Morale, suffit pour insinuer que la science de nous-mêmes est tres-importante pour rendre plus forte la persuasion des devoirs ausquels on est obligé : & il ne seroit pas dificile de montrer comment toutes les autres y contribuent, ni de faire voir que la raison pourquoy tant de personnes pratiquent si mal la vertu, ou tombent dans le dereglement, c'est uniquement l'ignorance de ce qu'ils sont.

b Ce qui fait croire communément, qu'il n'est pas besoin d'étre sçavant pour être vertueux, c'est que l'on voit dans le vice quantité de gens, qui passent d'ailleurs pour habiles, d'où l'on se figure que non seulement la science est inutile pour la vertu ; mais méme qu'elle y

a *Qu'il faut être sçávant pour être solidement vertueux.*

b *D'où vient que quelques sçavans sont vicieux.*

eſt ſouvent pernicieuſe. Et cette erreur rend ſuſpects aux eſprits foibles & peu inſtruits, la plûpart de ceux qui ſont en reputation d'étre plus éclairez que les autres, & donne en méme temps du mépris & de l'averſion pour les plus hautes connoiſſances.

L'on ne prend pas garde qu'il n'y a que les fauſſes lumieres qui laiſſent ou jettent les hommes dans le deſordre: parceque les idées confuſes que la fauſſe Philoſophie donne de nous-mémes, & de ce qui entre dans le corps de nos actions, broüillent tellement l'eſprit, que ne ſçachant ce, qu'il eſt, ni ce que ſont les choſes qui l'environnent, ni le rapport qu'elles ont avec luy, & ne pouvant ſoûtenir le poids des difficultez qui ſe preſentent dans cette obſcurité, il faut neceſſairement qu'il ſuccombe & qu'il s'abandonne à ſes paſſions, la raiſon étant trop foible pour l'arréter.

a Ce n'eſt donc que ſur vne terreur Panique qu'eſt fondée l'imagination bizarre qu'a le vulgaire, que l'étude rendroit les femmes plus méchantes & plus ſuperbes. Il n'y a que la fauſſe ſcience

a *Que l'étude ne donneroit point d'orgueil aux femmes.*

capable

capable de produire un effet si mauvais. On ne peut apprendre la veritable, sans en devenir plus humble, & plus vertueux ; & rien n'est plus propre à rabaisser la fumée, & à se convaincre de sa foiblesse, que de considerer tous les ressorts de sa machine ; la délicatesse de ses organes, le nombre presque infini d'alterations, & de dereglemens penibles ausquels elle est si sujette. Il n'y a point de meditation plus capable d'inspirer de l'humilité, de la moderation, & de la douceur à un homme, tel qu'il puisse être, que de faire attention par l'étude de la Physique, à la liaison de son esprit avec le corps, & de remarquer qu'il est assujetti à tant de besoins ; que la dépendance où il est dans ses fonctions, des plus delicates parties du corps, le tient sans cesse exposé à mille sortes de troubles & d'agitations fâcheuses ; que quelques lumieres qu'il ait acquises, il ne faut presque rien pour les confondre entierement ; qu'un peu de bile ou de sang plus chaud ou plus froid qu'à l'ordinaire, le jettera peut-être dans l'extravagance, dans la folie, & dans la fureur, & luy fera souffrir des convulsions épouvantables.

Comme ces reflexions trouveroient prise dans l'esprit d'une femme, aussi-bien que dans çeluy d'un homme, elles en chasseroient l'orgueil, bien loin de l'y faire venir. Et si aprés s'être rempli l'esprit des plus belles connoissances, elle rappelloit dans sa memoire toute sa conduite passée, pour voir comment elle seroit arrivée à l'état heureux où elle se a trouveroit, bien loin de s'en élever au dessus des autres, elle verroit dequoy s'humilier davantage; puisqu'elle observeroit necessairement dans cette reveuë, qu'elle avoit auparavant une infinité de préjugez dont elle n'a pû se défaire qu'en combattant avec peine les impressions de la coûtume, de l'exemple, & des passions qui l'y retenoient malgré elle: que tous les efforts qu'elle a faits pour découvrir la verité, luy ont été presque inutiles, que ç'a été comme par hazard qu'elle s'est presentée à elle, & lors qu'elle y pensoit le moins, & en des rencontres qui n'arrivent guéres qu'une seule fois en la vie, & à trés-peu de personnes; d'où elle concluroit infailliblement qu'il est injuste & ridicule d'avoir des ressentimens ou du mépris pour ceux qui ne

a *Avis trés-important pour tous les savans.*

sont

ſont pas éclairez comme nous, ou qui ſont dans un ſentiment contraire au nôtre, & qu'il faut avoir pour eux encore plus de complaiſance, & de compaſſion; parce que s'ils ne voyent pas la verité comme nous, ce n'eſt pas leur faute: mais c'eſt qu'elle ne s'eſt pas preſentée à eux, quand ils l'ont recherchée, & qu'il y a encore quelque voile de leur part ou de la nôtre, qui l'empéche de paroître à leur eſprit dans tout ſon jour: & conſiderant qu'elle tiendroit pour vray ce qu'elle auroit crû faux auparavant, elle jugeroit ſans doute qu'il pourroit encore arriver dans la ſuite, qu'elle fit de nouvelles découvertes par leſquelles elle trouveroit faux ou erronée, ce qui luy auroit ſemblé trés-veritable.

S'il y a eu des femmes qui ſoient devenuës mépriſantes, ſe ſentant plus de lumiére; il y a auſſi quantité d'hommes qui tombent tous les jours dans ce vice; & cela ne doit pas être regardé comme un effet des ſciences qu'elles poſſedoient; mais de ce que l'on en faiſoit myſtere à leur Sexe. Et comme d'un côté ces connoiſſances ſont d'ordinaire fort confuſes, & que de l'autre, celles qui les ont ſe voyent un avantage qui leur eſt particu-

lier, il ne faut pas s'étonner qu'elles en prennent un ſujet d'élévement: & c'eſt une neceſſité preſque infaillible, que dans cét état, le même leur arrive, qu'à ceux, qui ayant peu de naiſſance & de bien, ont fait avec peine une fortune éclatante, leſquels ſe voyant élevez à un poſte où ceux de leur ſorte n'ont point accoûtumé de monter, l'eſprit de vertige les prend, & leur preſente les objets tout autrement qu'ils ne ſont. Au moins eſt-il tres-vrai-ſemblable que l'orgueil prétendu des ſavantes, n'étant rien en comparaiſon de celuy de ces ſavans qui prennent le titre de Maîtres & de Sages; les femmes y ſeroient moins ſujettes, ſi leur Sexe entroit avec le nôtre en partage égal des avantages qui le produiſent.

b C'eſt donc une erreur populaire que de s'imaginer que l'étude eſt inutile aux femmes, parce, dit-on, qu'elles n'ont point de part aux emplois pour leſquels on s'y applique. Elle leur eſt auſſi néceſſaire que le bonheur & la vertu; puiſque ſans cela on ne peut poſſeder parfaitement ni l'un ni l'autre. Elle l'eſt pour acquerir la juſteſſe dans les penſées & la juſtice dans

b Que les ſciences ſont neceſſaires à autre choſe qu'aux emplois.

les

les actions. Elle l'eſt pour nous bien connoître nous-mêmes & les choſes qui nous environnent pour en faire un uſage legitime, & pour regler nos paſſions, en moderant nos deſirs. Se rendre habile pour entrer dans les charges & les dignitez, c'eſt un des uſages de la ſcience : & il en faut acquerir le plus qu'on peut pour être Juge, où Evêque. Parce qu'on ne peut autrement ſe bien acquiter des fonctions de ces Etats; mais non pas préciſément pour y arriver & pour devenir plus heureux par la poſſeſſion des honneurs & des avantages qu'ils produiſent. Ce ſeroit faire de la ſcience un uſage bas & ſordide.

Ainsi il n'y a que le peu de lumiere, ou un interêt ſecret & aveugle, qui puiſſe faire dire que les femmes doivent demeurer excluës des ſciences par la raiſon qu'elles n'y ont jamais eu de part publiquement. Il n'eſt pas des biens de l'eſprit comme de ceux du corps; il n'y a point de preſcription contre: & quelque temps que l'on en ait été privé, il y a toûjours droit de retour. Les mêmes biens du corps ne pouvant être poſſedez en même temps par pluſieurs perſonnes, ſans diminution de part & d'autre, l'on a eu

raiſon pour le ſalut des familles, d'y maintenir les poſſeſſeurs de bonne foy au préjudice des anciens proprietaires.

Mais pour les avantages de l'eſprit, il en eſt tout autrement. Chacun a droit ſur tout ce qui eſt du bon ſens. Le reſſort de la raiſon n'a point de bornes ; elle a dans tous les hommes une égale juriſdiction. Nous naiſſons tous juges des choſes qui nous touchent ; & ſi nous ne pouvons pas tous en diſpoſer avec un pouvoir égal, nous pouvons au moins les connoitre tous également. Et comme tous les hommes joüiſſent de l'uſage de la lumiére & de l'air, ſans que cette communication ſoit préjudiciable à perſonne, tous peuvent auſſi poſſeder la verité ſans ſe nuire les uns aux autres. Et même plus elle eſt connuë, plus elle paroît belle & lumineuſe : plus il y a de perſonnes qui la cherchent ; & plûtôt on la découvre. Et ſi les deux Sexes y avoient travaillé également, on l'auroit plûtôt trouvée. De ſorte que la verité & la ſcience ſont des biens impreſcriptibles : & ceux qui en ont été privez y peuvent rentrer ſans faire tort à ceux qui en ſont déja les maîtres. Il ne peut donc y avoir que

ceux

ceux qui veulent dominer ſur les eſprits par la créance, qui ayent ſujet d'apréhender ce retour, dans la crainte que ſi les ſciences devenoient ſi communes, la gloire ne le devint auſſi : & que celle où ils aſpirent ne diminuât par le partage.

Que les femmes ne ſont pas moins capables que les hommes, des emplois de la Societé.

C'eſt pourquoy il n'y a aucun inconvenient que les femmes s'appliquent à l'étude comme nous. Elles ſont capables d'en faire auſſi un trés-bon uſage, & d'en tirer les deux avantages que l'on en peut eſperer, l'un d'avoir les connoiſſances claires & diſtinctes, que nous déſirons naturellement, & dont le déſir eſt ſouvent étouffé & anéanti par la confuſion des penſées & par les beſoins & les agitations de la vie; & l'autre d'employer ces connoiſſances pour leur conduite particuliére, & pour celle des autres dans les differens états de la Societé, dont on fait partie. Cela ne s'accorde pas avec l'opinion commune. Il y en a beaucoup qui croiront bien que les

femmes peuvent apprendre ce que l'on comprend ſous les ſciences Phyſiques ou naturelles ; mais non pas qu'elles ſoient auſſi propres que les hommes, à celles qu'on peut appeller Civiles, comme la Morale , la Juriſprudence , & la Politique : & que ſi elles peuvent ſe conduire elles-mêmes par l'application des maximes de ces dernieres, elles ne pourront pas pour cela conduire les autres.

L'on a cette penſée faute de prendre garde que l'eſprit n'a beſoin dans toutes ſes actions que de diſcernement & de juſteſſe , & que quiconque a une fois ces deux qualitez en une choſe, peut les avoir auſſi aiſément & par la même voye dans tout le reſte. La Morale ou le Civil ne change point la nature de nos actions. Elles demeurent toûjours Phyſiques ; parce que la Morale n'eſt autre choſe , que de ſavoir la maniére dont les hommes regardent les actions de leurs ſemblables par raport aux idées qu'ils ont du bien ou du mal , du vice & de la vertu , de la juſtice & de l'injuſtice & de même qu'ayant une fois bien compris les regles du mouvement dans la Phyſique , on peut les apliquer

appliquer à tous les changemens & à toutes les varietez qu'on remarque dans la nature : auſſi ſachant une fois les veritables maximes des ſciences Civiles, l'on n'a pas plus de difficulté à en faire l'aplication aux incidens nouveaux qui ſurviennent.

Ceux qui ſont dans les Emplois, n'ont pas toûjours plus d'eſprit que les autres pour avoir eu plus de bon-heur : & même il n'êt pas neceſſaire qu'ils en ayent plus que le commun ; quoy qu'il ſoit à ſouhaiter qu'on n'y admît que ceux qui y ſeroient les plus propres. Nous agiſſons toûjours de la même façon & par les mêmes regles en quelque êtat que nous nous trouvions ; ſinon que plus les Etats ſont relevez, plus nos ſoins & nos veuës ſont étenduës, parce qu'il y faut plus agir. Et tout le changement qui arrive aux hommes, que l'on met au deſſus des autres, eſt comme celuy d'une perſonne, qui étant montée au haut d'une Tour, porte ſa veuë plus loin, & découvre plus de differens objets que ceux qui demeurent en bas. C'eſt-pourquoy ſi les femmes ſont autant capables que nous de ſe bien conduire elles-mêmes, elles le ſont auſſi de conduire les autres,

& d'avoir part aux emplois & aux dignitez de la Societé Civile.

c Le plus ſimple & le plus naturel uſage que l'on puiſſe faire en public des ſciences qu'on a bien apriſes, c'eſt de les enſeigner aux autres : Et ſi les femmes avoient étudié dans les Vniverſitez, avec les hommes, ou dans celles qu'on auroit établies pour elles en particulier, elles pourroient entrer dans les degrez, & prendre le tître de Docteur & de Maître en Théologie & en Medecine, en l'un & en l'autre Droit, & leur génie qui les diſpoſe ſi avantageuſement à aprendre, les diſpoſeroit auſſi à enſeigner avec ſuccez. Elles trouveroient des methodes & des biais inſinuans pour inſpirer leur doctrine, elles découvriroient adroitement le fort & le foible de leurs diſciples, pour ſe proportionner à leur portée & la facilité qu'elles ont à s'énoncer, & qui eſt un des plus excellens talens des bons Maîtres, acheveroit de les rendre des Maîtreſſes admirables.

d L'Employ le plus aprochant de celuy de Maître, c'eſt d'être Paſteur ou

c *Elles ſont capables d'enſeigner.* d *Elles ſont capables des dignitez Eccléſiaſtiques.*

Ministre dans l'Eglise : Et l'on ne peut montrer qu'il y ait autre chose que la Coûtume qui en éloigne les femmes. Elles ont un esprit comme le nôtre, capable de connoître & d'aimer Dieu, & ainsi de porter les autres à le connoître & à l'aimer. La foy leur est commune avec nous. L'Evangile & ses promesses ne s'adressent pas moins à elles. La charité les comprend aussi dans ses devoirs, & si elles savent en pratiquer les actions, ne pourroient-elles pas aussi en enseigner publiquement les maximes. Quiconque peut prêcher par les exemples, le peut encore à plus forte raison par ses paroles : Et une femme qui joindroit l'Eloquence naturelle à la Morale de Jesus-Christ, seroit aussi capable qu'un autre, d'exhorter, de diriger, de corriger; d'admettre dans la Societé Chrêtienne ceux qui en seroient dignes, & d'en retrancher ceux qui refuseroient d'en observer les reglemens, aprés s'y être soûmis. Et si les hommes étoient accoûtumez à voir les femmes, dans une chaire, ils n'en seroient pas plus touchez que les femmes le sont des hommes.

e Nous ne nous sommes assemblez

e *Elles peuvent avoir l'authorité.*

en societé, que pour vivre en paix, & pour trouver dans une assistance mutuelle tout ce qui est necessaire pour le corps & pour l'esprit. On ne pourroit en joüir sans trouble, s'il n'y avoit point d'Autorité; c'est à dire, qu'il faut pour cela que quelques personnes ayent le pouvoir de faire des loix, & d'imposer des peines à ceux qui les violent. Pour bien user de cette autorité, il faut savoir à quoy elle oblige, & être persuadé que ceux qui la possedent, ne doivent avoir pour but en l'employant que de procurer le salut & l'avantage de ceux qui leur sont inférieurs. Les femmes n'étant pas moins susceptiblesde cette persuasion que les hommes, ceux-cy ne pourroient-ils pas se soûmettre à elles? & consentir, non seulement de ne pas resister à leurs ordres; mais même de contribuër autant qu'ils pourroient pour obliger à leur obéïr, ceux qui en feroient difficulté.

f Ainsi rien n'empêcheroit qu'une femme ne fût sur un Trône, & que pour gouverner ses peuples, elle n'étudiât leur naturel, leurs interêts, leurs loix, leurs coûtumes, & leurs usages; qu'elle n'eût

f Elles peuvent être Reines.

égard

égard qu'au merite dans la distribution des charges : qu'elle ne mît dans les Emplois de la robe & de l'épée que des personnes équitables ; & dans les dignitez de l'Eglise que des gens de lumiére & d'exemple. Est-ce une chose si difficile, qu'une femme ne le puisse faire, que de s'instruire du fort & du foible d'un Etat, & de ceux qui l'environnent, d'entretenir chez les étrangers des intelligences secrettes pour découvrir leurs desseins, & pour rompre leurs mesures; & d'avoir des Espions & des Emissaires fideles dans tous les lieux suspects, pour étre informé exactement de tout ce qui s'y passe, à quoy l'on auroit interêt ? Faut-il pour la conduite d'un Royaume, plus d'application, & plus de vigilance que les femmes en ont pour leurs familles, & les Religieuses pour leurs Couvens ? Le rafinement ne leur manqueroit non plus dans les negotiations publiques, qu'il leur manque dans les affaires particuliéres. Comme la pieté & la douceur sont naturelles à leur Sexe, la domination en seroit moins rigoureuse, que n'a été celle de plusieurs Princes, & l'on souhaiteroit sous leur regne, ce que l'on a craint sous tant d'autres, que les

sujets se reglassent sur l'exemple des personnes qui les gouvernent.

Il est aisé de conclurre que si les femmes sont capables de posseder souverainement toute l'autorité publique, elles le sont encore plus de n'en être que les Ministres : comme d'être Vice Reynes, Gouvernantes, Secretaires, Conseilléres d'Etat, Intendantes des Finances.

g Pour moy je ne serois pas plus surpris de voir une femme le casque en tête, que de luy voir une Couronne : présider dans un Conseil de Guerre, comme dans celuy d'un Etat : Exercer elle-même ses soldats, ranger une armée en bataille, la partager en plusieurs corps, comme elle se divertiroit à le voir faire. L'Art Militaire n'a rien par dessus les autres, dont les femmes sont capables, sinon qu'il est plus rude & qu'il fait plus de bruit & plus de mal. Les yeux suffisent pour aprendre dans une Carte un peu exacte toutes les routes d'un païs, les bons & les mauvais passages, les endroits les plus propres aux surprises, & aux campemens. Il n'y a gueres de soldats qui ne sachent bien qu'il faut occuper les défilez avant que d'y engager ses trou-

g *Elles peuvent être Generalles d'Armée.*

pes

pes, regler toutes ses entreprises sur les avis certains de bons Espions; tromper même son armée par des ruses & des contre-marches pour mieux cacher son dessein. Vne femme peut cela, & inventer des stratagémes pour surprendre l'Ennemy, luy mettre le vent, la poussiére le Soleil en face, & l'attaquant d'un côté, le faire envelopper par l'autre: luy donner de fausses alarmes, l'attirer dans une ambuscade par une fuite simulée; livrer une bataille & monter la premiére à la bréche pour encourager ses soldats. La persuasion & la passion font tout: & les femmes ne témoignent pas moins d'ardeur & de resolution, lorsqu'il y va de l'honneur, qu'il en faut pour attaquer & pour défendre une place.

h Que pourroit-on trouver raisonnablement à redire, qu'une femme de bon sens, & éclairée, présidât à la tête d'un Parlement & de toute autre Compagnie. Il y a quantité d'habiles gens qui auroient moins de peine à aprendre les Loix & les Coûtumes d'un Etat, que celle des jeux, que les femmes entendent si bien: il est aussi aisé de les retenir qu'un Roman entier. Ne peut-on pas voir le

h *Elles sont capables des Charges de Iudicature.*

point d'une affaire aussi facilement, que le dénoüement d'une intrigue dans une piéce de Theâtre ; & faire aussi fidélement le raport d'un procez que le recit d'une Comedie. Toutes ces choses sont également faciles à ceux qui s'y appliquent également.

Comme il n'y a ni charge ni employ dans la societé qui ne soit renfermé dans ceux, dont on vient de parler, ni où l'on ait besoin de plus de science ni de plus d'esprit ; Il faut reconnoître que les femmes sont propres à tout.

Outre les dispositions naturelles du corps & les idées que l'on a des fonctions & des devoirs de son Employ, il y a encore un certain accessoire qui rend plus ou moins capable de s'en acquiter dignement ; la persuasion de ce qu'on est obligé de faire, les considerations de Religion & d'interêt, l'émulation entre les pareils, le désir d'acquerir de la gloire, de faire, de maintenir, ou d'augmenter sa fortune. Selon qu'un homme est plus ou moins touché de ces choses, il agit tout autrement : & les femmes n'y étant pas moins sensibles que les hommes, elles leur sont à l'égard des Emplois, egales en tout.

L'on

i L'on peut donc en aſſurance exhorter les Dames à s'apliquer à l'étude, ſans avoir égard aux petites raiſons de ceux qui entreprendroient de les en détourner. Puiſqu'elles ont un eſprit comme nous, capable de connoître la verité, qui eſt la ſeule choſe qui les puiſſe occuper dignement, elles doivent ſe mettre en état d'éviter le reproche d'avoir enfermé un talent qu'elles pouvoient faire valoir, & d'avoir retenu la verité dans l'oiſiveté & dans la moleſſe. Il n'y a pas d'autre moyen pour elles de ſe garantir de l'erreur & de la ſurpriſe, à quoy ſont ſi expoſées les perſonnes qui n'aprennent rien, que par la voye des Gazettes, c'eſt à dire, par le ſimple raport d'autruy ; & il n'y en a point d'autre non plus pour être heureuſes en cette vie, en pratiquant la vertu, avec connoiſſance.

k Quelque interêt qu'elles cherchent outre celuy-là, elles le rencontreront dans l'étude. Si les Cercles étoient changez en Academies, les entretiens y feroient plus ſolides, plus agréables, & plus grands : Et chacune peut juger de

i *Les femmes doivent s'apliquer à l'étude.*
k *L'utilité de l'étude pour les femmes.*

la satisfaction qu'elle auroit à parler des plus belles choses, par celle qu'elle ressent quelquefois à entendre parler les autres. Quelques legers que fussent les sujets de conversation : elles auroient le plaisir de les traiter plus spirituellement que le commun : Et les maniéres délicates qui sont si particuliéres à leur Sexe, étant fortifiées de raisonnemens solides, en toucheroient bien davantage.

Celles qui ne cherchent qu'à plaire y trouveroient admirablement leur comte ; & l'éclat de la beauté du corps relevé par celuy de l'esprit, en seroit cent fois plus vif. Et comme les femmes les moins belles sont toujours regardées de bon œil, lorsqu'elles sont spirituelles ; les avantages de l'esprit cultivez par l'étude, leur donneroient moyen de supléer abondamment, à ce que la nature, ou la fortune leur auroient dénié. Elles auroient part aux entretiens des savans, & regneroient parmi eux doublement : Elles entreroient dans les affaires : les maris ne pourroient s'exempter de leur abandonner la conduite des familles, & de prendre en tout leurs conseils ; & si les choses sont dans un état qu'elles ne peuvent plus être ad-

mises

miſes aux Emplois, elles pourroient au moins en reconnoître les fonctions, & juger ſi on les remplit dignement.

La difficulté d'arriver à ce point ne doit pas épouvanter. Elle n'eſt pas ſi grande qu'on la fait. Ce qui eſt cauſe qu'on croit qu'il faut tant de peine pour acquerir quelques connoiſſances, c'eſt que l'on fait pour cela aprendre quantité de choſes qui ſont tres-inutiles à la plupart de ceux qui y aſpirent. Toute la ſcience n'ayant juſques à preſent preſque conſiſté qu'à poſſeder l'hiſtoire des ſentimens de ceux qui nous ont précedés, & les hommes s'en étant trop raportez à la coûtume & à la bonne foy de leurs Maîtres, trés-peu ont eu le bonheur de trouver la methode naturelle. L'on pourra y travailler, & faire voir qu'on peut rendre les hommes habiles en bien moins de temps, & avec plus de plaiſir qu'on ne s'imagine.

Que les femmes ont une diſpoſition avantageuſe pour les ſciences, & que les idées juſtes de perfection, de Nobleſſe & d'honnêteté leur convient comme aux hommes.

Juſques icy nous n'avons encore re-

gardé que la tête dans les femmes, & l'on a vu que cette partie considerée en general, a en elles autant de proportion, que dans les hommes, avec toutes les sciences dont elle est l'organe. Néantmoins, parceque cét organe n'est pas entiérement semblable, même dans tous les hommes, & qu'il y en a en qui il est plus propre à certaines choses qu'à d'autres, il faut descendre plus dans le particulier, pour voir s'il n'y a rien dans les femmes, qui les rende moins propres aux sciences que nous.

L'on peut remarquer qu'elles ont la Physionomie plus heureuse & plus grande que nous ; elles ont le front haut, élevé, & large, ce qui est la marque ordinaire des personnes Imaginatives & spirituelles. Et on trouve en effet, que les femmes ont beaucoup de vivacité, d'imagination & de memoire : cela veut dire que leur cerveau est disposé de telle sorte, qu'il reçoit aisément les impressions des objets, & jusques aux plus foibles, & aux plus legéres, qui échapent à ceux qui ont une autre disposition, & qu'il les conserve sans peine & les presente à l'esprit au moment qu'il en a besoin.

Comme

a Comme cette diſpoſition eſt accompagnée de chaleur, elle fait que l'eſprit eſt frapé plus vivement par les objets; qu'il s'y attache & les pénetre davantage & qu'il en étend les images comme il luy plaît. D'où il arrive que ceux qui ont beaucoup d'Imagination, conſiderant les choſes par plus d'endroits & en moins de temps, ſont fort ingenieux & inventifs, & découvrent plus d'une ſeule veuë, que beaucoup d'autres aprés une longue attention; ils ſont propres à repreſenter les choſes d'une maniére agreable & inſinuante, & à trouver ſur le champ des biais & des expediens commodes; ils s'expriment avec facilité & avec grace, & donnent à leurs penſées un plus beau jour.

Tout cela ſe remarque dans les femmes, & je ne vois rien dans cette diſpoſition qui ſoit contraire au bon eſprit. Le diſcernement & la juſteſſe en ſont le caractere naturel. Pour acquerir ces qualitez, il faut ſe rendre un peu ſedentaire, & s'arréter ſur les objets, afin d'éviter l'erreur & la mépriſe où l'on tombe en voltigeant. Il eſt vray que la multitude

a *Que les femmes ſont imaginatives & ſpirituelles.*

des pensées dans les personnes vives, emporte quelquefois l'Imagination ; mais il est vray aussi qu'on la peut fixer par l'éxercice. Nous en avons l'experience dans les plus grands hommes de ce siécle, qui sont presque tous fort Imaginatifs.

L'on peut dire que ce Tempérammment est le plus propre pour la Societé, & que les hommes n'étant pas faits pour demeurer toûjours seuls & renfermez dans un cabinet, on doit en quelque façon plus estimer ceux qui ont plus de disposition à communiquer agreablement & utilement leurs pensées. Et ainsi les femmes qui ont naturellement l'esprit ~~beau,~~ parce qu'elles ont de l'imagination, de la memoire & du brillant, peuvent avec un peu d'application acquerir les qualitez du bon esprit.

En voilà suffisamment pour montrer qu'à l'égard de la tête seule, les deux Sexes sont égaux. Il y a sur le reste du corps des choses trés-curieuses, mais dont il ne faut parler qu'en passant. Les hommes ont toûjours eu ce malheur commun de répandre, pour ainsi dire, leurs passions dans tous les ouvrages de

la nature: & il n'y a gueres d'idées qu'ils n'ayent jointes avec quelque ſentiment d'amour ou de haine, d'eſtime, ou de mépris: & celles qui concernent la diſtinction des deux Sexes, ſont tellement materielles & tellement broüillées des ſentimens d'imperfection, de baſſeſſe, de deshonnêteté & d'autres bagatelles, que ne pouvant être touchées ſans remuër quelque paſſion & ſans exciter la chair contre l'eſprit, il eſt ſouvent de la prudence de n'en rien dire.

Cependant, c'eſt ſur ce mélange bizarre d'idées toûjours confuſes, que ſont fondées les penſées deſavantageuſes aux femmes, & dont les petits Eſprits ſe ſervent ridiculement pour les mortifier. Le plus juſte temperament qu'il y ait entre la neceſſité de s'expliquer & la difficulté de le faire impunément, eſt de marquer ce qu'on doit raiſonnablement entendre par perfection & imperfection, par nobleſſe & par baſſeſſe, par honnêteté & par deshonnêteté.

a Concevant, qu'il y a un Dieu je conçois facilement que toutes choſes dépendent de luy; & ſi aprés avoir con-

a *Idées de la perfection & de l'imperfection.*

ſideré l'état naturel & interieur des Creatures, qui conſiſte, ſi ce ſont des corps, dans la diſpoſition de leurs parties à l'égard les unes des autres, & leur état exterieur, qui eſt le rapport qu'ils ont pour agir ou pour ſouffrir avec ceux qui les environnent, ſi, dis-je, je cherche la raiſon de ces deux états, je n'en trouve point d'autre que la volonté de celuy qui en eſt l'Autheur. J'obſerve enſuite, que ces corps ont d'ordinaire une certaine diſpoſition qui les rend capables de produire & de recevoir certains effets; par exemple, que l'homme peut entendre par les oreilles les penſées de ſes ſemblables, & leur faire entendre les ſiennes par les organes de la voix. Et je remarque que ces corps ſont incapables de ces effets, lorſqu'ils ſont autrement diſpoſez. D'où je me forme deux idées, dont l'une me repreſente le premier état des choſes avec toutes ſes ſuites neceſſaires, & je l'apelle état de perfection : Et l'autre idée me repreſente l'état contraire que je nomme imperfection.

Ainſi un homme eſt parfait à mon égard, lorſqu'il a tout ce qu'il luy faut ſelon l'inſtitution divine, pour produire

&

& pour recevoir les éfets ausquels il est destiné ; & il est imparfait, lorsqu'il a plus ou moins de parties, qu'il n'est necessaire, ou quelque indisposition qui l'éloigne de sa fin. C'est pourquoi ayant été formé de sorte qu'il a besoin d'alimens pour subsister, je ne conçois pas ce besoin, comme une imperfection, nō plus que la necessité attachée à l'usage des alimés, que le superflus sorte du corps. Ie trouve ainsi que toutes les créatures sont également parfaites, lorsqu'elles sont dans leur état naturel & ordinaire.

Il ne faut pas confondre la perfection avec la noblesse. Ce sont deux choses bien differentes. Deux Creatures peuvent être égales en perfection, & inégales en noblesse.

En faisant reflexion sur moy-même, il me semble que mon Esprit étant seul capable de connoissance, doit être préferé au Corps, & consideré comme le plus noble: mais lorsque je regarde les corps, sans avoir égard à moy, c'est à dire, sans songer qu'ils me peuvent être utiles, ou nuisibles, agreables, ou desagreables, je ne puis me persuader que les uns soient plus nobles que les autres, n'étant tous que de la matié-

re diversément figurée. Au lieu que si je me méle avec les corps, considerant le bien & le mal qu'ils me peuvent faire; je viens à les estimer differemment. Encore que ma tête, regardée sans interêt, ne me touche pas plus que les autres parties, je la préfere neanmoins à toutes, quand je viens à penser qu'elle m'importe davantage dans l'union de mon Esprit avec le Corps.

C'est pour la même raison qu'encore que tous les endroits du Corps soient également parfaits, on a neanmoins pour eux des regards differens; ceux mêmes dont l'usage est plus necessaire étant considerez souvent avec quelque sorte de mépris & d'aversion, parce que cét usage est moins agreable ou autrement. Il en est de même de tout ce qui nous environne & nous touche. Car ce qui fait qu'une chose plait à l'un & déplait à l'autre, c'est qu'elle les a frappez differēment.

a L'engagement des hommes dans la Societé, est ce qui produit en eux l'idée de l'honnêteté. Ainsi, quoy qu'il n'y ait ni imperfection ni bassesse, à soulager le corps, & que ce soit même une necessité & une suite indispensable de la disposition naturelle, & que toutes

a *L'idée de l'honnêteté.*

les

les manieres de le faire ſoient égales, il y en a neanmoins que l'on conſidere comme moins honnêtes, parce qu'elles choquent davantage les perſonnes en preſence deſquelles on les fait.

Comme toutes les Creatures & toutes leurs actions conſiderées en elles mêmes, & ſans aucun rapport à l'uſage ni à l'eſtime qu'on en fait, ſont auſſi parfaites & auſſi nobles les unes que les autres, elles ſont auſſi également honnêtes, étant conſiderées de la même façon. C'eſt pourquoy l'on peut dire que les regards d'honnêteté & de deshonnêteté ſont preſque tous dans leur origine, les effets de l'imagination, & du caprice des hommes. Cela paroit en ce qu'une choſe qui eſt honnête en un païs, ne l'eſt pas dans l'autre; & que dans un méme Royaume, mais en divers tems, ou bien en un méme temps, mais entre des perſonnes d'état, de condition & d'humeur differente, une même action eſt tantôt cõforme & tantôt contraire à l'hõnêteté. C'eſt pourquoy l'honnêteté n'eſt autre choſe que la maniere d'vſer des choſes naturelles, ſelon l'eſtime que les hommes en font, & à quoy il eſt de la prudence de s'accommoder.

Nous sommes tous tellement penétrez de cette idée, quoy que nous n'y fassions pas de reflexion, que les personnes ou amies, ou spirituelles & judicieuses, qui s'assujettissent en public & avec le vulgaire aux façons de l'honnêteté, s'en délivrent en particulier, comme des charges autant importunes que bizarres.

Il en est de même de la Noblesse. En quelques Provinces des Indes, les Laboureurs ont le même rang que les Nobles, parmi nous: En certains païs on préfere les gens d'épée à ceux de robe, en d'autres on pratique tout le contraire: Chacun selon qu'il a plus d'inclination pour ces états, ou qu'il les estime plus importans.

En comparant ces idées-là, avec les pensées que le vulgaire a sur les femmes, l'on reconnoîtra sans peine en quoi consiste son erreur.

D'où vient la distinction des Sexes: Jusques où elle s'étend: & quelle difference entre les hommes & les femmes par rapport au vice & à la vertu; & que le temperamment en general n'est ni bon ni mauvais en soy.

Dieu,

a Dieu voulant produire les hommes dépendamment les uns des autres, b par le concours de deux personnes, fabriqua pour cét usage deux corps qui étoient differens. Chacun étoit parfait en sa maniére, & ils devoient étre tous deux disposez comme ils sont à present : Et tout ce qui dépend de leur constitution particuliere doit étre consideré cõme faisant partie de leur perfection. C'est donc sans raison que quelques-uns s'imaginent que les femmes ne sont pas si parfaites que les hommes, & qu'ils regardent en elles comme un défaut, ce qui est un Appanage essentiel à leur Sexe, sans quoy il seroit inutile à la fin pour laquelle il a été formé ; un Appanage qui commence & cesse avec la fecondité, & qui est destiné au plus excellent usage du monde ; c'est à dire, à nous former & à nous nourrir dans leur sein.

a Les deux Sexes sont necessaires pour produire ensemble leur pareil : & si l'on sçavoit comment le nôtre y contribuë, l'on trouveroit bien du méconte pour nous. Il est difficile de comprendre sur

a *D'où vient la diference des Sexes.* b *Les femmes contribuent plus que les hommes à la generation.*

quoy se fondent ceux qui soûtiennent que les hommes sont plus nobles que les femmes, en ce qui regarde les enfans. Ce sont proprement celles-cy qui nous conçoivent, qui nous forment, qui nous donnent l'Etre, la naissance, & l'éducation. Il est vray que cela leur coûte plus qu'à nous : mais il ne faut pas que cette peine leur soit préjudiciable, & leur attire le mépris, au lieu de l'estime qu'elles en meritent. Qui voudroit dire, que les peres & les meres, qui travaillent à élever leurs enfans, les bons Princes à gouverner leurs sujets, & les Magistrats à leur rendre la justice, soient moins estimables, que ceux de l'entremise & du secours desquels ils se servent, pour s'acquiter de leur devoir?

Il y a des Medecins, qui se sont fort étendus sur le Temperamment des Sexes au desavantage des femmes, & ont fait des discours à perte de veuë, pour montrer que leur Sexe doit avoir un temperamment tout à fait different du nôtre, & qui le rend inferieur en tout. Mais leurs raisons ne sont que des conjectures legeres, qui viennent dans l'esprit de ceux qui ne jugent des cho-

ses

ses que par préjugé & sur de simples apparences.

a Voyant les deux Sexes plus distinguez pour ce qui regarde les fonctions Civiles, que pour celles qui leur sont particuliéres, ils se sont imaginez, qu'ils devoient être de la sorte ; & ne discernant pas assez exactement ce qui vient de la coûtume & de l'éducation d'avec ce que donne la nature, ils ont attribué à une même cause tout ce qu'ils voyoient dans la Societé, se figurant que Dieu en créant l'homme & la femme, les avoit disposez d'une façon qui doit produire toute la distinction que nous remarquons entre eux.

C'est porter trop loin la difference des Sexes. On la doit rétreindre dans le dessein que Dieu a eu de former les hommes par le concours des deux personnes & n'en admettre qu'autant qu'il est necessaire pour cét éfet. Aussi voyons-nous que les hommes & les femmes sont semblables presque en tout pour la constitution interieure & exterieure du corps, & que les fonctions naturelles, & desquelles dépend nôtre conservation, se font en eux de la même manié-

a Sur le temperamment.

re. C'eſt donc aſſez afin qu'ils donnent naiſſance à un troiſiéme, qu'il y ait quelques organes dans l'un qui ne ſoient pas dans l'autre. Il n'eſt pas beſoin pour cela, comme on ſe le figure, que les femmes ayent moins de force & de vigueur que les hommes. Et comme il n'y a que l'experience qui puiſſe bien faire juger de cette diſtinction, ne trouve-t-on pas que les femmes ſont mêlées comme nous; Il y en a de fortes & de foibles dans les deux partis. Les hommes élevez dans la moleſſe ſont ſouvent pires que les femmes, & ploient d'abord ſous le travail: mais quand ils y ſont endurcis par neceſſité ou autrement, ils deviennent égaux, & quelquefois ſuperieurs aux autres.

Il en eſt de même des femmes. Celles qui s'occupent à des exercices penibles ſont plus robuſtes que les Dames qui ne manient qu'une aiguille. Ce qui peut faire penſer que ſi l'on exerçoit également les deux Sexes, l'un acquerroit peut-être autant de vigueur que l'autre: ce que l'on a vu autrefois dans une Republique, où la Lutte & les exercices leur étoient communs. On raporte le même des Amazones, qui

ſont

ſont au Midy de l'Amerique.

a L'on ne doit donc faire aucun fond ſur certaines expreſſions ordinaires tirées de l'état preſent des deux Sexes. Lorſ-qu'on veut blâmer un homme avec moquerie, comme ayant peu de courage, de reſolution, & de fermeté, on l'apelle effeminé; comme ſi on vouloit dire, qu'il eſt auſſi lâche, & auſſi mou qu'une femme. Au contraire, pour loüer une femme qui n'eſt pas du commun à cauſe de ſon courage, de ſa force, ou de ſon eſprit, on dit, que c'eſt un homme. Ces expreſſions ſi avantageuſes aux hommes ne contribuënt pas peu à entretenir la haute idée qu'on a d'eux; faute de ſavoir qu'elles ne ſont que vrai-ſemblables; & que leur verité ſupoſe indifferemment la nature & la coûtume, & qu'ainſi elles ſont purement contingentes & arbitraires. La vertu, la douceur & l'honnêteté étant ſi particuliéres aux femmes; Si leur Sexe n'avoit pas été ſi peu conſideré, lorſqu'on auroit voulu ſignifier avec éloge qu'un homme a ces qualitez en un degré éminent, on auroit dit, c'eſt une femme, s'il

a *Il ne faut point avoir égard à quelques expreſſions déſavantageuſes aux femmes.*

avoit plû aux hommes d'établir cét usage dans le discours.

Quoy qu'il en soit, ce n'est pas la force du corps qui doit distinguer les hommes ; autrement les bêtes auroient l'avantage par dessus eux, & entre nous, ceux qui sont les plus robustes, Cependant l'on reconnoît par experience que ceux qui ont tant de force, ne sont guéres propres à autre chose qu'aux ouvrages materiels, & que ceux au contraire qui en ont moins, ont ordinairement plus de tête. Les plus habiles Philosophes & les plus grands Princes ont été assez delicats, & les plus grands Capitaines n'eussent peut-être pas voulu lutter contre les moindres de leurs soldats. Qu'on aille dans le Parlement, on verra si les plus grands Juges égalent toûjours en force le dernier de leurs Huissiers.

Il est donc inutile de s'apuyer tant sur la constitution du corps, pour rendre raison de la difference qui se voit entre les deux Sexes, par raport à l'esprit.

Le temperamment ne consiste pas dans un point indivisible : comme on ne peut trouver deux personnes en qui il soit tout semblable, on ne peut non plus déter-

déterminer précisément en quoi ils different. Il y a plusieurs sortes de bilieux, de sanguins, & de melancholiques : & toutes ces diversitez n'empêchent pas qu'ils ne soient souvent aussi capables les uns que les autres, & qu'il n'y ait d'excellens hommes de toute sorte de temperamment : & suposant même, que celui des deux Sexes soit aussi different qu'on le prétend, il se trouve encore plus de difference entre plusieurs hommes qu'on croit neanmoins capables des mêmes choses. Le plus & le moins étant si peu considerables, il n'y a que l'esprit de chicane qui y fasse avoir égard.

Il y a aparence que ce qui grossit tant en idée la distinction dont nous parlons, c'est qu'on n'examine pas avec assez de précision tout ce que l'on remarque dans les femmes : & ce défaut fait tomber dans l'erreur de ceux, qui ayant l'esprit confus, ne distinguent pas assez ce qui appartient à chaque chose, & attribuent à l'une ce qui ne convient qu'à l'autre, parce qu'ils les trouvent ensemble dans un même sujet. C'est pourquoy voyant dans les femmes tant de difference pour les maniéres, & pour les fonctions, on l'a transportée au temperamment, faute

d'en savoir la cause.

a Quoy qu'il en soit, si on vouloit examiner quel est le plus excellent des deux Sexes, par la comparaison du corps; les femmes pourroient pretendre l'avantage, & sans parler de la fabrique interieure de leurs corps: & que c'est en elles que se passe ce qu'il y a au monde de plus curieux à connoître, savoir, comment se produit l'homme qui est la plus belle, & la plus admirable de toutes les Creatures; qui les empécheroit de dire, que ce qui paroît au dehors leur doit donner le dessus, que la grace & la beauté leur sont naturelles & particulieres, que tout cela produit des éfets autant sensibles qu'ordinaires, & que si ce qu'elles peuvent par le dedans de la tête, les rend au moins égales aux hommes, le dehors ne manque presque jamais de les en rendre les Maîtresses.

La beauté étant un avantage aussi réel que la force & la santé, la raison ne défend pas de s'en prévaloir plûtôt que des autres; & si on vouloit juger de son prix par les sentimens & par les passions qu'elle excite, comme l'on juge presque de toutes choses, on trouveroit qu'il n'y a rien

a *Les femmes peuvent prétendre l'avantage pour le corps.*

de plus estimable, n'y ayant rien de plus effectif, c'est à dire qui remuë & agite plus de passions, qui les mêle & les fortifie plus diversement, que les impressions de la beauté.

Il ne seroit pas necessaire de parler davantage sur le temperamment des femmes, si un Autheur autant celebre que poly, ne s'étoit avisé de considerer comme la source des défauts qu'on leur attribuë vulgairement ; ce qui aide beaucoup à confirmer les gens dans la pensée qu'elles sont moins estimables que nous. Sans raporter son sentiment, *a* je diray que pour bien examiner le temperamment des deux Sexes par raport au vice & à la vertu, il le faut considerer dans un état indifferent, où il n'y ait encore ni vertu ni vice en nature : & alors on trouve que ce qu'on appelle vertu dans un temps, pouvant devenir vice en un autre, selon l'usage qu'on en fait, tous les temperammens sont égaux en ce point-là.

b Pour mieux entendre cette pensée, il faut remarquer qu'il n'y a que nôtre ame qui soit capable de vertu, laquelle consiste en general dans la resolution ferme & constante de faire ce qu'on juge le meil-

a Tous les temperammens sont presque égaux.
b *Ce que c'est que la vertu.*

leur, selon les diverses occurrences. Le Corps n'êt proprement que l'organe & l'instrument de cette resolution, comme une épée entre les mains pour l'attaque & pour la défence : & toutes les differentes dispositions qui le rendent plus ou moins propre à cét usage, ne doivent être appellées bonnes ou mauvaises, que selon que leurs effets sont plus ordinaires, & plus importans pour le bien & pour le mal ; par exemple, la disposition à la fuite pour s'éloigner des maux qui menacent, est indiferente, parcequ'il y en a qu'on ne peut éviter autrement ; & alors il est de la prudence de s'enfuir ; au lieu que c'est une timidité blâmable de se laisser emporter à la fuite, lorsque le mal est surmontable par une genereuse resistance qui produit plus de bien que de mal.

a Or l'esprit n'est pas moins capable dans les femmes que dans les hommes, de cette ferme resolution qui fait la vertu ; ni de connoître les rencontres où il la faut exercer. Elles peuvent regler leurs passions aussi-bien que nous ; & elles ne sont pas plus portées au vice qu'au bien. On pourroit même faire pan-

a *Les femmes ne sont pas plus portées au vice que les hommes.*

cher,

cher la balance en leur faveur de ce côté-cy : puiſque l'affection pour les enfans, ſans comparaiſon plus forte dans les femmes que dans les hommes, eſt naturellement attachée à la compaſſion, qu'on peut appeller la vertu & le lien de la Societé Civile : n'étant pas poſſible de concevoir que la Societé ſoit raiſonnablement établie pour autre choſe, que pour ſuvenir aux beſoins, & aux neceſſitez communes les uns des autres. Et ſi on regarde de prés comment ſe forment en nous les paſſions, on trouvera que de la façon que les femmes contribuënt à la production & à l'éducation des hommes, c'eſt comme une ſuitte naturelle, qu'elles les traittent dans leurs afflictions, en quelque maniére comme leurs enfans.

Que la difference qui ſe remarque entre les hommes & les femmes, pour ce qui regarde les mœurs, vient de l'Education qu'on leur donne.

Et il eſt dautant plus important de remarquer que les diſpoſitions que nous aportons en naiſſant, ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, qu'on ne peut autrement éviter une erreur aſſez ordinaire par la-

quelle on raporte souvent à la nature ce qui ne vient que de l'usage.

L'on se tourmente l'esprit à chercher la raison pourquoy nous sommes sujets à certains défauts & avons des maniéres particuliéres, faute d'avoir observé ce a que peuvent faire en nous l'habitude, l'exercice, l'éducation & l'état exterieur, c'est-à dire le raport de Sexe, d'âge, de fortune, d'emploi; où l'on se trouve dans la societé: Etant certain que toutes ces differentes veües diversifiant en une infinité de maniéres les pensées & les passions, disposent pareillement les esprits à regarder tout autremẽt les veritez qu'on leur presente. C'est pour cela qu'une même maxime proposée en même temps à des Bourgeois, à des Soldats, à des Juges & à des Princes, les frappe & les fait agir si differemment: parce que les hommes ne se souciant gueres que de l'exterieur, le regardent comme la mesure & la régle de leurs sentimens: d'où vient que les uns laissent passer comme inutile ce qui occupe fortement les autres; que les gens d'épée se choquent de ce qui flatte les gens

a *Ce que peut l'état exterieur.*

de

de robe : & que des personnes de même temperament prennent quelquefois à contresens certaines choses, qui entrent du même biais dans l'esprit des personnes de constitution differente ; mais qui ont la même fortune, ou la même éducation.

Ce n'est pas qu'on pretende que tous les hommes aportent au monde la même constitution corporelle. Ce seroit une pretention mal fondée : il y'en a de vifs & de lents : mais il ne paroît pas que cette diversité empéche aucunement les esprits de recevoir la même instruction : tout ce qu'elle fait, c'est que les uns la reçoivent plus vîte & plus heureusement que les autres. Ainsi quelque temperament qu'ayent les femmes, elles ne sont pas moins capables que nous de la verité & de l'étude. Et si l'on trouve à present en quelques-unes quelque défaut, ou quelque obstacle, ou même que toutes [a] n'envisagent pas les choses solides comme les hommes, à quoy pourtant l'experience est contraire, cela doit être uniquement rejetté sur l'état extérieur de leur Sexe, & sur l'éducation qu'on leur donne qui com-

[a] *Les défauts qui sont dans les femmes viennent de l'éducation.*

prend l'ignorance où on les laisse, les préjugez ou les erreurs qu'on leur inspire, l'exemple qu'elles ont de leurs semblables & toutes les maniéres à quoi la bien-seance, la contrainte, la retenuë, la sujetion, & la timidité les reduisent.

a En éfet on n'oublie rien à leur égard qui serve à les persuader que cette grande diference qu'elles voient entre leur Sexe & le nôtre c'est un ouvrage de la raison, ou d'institution divine. L'habillement, l'éducation, & les exercices ne peuvent être plus diferens. Vne fille n'est en assurance que sous les aîles de sa mere ou sous les yeux d'une gouvernante qui ne l'abandonne point, on luy fait peur de tout : on la menace des esprits dans tous les lieux de la maison, où elle se pourroit trouver seule : Dans les grandes ruës & dans les temples mêmes il y a quelque chose à craindre, si elle n'y est escortée. Le grand soin que l'on prend de la parer y aplique tout son Esprit. Tant de regards qu'on lui jette, tant de discours qu'elle entend sur la beauté y attache toutes ses pensées; & les complimens qu'on luy rend sur ce sujet, font qu'elle y met tout son bon-heur. Comme on ne luy parle d'autre chose, elle

a Quelle éducation on leur donne.

y borne tous ses desseins, & ne porte point ses veuës plus haut. La danse, l'écriture & la lecture sont les plus grands exercices des femmes; toute leur Bibliotêque consiste dans quelques petits Livres de devotion, avec ce qui est dans la Cassette.

Toute leur science se reduit à travailler de l'aiguille. Le miroir est le grand maître, & l'oracle qu'elles consultent. Les bals, les comedies, les modes sont le sujet de leurs entretiens: elles regardent les cercles, comme de celebres Academies, où elles vont s'instruire de toutes les nouvelles de leur Sexe. Et s'il arrive que quelques-unes se distinguent du commun par la lecture de certains Livres, qu'elles auront eu bien de la peine à atraper, à dessein de s'ouvrir l'esprit, elles sont obligeés souvent de s'en cacher: La plûpart de leurs compagnes par jalousie ou autrement, ne manquant jamais de les accuser de vouloir faire les precieuses.

Pour ce qui est des filles de condition roturiere, contraintes de gagner leur vie par leur travail, l'esprit leur est encore plus inutile. On a soin de leur faire aprendre un mêtier convenable au Sexe, aussitôt qu'elles y sont propres, & la necessité de s'y employer sans cesse, les empêche de

penser à autre chose : Et lorsque les unes & les autres élevées de cette façon ont atteint l'âge du mariage, on les y engage, ou bien on les confine dans un Cloître où elles continüent de vivre comme elles ont commencé.

En tout ce qu'on fait connoître aux femmes, voit-on rien qui aille à les instruire solidement; Il semble au contraire qu'on soit convenu de cette sorte d'éducation pour leur abaisser le courage, pour obscurcir leur esprit, & ne le remplir que de vanité & de sotises; pour y étoufer toutes les semences de vertu & de verité; pour rendre inutiles toutes les dispositions qu'elles pourroiēt avoir aux grandes choses & pour leur ôter le desir de se rendre parfaites comme nous, en leur en ôtant les moyens.

Lorsque je fais attention sur la maniere, dont on regarde ce que l'on croit voir en elles de défectueux je trouve, que cette conduite a quelque chose d'indigne de personnes doüées de raison. S'il y a également à redire dans les deux Sexes, celui qui accuse l'autre péche contre l'équité naturelle; s'il y a plus de mal dans le nôtre, & que nous ne le voyons pas, nous sommes des temeraires

de parler de ceux d'autrui: si nous le voyons, & que nous n'en disions rien, nous sommes injustes de blâmer l'autre qui en a moins. S'il y a plus de bien dans les femmes que dans les hommes, ceux-cy doivent être accusez d'ignorance, ou d'envie de ne le pas reconnoître. Quand il y a plus de vertu que de vice dans une personne, l'un doit servir à excuser l'autre, & lorsque les défauts qu'elle a, sont insurmontables, & que les moyens de s'en deffaire, ou de s'en garentir, lui manquent, comme ils manquent aux femmes, elle est digne de compassion, non de mépris. Enfin si ces défauts sont legers, ou seulement apparens, *a* c'est imprudence, ou malice de s'y arrêter; & il n'est pas difficile de montrer, qu'on en use ainsi vulgairement à l'égard des femmes.

b On dit qu'elles sont timides, & incapables de deffense; que leur ombre leur fait peur, que le cry d'un enfant les alarme, & que le bruit du vent les fait trembler. Cela n'est pas general. Il y a quantité de femmes aussi hardies que des hommes, & l'on sçait que les

a *Que les défauts qu'on aibuë aux femmes sont imaginaires.* b *La timidité.*

plus timides font souvent de necessité vertu. La timidité est presqu'inséparable de la vertu, & tous les gens de bien en ont : comme ils ne veulent faire mal à personne, & qu'ils n'ignorent pas cõbien il y a de méchanceté parmy les hommes, il faut peu de chose pour leur inspirer de la crainte. C'est une passion naturelle, dont personne n'est exempt, tout le monde craint la mort, & les incommoditez de la vie, les Princes les plus puissans apprehendent la revolte de leurs sujets & l'invasion de leurs ennemis; & les plus vaillans Capitaines, d'être pris au dépourvu.

La crainte est grande à proportion des forces qu'on croit avoir pour resister; & elle n'est blâmable que dans ceux qui sont assez forts pour repousser le mal qui les menace: & l'on seroit aussi déraisonnable d'accuser de lâcheté un Iuge & un hõme de lettres qui n'auroiẽt pensé qu'à l'étude, de refuser de se battre en duël, que d'accuser un soldat qui auroit toûjours porté les armes, de ne vouloir pas entrer en dispute contre un sçavant Philosophe.

L'on éleve les femmes d'une maniere qu'elles ont sujet de tout apprehender. Elles n'ont point de lumieres pour éviter

les

les surprises dans les choses de l'esprit. Elles n'ont point de part aux exercices qui dõnent l'adresse & la force pour l'attaque & pour la défense; Elles se voyent exposées à souffrir impunément les outrages d'un Sexe sujet aux emportemens, qui les regarde avec mépris, & qui traite souvent ses semblables avec plus de crüauté & de rage, que ne font les loups à l'égard les uns des autres.

C'est pourquoi la timidité ne doit point passer dans les femmes pour un défaut, mais pour une passion raisonnable, à laquelle elles doivent la pudeur, qui leur est si particuliere, & les deux plus grands avantages de la vie, qui sont l'inclination à la vertu & l'éloignement du vice, ce que la plu-part des hommes ne peuvẽt acquerir, avec toute l'éducation & toutes les lumieres qu'on leur donne.

a La crainte de manquer de bien est la cause ordinaire de l'Avarice. Les hommes n'y sont pas moins sujets que les femmes; & si l'on venoit à compter, je ne sçai si le nombre des premiers ne se trouveroit pas le plus grand, & leur avarice la plus blâmable. Comme il n'y a pas loin des deux vices à la vertu qui tient le milieu, on prẽd

a L'avarice.

assez souvent l'un pour l'autre, & on confond l'avarice avec une loüable épargne.

Une même action pouvant être bonne en l'un & mauvaise en l'autre, il arrive souvent, que ce qui est mal en nous, ne l'est point du tout dans les femmes. Elles sont privées de tous les moyens de faire fortune par leur esprit, l'entrée des sciences & des emplois leur étant fermée, & ainsi étant moins en état de se garentir des malheurs & des incommoditez de la vie, elles doivent en être plus touchées. Il ne faut donc pas s'étonner, que voyant avec cela qu'on a tant de peine à acquerir un peu de bien, elles ayent soin de le conserver.

a Si elles reçoivent si aisément ce qu'on leur dit, c'est un effet de leur simplicité, qui les empêche de croire, que ceux qui ont authorité sur elles, soient ignorans, ou interessez ; & l'on peche contre la Justice de les accuser de Credulité, puisqu'il y en a encore plus parmi nous. Les plus habiles ne se laissent que trop leurrer par une fausse apparence ; & souvent toute leur science n'est qu'une basse credulité, mais un peu plus étenduë que celle des femmes : je veux dire qu'ils ne sont plus sçavans que les autres, que parce qu'ils

a. La credulité.

ont donné plus legerement leur consentement à un plus grand nombre de choses, dont ils ont retenu les idées; telles quelles, à force de repaſſer par deſſus.

a Ce qui fait la timidité des femmes, eſt ce qui produit la ſuperſtition que les ſçavans mêmes leur attribuënt : mais il paroît qu'ils ſont en cela ſemblables à ceux, qui ayant plus de tort, ſe perſuadent avoir plus de raiſõ, parce qu'ils crient plus haut que les autres. Ils s'imaginẽt étre exempts eux-mémes de ſuperſtition, parce qu'ils en voyent dans quelques femmes peu éclairées, pendant qu'ils y ſont eux-mêmes plongez miſerablement juſques aux yeux.

Quand tous les hommes ſeroient de veritables adorateurs de Dieu, en eſprit & en verité; & que les femmes luy rendroient en tout un culte ſuperſtitieux, elles en ſeroient excuſables. On ne leur apprend point à connoître Dieu par elles-mêmes: elles n'en ſçavent que ce qu'on leur en dit: Et comme la plupart des hommes en parlent d'une maniere ſi peu digne de ce qu'il eſt, & ne le diſtinguẽt de ſes creatures, que par la qualité de Createur, il ne faut pas s'étonner que les femmes, ne le connoiſſant que ſur leur rap-

a *La ſuperſtition.*

port, l'adorent par Religion avec les mêmes sentimens qu'elles ont pour les hommes, qu'elles craignent & qu'elles reverẽt.

Il y a des gens qui croyẽt bien mortifier les femmes en leur disant, qu'elles ne sõt toutes que des Babillardes. Elles ont raison de se fâcher d'un reproche si impertinent. Leur corps se trouve si heureusemẽt disposé par le temperamment qui leur est propre, qu'elles conservent distinctemẽt les impressions des objets qui les ont frapées : elles se les representent sans peine, & s'expriment avec une facilité admirable ; cela fait que les idées qu'elles ont se réveillant à la moindre occasion, elles commencent & continüent la conversation comme il leur plaît, & la penetration de leur esprit leur donnant moyen d'appercevoir aisement les rapports des choses elles passent sans peine d'un sujet à l'autre, & peuvent ainsi parler long-temps sans laisser mourir le discours.

L'avantage de la parole est naturellemẽt accompagné d'un grand desir de s'en servir, dés que l'occasion s'en presente. C'est le seul lien des hommes dans la societé, & plusieurs trouvent qu'il n'y a point de plus grand plaisir ni plus digne de l'esprit, que de communiquer ses pensées aux autres

tres. C'eſt pourquoi les femmes pouvant parler aiſément, & étant élevées avec leurs ſemblables, il y auroit à redire qu'elles manquaſſent de s'entretenir. Elles ne doivent donc paſſer pour babillardes, que lorſqu'elles parlent mal à propos, & de choſes qu'elles n'entendent point, ſans deſſein de s'en faire inſtruire.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne babille que quand on parle ſur des habits & ſur des Modes. Le babil des Nouveliſtes eſt ſouvent plus ridicule. Et cette quantité de mots entaſſez les uns ſur les autres, & qui ne ſignifient rien dans la plu-part des ouvrages, ſont un caquet bien plus ſot que celui des petites femmes. Au moins peut-on dire que les diſcours de celles-cy ſont réels & intelligibles, & qu'elles ne ſont pas aſſez vaines, pour s'imaginer comme la plu-part des ſçavans, être plus habiles que leurs voiſines, parce qu'elles diſent plus de paroles qui n'ont point de ſens. Si les hommes avoient la langue auſſi libre, il ſeroit impoſſible de les faire taire. Chacun s'entretient de ce qu'il ſçait, les Marchands, de leur negoce, les Philoſophes, de leurs études, & les femmes de ce qu'elles ont pû apprendre ; & elles peuvent dire qu'elles s'entretiendroient en-

core mieux & plus solidement que nous, si on avoit pris autant de peine à les instruire.

a Ce qui choque certaines personnes dans les entretiens des femmes, c'est qu'elles témoignent une grande envie de sçavoir tout. Ie ne sçai pas quel est le goût des gens ausquels il ne plaît pas que les femmes soient si curieuses: pour moi je trouve bon qu'on ait de la curiosité; Et je conseille seulement de faire en sorte qu'elle ne soit pas importune.

Ie regarde les conversations des femmes comme celles des Philosophes, où il est permis également de s'entretenir des choses dont on n'a point la connoissance, & il y a des contre-temps, dans les unes & dans les autres.

C'est l'ordinaire de beaucoup de gens de traiter les curieux comme des mādians. Lorsqu'ils sont en humeur de donner ils ne se fâchent point qu'on leur demande: & quand ils ont envie de découvrir ce qu'ils sçauent, ils sont bien aises qu'on les prie; sinon ils ne manquent pas de dire qu'on a trop de curiosité. Parce qu'on s'est forgé que les femmes ne doivent point étudier, on se formalise, qu'elles demandēt

a *La curiosité.*

d'être informées de ce qu'on apprend par l'étude. Ie les estime d'être curieuses, & je les plains de n'avoir pas les moyens de se satisfaire en cela : n'en étant souvent empêchées que par une juste apprehension de s'adresser à des esprits sots & bourrus, de qui elles se verroient moquées, au lieu d'en recevoir de l'instruction. Il me paroît que la curiosité est une marque des plus certaines d'un bon esprit & plus capable de discipline. C'est une connoissance commencée qui nous fait aller plus vîte & plus loin dans le chemin de la verité. Lorsque de deux personnes qui sont touchées d'une même chose, l'une la regarde indifferemment, & que l'autre s'en approche à dessein de la mieux voir ; c'est signe que celle-ci a des yeux plus ouverts. L'esprit est dans les deux Sexes également propre aux sciences & le desir qu'il en peut avoir, n'est pas plus blâmable en l'un qu'en l'autre. Lorsqu'il se sent frappé d'une chose, qu'il ne voit qu'obscurément, il semble que c'est par un droit naturel qu'il veut en être éclairci: & l'ignorãce étãt le plus fâcheux esclavage où il se puisse trouver, il est aussi déraisonnable de condamner une personne qui tâche de s'en-

a La Curiosité est marque d'esprit.

tirer, qu'un miserable qui s'efforceroit de sortir d'une prison où on le tiendroit enfermé.

a Entre tous les défauts que l'on donne aux femmes, l'humeur inconstante & volage est celle qui fait plus de mécontans. Cependant les hommes n'y sont pas moins sujets, mais parce qu'ils se voyent les Maîtres, ils se figurent que tout leur est permis, & qu'une femme s'étant une fois attachée à eux, le lien ne doit être indissoluble que de sa part; quoi qu'ils soient de tous deux égaux, & que chacun y soit pour soi.

On ne s'accuseroit pas si souvent de legereté les uns & les autres, si on observoit qu'elle est naturelle aux hommes, & que qui dit mortel, dit inconstant: & que c'est une necessité indispensable de l'être, de la maniere que nous sômes faits. Nous ne jugeons des objets, nous ne les aimõs ou haïssons, que sur les apparences, qui ne dépendent point de nous, Les mêmes choses nous paroissent diversement, tantôt parce qu'elles ont souffert quelque changement, tantôt parce que nous en avõs souffert nous mêmes. La même viande plus ou moins assaisonnée, chaude ou

a Inconstance.

froide

froide, nous cause des sentimens tout diferens : & demeurant là même, nous en serions autrement touchés en maladie qu'en santé. Dans l'Enfance, nous sommes indiferens pour des choses que nous regardons dix ans aprés, avec passion, parce que le corps est changé.

a Si une personne a de l'amour pour nous, c'est qu'elle nous croit aimables; & si une autre nous hait, c'est que nous luy paroissons haïssables. Nous estimons en un temps ceux que nous méprisions auparavant ; parce qu'ils ne nous ont pas toûjours paru de même, soit qu'eux ou nous ayons changé. Et tel objet s'étant presenté au cœur, en a trouvé la porte ouverte ; qui luy auroit été fermée un quart-d'heure plûtôt ou plus tard.

Le partage où nous nous trouvons souvent entre deux mouvemēs cōtraires que nous cause un même objet, nous cōvainc malgré nous, que les passions ne sont point libres, & qu'il est injuste de se plaindre d'être consideré autrement que l'on voudroit. Cōme il faut peu de chose pour dōner de l'amour, il en faut peu aussi pour le faire perdre, & cette passion ne dépend

a *Pourquoy il ne faut pas accuser les autres de ce qu'ils ne nous aiment pas.*

pas plus de nous dans ſon progrez, que dans ſa naiſſance. De dix perſonnes qui aſpirent à être aimées, il arrive ordinairement, que celle qui aura moins de merite, moins de naiſſance & de bonne mine, l'emportera ſur les autres: parce qu'elle aura l'air plus gay, ou quelque choſe plus à la mode, ou à nôtre goût, dans la diſpoſition où nous nous trouvons alors.

a Bien loin de faire tort aux femmes en les accuſant d'être plus Artificieuſes que les hommes, on parle pour elles, ſi on ſait ce que l'on dit, puiſqu'on reconnoît par là, qu'elles ſont auſſi plus ſpirituelles & plus prudentes: L'Artifice eſt une voye ſecrette pour arriver à ſon but, ſans en être détourné. Il faut de l'eſprit pour découvrir cette voye, & de l'adreſſe pour s'y conduire; & l'on ne peut trouver à redire qu'une perſonne mette en uſage l'artifice, pour éviter d'être trompée. La fourbe eſt bien plus pernicieuſe, & plus ordinaire dans les hommes: ça toûjours été le chemin le plus commun, pour entrer dans les Poſtes & dans les Emplois, où l'on peut faire plus de mal: & au lieu que les hommes qui veulent tromper, employent leurs biens, leurs lumiéres, & leur puiſſance, dont on eſt ra-

a *Artifice.*

rement

rement à couvert,les femmes ne peuvent se servir que des caresses & de l'éloquence, qui sont des moyens naturels, dont on peut plus aisément se garantir, quand on a sujet de s'en défier.

a Pour comble d'accusation & de défaut,on dit que les femmes sont plus malicieuses & plus méchantes que les hommes: Et tout le mal dont on les peut charger, est renfermé dans cette pensée. Ie ne crois pas que ceux qui l'ont, prétendent qu'il y ait plus de femmes que d'hommes, qui fassent du mal. Ce seroit une fausseté manifeste. Elles n'ont point de part aux Emplois ni aux Charges dont l'abus est cause de toutes les calamitez publiques; & leur vertu est trop exemplaire,& le désordre des hommes trop connu pour le revoquer en doute.

Lors donc que l'on dit des femmes qu'elles ont plus de malice ,cela ne peut signifier autre chose, sinon que quand elles se portent au mal, elles le font plus adroitement & le poussent plus loin que les hommes. Soit. Cela marque en elles un tres-solide avantage. On ne peut être capable de beaucoup de mal, sans avoir beaucoup d'esprit & sans être aussi par consequent capable de beaucoup de bien.

a. *Plus grande malice.*

Ainsi les femmes ne doivent pas tenir ce reproche plus injurieux, que celuy qu'on feroit aux riches, & aux puissans d'être plus méchans que les pauvres, par ce qu'ils ont plus dequoi nuire : & les femmes pourroient répondre comme eux, que si elles peuvent faire du mal, elles peuvent aussi faire du bien, & que si l'ignorance où on les laisse est cause qu'elles sont plus méchantes que nous, la science au contraire les rendroit beaucoup meilleures.

Cette petite discution des plus signalez défauts, qu'on croit particuliers & naturels au beau Sexe, fait voir deux choses, l'une, qu'ils ne sont pas si considerables que le vulgaire se l'imagine, & l'autre qu'ils peuvent être rejettez sur le peu d'éducation qu'on donne aux femmes, & que tels qu'ils soient, ils peuvent être corrigez par l'instruction dont elles ne sont pas moins capables que nous.

Si les Philosophes avoient suivy cette régle pour juger de tout ce qui concerne les femmes, ils en auroient parlé plus sainement : & ne seroient point tombez à leur égard dans des absurditez ridicules. Mais la plûpart des Anciens & des Modernes n'ayant bâti leur Philosophie que

sur

ſur des préjugez populaires, & ayant été dans une grande ignorance d'eux mémes; ce n'eſt pas merveille qu'ils ayent ſi mal connu les autres. Sans nous mettre en peine des Anciens, on peut dire des Modernes, que la maniére dont on les enſeigne, leur faiſant croire, quoique fauſſement, qu'ils ne peuvent devenir plus habiles que ceux qui les ont précedez, les rend eſclaves de l'Antiquité, & les porte à embraſſer aveuglément tout ce qu'ils y trouvent, comme des veritez conſtantes. Et parce que tout ce qu'ils diſent contre les femmes, eſt fondé principalement ſur ce qu'ils ont lû dans les Anciens, il ne ſera pas inutile de raporter icy quelques-unes des plus curieuſes penſées ſur ce ſujet, que nous ont laiſſées ces illuſtres Morts, dont on revere tant aujourdhuy les cendres & la pourriture même.

a PLATON le pere de la Philoſophie ancienne remercioit les Dieux de trois graces qu'ils lui avoient faites; mais particuliérement de ce qu'il étoit né homme & non pas femme. S'il avoit en veuë leur condition preſente, je ſerois bien de ſon avis; mais ce qui fait juger qu'il avoit autre choſe dans l'eſprit, c'eſt le doute qu'on dit

a *Sentiment de Platon.*

qu'il témoignoit souvent s'il faloit mettre les femmes de la cathegorie des bêtes. Cela suffiroit à des gens raisonnables pour le condamner lui-même d'ignorance ou de bétise, & pour achever de le dégrader du titre de Divin qu'il n'a plû que parmi les pedans.

b Son disciple Aristote à qui l'on conserve encore dans les Ecoles le nom glorieux de Genie de la nature, sur le préjugé qu'il l'a mieux connuë qu'aucun autre Philosophe, prétend que les femmes ne sont que des Monstres. Qui ne le croiroit, sur l'autorité d'un personnage si celébre; De dire que c'est une impertinence, ce seroit trop ouvertement choquer ses suppôts. Si une femme, quelque savante qu'elle fût, en avoit écrit autant des hommes, elle perdroit tout son crédit; & l'on s'imagineroit avoir assez fait pour refuter une telle sottise que de répondre que ce seroit une femme, ou une folle qui l'auroit dit. Cependant elle n'auroit pas moins de raison que ce Philosophe. Les femmes sont aussi anciennes que les hommes : on les voit en aussi grand nombre, & nul n'êt surpris d'en rencontrer en son chemin. Pour être Monstre, selon la pensée même

b *Sentimens d'Aristote.*

de

de cét homme, il faut avoir quelque chose d'extraordinaire, & de surprenant. Les femmes n'ont rien de tout cela: elles ont toûjours été faites de même, toûjours belles & spirituelles, & si elles ne sont pas faites comme Aristote, elles peuvent dire aussi qu'Aristote n'étoit pas fait comme elles.

Les disciples de cét Autheur, qui vivoient du temps de Philon, tomberent dans une pensée, non moins grotesque à l'égard des femmes, se figurant, au rapport de cét Historien, qu'elles sont des hommes ou des mâles imparfaits. C'est sans doute parce qu'elles n'ōt pas le menton garni de barbe: hors de là je n'y comprens rien. Les deux Sexes, pour être parfaits, doivent être comme nous les voyons. Si l'un étoit semblable à l'autre, ce ne seroit aucun des deux. Si les hommes sont les peres des femmes, les femmes sont les meres des hommes, ce qui les rend au moins égaux: & on auroit autant de raison que ces Philosophes, de dire que les hommes sont des femmes imparfaites.

a Socrate; qui étoit pour la Morale l'Oracle de l'Antiquité, parlant de la

a *Pensée plaisante de Socrate.*

beauté du Sexe, avoit accoûtumé de la comparer à un Temple bien apparent, mais bâti sur un cloaque.

Il ne faut que rire de cette pensée, si elle ne fait pas mal au cœur. Il y a apparence qu'il jugeoit du corps des autres par le sien, ou par celui de sa femme, qui étoit une diablesse, qui le faisoit détester, & qu'il luy parloit ainsi de son Sexe, à dessein de la faire bouquer, & qu'il enrageoit dans son ame d'être laid comme un magot.

a Diogene surnommé le chien, parce qu'il ne savoit que mordre, voyant un jour en passant, deux femmes, qui s'entretenoient ensemble, dit à ceux de sa compagnie, que c'étoient-là deux serpens, un Aspic & un Vipere, qui se communiquoient leur venin. Cét *b* Apophtegme est digne d'un honnête homme; & je ne m'étonne pas qu'on le mette au rang des belles Sentences Philosophiques. Si Tabarin, Verboquet & l'Espiegle, eussent vécu de son temps, il est certain que nous trouverions leurs rencontres plus spirituelles. Le bon homme étoit un peu blessé, & ceux qui le connoissent un peu, ju-

a *Pensée de Diogene.* b *C'est à dire Sentence d'un homme illustre.*

gent

gent bien qu'il n'avoit alors autre chose à dire.

c Pour l'admirable & plaisant Démocrite, comme il aimoit un peu à rire, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qui est sorti de sa bouche. Il avoit la taille fort grande & sa femme l'avoit des plus petites, Etant un jour interrogé pourquoi il s'étoit si mal assorti, il répondit en raillant à son ordinaire, que lorsqu'on est obligé de choisir, & qu'il n'y a rien de bon à prendre, le moindre est toûjours le meilleur. Si on eût fait la méme demande à sa femme, elle eût pû repartir avec autant de raison, qu'un petit & un grand mary ne valant guéres mieux l'un que l'autre, elle avoit pris le sien comme à la blanque, de peur de prendre le pire en choisissant.

d Caton ce sage & severe Critique prioit souvent les Dieux de luy pardonner s'il avoit été assez imprudent pour confier le moindre secret à une femme. Le bon homme avoit à cœur un fait fameux de l'Histoire Romaine, dont les Antiquaires *e* se servent comme d'un grand argument pour montrer le peu de retenuë des fem-

c Démocrite. d Pensée de Caton. e Les amateurs de l'Antiquité.

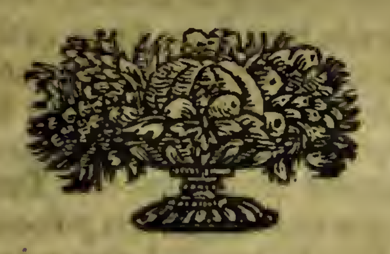
mes. Vn enfant de douze ans pressé par sa mere de lui dire la resolution du Senat: où il avoit assisté, inventa pour sa défaite, qu'on avoit arrêté de donner plusieurs femmes à chaque mari. Elle l'alla dire aussi-tôt à ses voisines, pour prendre ses mesures avec elles; & toute la ville le sçut au bout d'une demi-heure. Je voudrois bien savoir, ce que feroit un pauvre mary, si dans un Etat où les femmes seroient les Maîtresses, comme dans celui des Amazones, on lui venoit rapporter, qu'il auroit été resolu au Conseil, de donner à chaque homme un compagnon. Sans doute qu'il n'en diroit mot.

Voila quelques-unes des grandes & sublimes pensées, que ceux que les savans étudient comme des Oracles, ont euës sur le sujet du beau Sexe. Et ce qu'il y a de plaisant, & de bizarre tout ensemble, c'est que des gens graves se servent serieusement, de ce que ces fameux Anciens n'ont dit souvent que par raillerie. Tant il est vrai, que les préjugez & la préoccupation font faire des bevuës à ceux mêmes, qui passent pour les plus raisonnables, les plus judicieux, & les plus sages.

FIN.

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITÉ DES SEXES.

Par le Sr. F. P. de la BARRE.



A PARIS,
Chez JEAN DU PUIS ruë S. Jaques, à la Couronne d'or.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

– 10 –

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

Que l'opinion commune, que les femmes ne sont point égales aux hommes ne doit point passer pour une erreur de préjugé, & qu'étant aussi ancienne & aussi étenduë que le monde, & conforme aux principes de la sainte Philosophie, elle doit demeurer comme une verité constante.

SI les Femmes meritent à cause de la beauté qui leur est particuliére, que leur Sexe soit appellé *le beau Sexe* par excellence; la question où l'on examine si elles sont égales aux hommes, doit aussi être appellée la belle question; n'y en ayant peut-être pas de plus impor-

tante, de plus étenduë, ni de plus curieuse dans toute la sagesse humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes & des femmes entr'elles. On ne la peut biẽ traitter sans ce qu'il y a de plus solide dans les sciences, & elle sert à décider de quantité d'autres questions curieuses, principalement dans la Morale, la Jurisprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler librement dans un livre.

Je ne dis point qu'elle est encore le fond de la belle galanterie ; pour ne la pas décrier dans l'Esprit de ceux qui mettent leur sagesse à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choses qu'ils estiment le plus dans leur ame.

Ainsi ce sujet doit être au goût de tout le monde, n'y ayant personne qui ne puisse y prendre quelqu'interêt ; & je m'étonne qu'aprés tant de menaces d'écrire contre l'égalité des Sexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répõdre à l'attente que ces menaces avoient données.

C'est ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traitté de l'Excellence des hommes, non pas à dessein de prouver

prouver qu'ils ſont plus excellens que les femmes ; mais ſeulement pour donner moyen de comparer les deux ſentimens oppoſez, & de mieux juger lequel eſt le plus vrai, en voyant ſeparément dans tout leur jour les raiſons ſur leſquelles ils ſont fondez. Et pour rendre ce parallelle plus entier, l'on a trouvé à propos de mettre à la fin de ce diſcours l'abregé d'une réponſe conſiderable aux authoritez de l'Ecriture Sainte, que l'on rapporte dans la ſeconde Partie de ce Traitté; cette addition ayant encore été jugée neceſſaire, pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juſte volume, & pour donner aux femmes dequoi ſe deffendre fortement contre ceux qui ſe ſervent de l'Ecriture Sainte pour les mortifier.

LORSQUE l'on conſidere avec quelle facilité les hommes donnent entrée dans leur eſprit à tout ce qui ſe preſente, on ne peut pas s'empêcher de reconnoître qu'ils ſont fort ſujets à la prevention & à l'erreur : Et quelque verité qu'il y ait dans les jugemens qu'ils portent temerairement & ſans examen, ils ne doivent être reçûs dans le commerce du monde que ſous le caractere de préjugé, qui eſt un caractére commun à la verité & à l'erreur.

Quoy que cela se puisse dire de la plûpart des opinions dont les hommes sont persuadez, neantmoins il ne le faut pas entendre comme s'il n'y en avoit point d'exceptées; Et ce seroit peut-être un autre préjugé que d'en donner le nom à tous les jugemens que nous faisons; & qui ne sont point précedez d'un examen Philosophique.

En effet, encore que nous n'ayons jamais recherché à nous assurer avec methode, de nôtre propre existance, comme le pratiquent quelques Philosophes modernes, auroit-on raison de nous dire que c'est par prévention que nous croyõs que nous existons? & que pour être certains que nôtre propre corps n'est point un phantôme semblable à ceux que nous faisons en révant, il est absolument necessaire de recourir aux régles de la Logique.

Cela est bon quand les opinions dépendent de l'exemple, de la coûtume & de l'authorité des hommes, parce que l'on peut avoir quelque raison de s'en défier, & de craindre qu'il ne s'y glisse de l'erreur. Mais pour ce qui regarde les sentimens où la nature seule a part, & qu'elle a gravé dans nos ames pour être la

la baze de toutes nos connoiſſances, & le principe des actions neceſſaires à la conſervation de la vie, l'évidence qui ne manque jamais de les accompagner, tient lieu de reflexion & de recherche, & ne demande autre choſe de nous que d'ouvrir les yeux de l'eſprit pour les regarder fixement.

Et ſi nous avions ſujet d'y apprehender quelque mépriſe, il faudroit accuſer la nature de ſe tromper elle-même, ou de prendre plaiſir à nous tromper, en nous portant d'un côté, comme malgré nous, par ces ſortes de mouvemens à l'execution des choſes qu'elle nous ordonne, & d'un autre côté en nous obligeant d'avoir recours à une ſuſpenſion generale de toutes les actions de la vie, par la neceſſité où nous ſerions de prendre du tems, pour nous delivrer de nos doutes par une longue reflexion.

Or je croy qu'il faut mettre au nombre de ces ſentimens vifs & clairs, celuy par lequel les hommes ſe portent à juger de la difference & de l'inégalité des Sexes. S'ils ſont perſuadez que celui des mâles eſt le plus excellent & le plus capable, ce n'eſt point par un effet du caprice, ni de la coûtume; mais par une idée tres-di-

ſtincte que la nature même leur en donne : Et aprés les notions primitives & fondamentales qui concernent nôtre propre conſervation, je n'en vois point de plus naturelle, ni qui ait de plus grandes marques de certitude & d'évidence que celle-là : puiſque outre que nous nous y portons de nous-mêmes, elle ſe trouve établie, par le conſentement de tous les hommes, par l'autorité & par l'experience de tous les ſiécles, & par les raiſonnemens les plus ſolides, & enfin puiſque Dieu même, qui eſt la ſource, l'Auteur & la régle de toutes les veritez du monde, confirme celle-ci, dans les Saintes Ecritures, par des preuves auſſi certaines que le livre même qui les contient.

Il eſt ſi naturel de penſer que la prééminence des Sexes appartient aux mâles, & que c'eſt un avantage qu'ils ont receu de la nature, qu'il n'y a peut-être jamais eu d'homme ni de femme qui ne l'ait crû, ni de nation où l'on n'en ait pas été perſuadé, ni de ſiécle où ce ſentiment n'ait paſſé pour une verité tres-conſtante. Du moins ne ſçauroit-on montrer d'hiſtoire, ni ancienne ni moderne, qui nous apprenne qu'il y ait eu des peuples entiers où l'on ait tenu formellement le

contraire,

contraire. Or cette uniformité & cette universalité d'opinions sur un même sujet, est à mon avis, la plus convaincante de toutes les preuves que l'on puisse apporter, pour montrer qu'elle est veritable & de premiére lumiére, & qu'elle doit passer pour un sentiment que la nature même nous inspire.

Lorsque c'est le caprice, la coûtume, ou le hazard qui ont produit un sentiment, il garde toujours les caracteres de sa naissance, il a des commencemens foibles, un progrez bizarre, un établissement incertain, il ne dure qu'un âge, il ne régne qu'en un quartier de la terre, & il est combatu & renversé tôt ou tard par un sentiment contraire, qui s'établit & se maintient de la même maniére. De là vient cette diversité monstrueuse d'opinions, qui ont partagé & partagent encore tout le monde; parce qu'étant les effets d'une imagination fantasque & capricieuse, comme celle des hommes, ils sont sujets aux mêmes bizarreries. Mais pour ce qui est de l'opinion que nous deffendons & que nous n'entreprendrions point de deffendre, s'il ne s'étoit trouvé des gens assez aveugles, ou pour mieux dire, assez ingenieux pour

l'attaquer, elle a été juſques ici exempte de tous ces inconveniens. Elle a commencé avec les hommes, elle a déja duré autant qu'eux, & elle ſe trouve maintenant ſi bien établie qu'il y a lieu d'aſſurer qu'elle ne finira qu'avec eux. Et ſi c'eſt une folie de vouloir revoquer en doute la verité d'une hiſtoire, arrivée il y a mille ans dans un petit coin de la terre, lorſqu'elle a paſſé juſqu'à nous de main en main, & qu'elle a été receuë univerſellement & ſans contredit par toute ſorte de perſonnes, d'âge, d'interêts, de païs, & de tems differens. C'eſt ce ſemble une temerité inſuportable de s'oppoſer ſerieuſement à une créance qui a toûjours regné & qui regne encore dans l'eſprit de tous les hommes.

Il y a bien d'avantage. Car comme nous ne voyons pas de nos propres yeux ce qui s'eſt paſſé autrefois, & que nous ſçavons combien il eſt aiſé d'en impoſer à tout un peuple, & à ceux qui ſont éloignez par la diſtance des tems & des lieux, & que tout ce que l'on a tenu pour vrai durant pluſieurs ſiécles ſur une choſe, n'eſt ſouvent fondé que ſur ce que l'on en a crû au tems que la choſe eſt arrivée, on pourroit avoir quelque ſujet

de

de ſoupçonner les hiſtoires anciennes de peu de fidelité. Au lieu qu'étans nous-mêmes les témoins oculaires de ce qui ſert de fondement à la créance commune, auſſi bien que ceux qui nous ont precedez, pour n'être pas de cette opinion, il faut démentir nos propres yeux, & accuſer d'aveuglement tous les hommes qui ont crû qu'un Sexe eſt inferieur à l'autre.

Si cette créance n'étoit que d'un Royaume ſeulement, ou même d'une des quatre parties du monde, on pourroit peut-être avoir quelque ſorte de raiſon de dire que ce n'eſt qu'une ſuite d'une vieille erreur ou d'une conſpiration que les hommes y auroient faite autrefois au deſavantage des femmes. Mais lorſque je conſidere que tous les peuples, de l'un & de l'autre hemiſphere, les nations les plus ſauvages, ces hommes qui ont été oubliez ou inconnus durant tant de ſiécles, & ſans aucun commerce avec nous, ſe trouvent tous d'accord ſur la nobleſſe des mâles, je ne puis m'empêcher de croire qu'il n'y a que la galanterie ou le deſſein de ſe divertir, qui ayent pû ſuſciter ceux qui ont pris ſi hautement le parti des femmes.

En effet, peut-on entreprendre serieusement de leur donner un avantage, qu'elles ne demandent pas, & qu'elles ne se sont jamais attribué. L'on a vû des nations disputer ensemble de la noblesse; mais l'on n'a jamais oüy dire que les femmes ayent prétendu d'être aussi nobles que les hommes. On dit qu'il y a eu autrefois une troupe de femmes qui s'aviserent de faire bande à part, & de former un Etat qui subsista quelque temps: mais l'histoire ne nous apprend point que ce fût par un sentiment d'égalité, mais seulement pour se délivrer de la servitude où le Mariage les engageoit. Or il est visible que si l'opinion de l'égalité des Sexes étoit un erreur de prévention, les femmes du moins la reconnoitroient, & en même tems qu'elles se plaignent de la dureté dont les hommes usent à leur égard, elles les accuseroient d'être injustes par une ignorance grossiere.

Cette opinion n'est pas de pure speculation où il s'agisse seulement de soûtenir une pensée de nulle consequence. C'est une créance de pratique sur laquelle est fondée toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, & des femmes à l'égard des hommes : étant certain que

que si les hommes avoient crû que les femmes leur fussent égales au sens de nos adversaires, ils eussent rendu leur condition plus avantageuse & plus douce. Puisque si elles n'ont point de part aux sciences ni aux emplois avec les hommes, c'est que ceux-cy sont persuadez que cette prérogative leur appartient comme un appanage de leur Sexe.. Et les femmes sont elles-mêmes si fortement convaincuës de leur inégalité & de leur incapacité, qu'elles se font une vertu, non seulement de supporter la dépendance où elles sont, mais encore de croire qu'elle est fondée sur la difference que la nature a mise entr'elles & les hommes. Je me souviens encore fort bien que lors que le livre de l'égalité commença à paroître, il n'y eut que les prétieuses qui le reçurent avec applaudissement, disant qu'on leur faisoit quelque justice; d'autres le firent valoir seulement, parce qu'il flattoit leur vanité : mais tout le reste en parla comme d'un paradoxe, qui avoit plus de galanterie que de verité, n'osant pas le condamner tout à fait, parce qu'il leur étoit favorable.

Et cette moderation est dautant plus à remarquer dans les femmes qu'elles sont

naturellement vaines & ambitieuses ; & qu'elles voudroient assujettir les hommes pour l'esprit comme pour le cœur. Et l'on doit avoir dautant plus d'égard à l'aveu qu'elles font de l'excellence des hommes, que leur interêt les porte à faire le contraire ; & qu'elles la reconnoissent, non seulement en ces païs-ci, où les sciences rendent les esprits plus dociles, mais encore parmi les peuples où étant traittées plûtôt en esclaves & en bêtes qu'en femmes, la contrainte & les rigueurs qu'elles souffrent, devroient les appliquer davantage à songer à ce qu'elles sont.

De sorte que l'on peut dire que ceux qui veulent ôter à leur propre Sexe un avantage qu'il a toûjours possedé paisiblement, & dont l'autre Sexe lui fait aveu depuis qu'ils subsistent l'un & l'autre, ce sont gens qui se dépoüillent eux-mêmes, sans bruit & de gayeté de cœur, d'un titre legitime & non contesté, pour en revêtir d'autres qui recõnoissent contre leur propre interêt n'y avoir aucun droit du tout.

Je sçai bien que l'on prétend que la preéminence, dont nous joüissons est un droit usurpé, que le vulgaire croit être naturel, parce qu'il y est accoûtumé dés

le

le berceau. Mais outre qu'il nous appartient par une cession que nous en a fait l'Auteur même de la nature, fondée sur les degrez de perfection dont il lui a plû relever nôtre Sexe, & qu'il a confirmée par des témoignages incontestables que l'on rapportera ailleurs, y a-t-il apparence que les hommes ayent commencé leur Societé par une telle usurpation, que tous y ayent consenti, & qu'elle n'eût point été reconnuë ni attaquée publiquement ; si dans les Societez & les Etats particuliers l'autorité établie par le consentement unanime de tous ceux qui s'y sont soûmis d'abord, & affermie par une longue possession, a souvent reçu des atteintes ; si la trop-grande severité des Princes a causé tant de révolutions funestes ; si le désir de l'indépendance a tant de fois partagé les Grands ; enfin si l'amour de la liberté porte la plûpart des hommes à des efforts extraordinaires, pour joüir pleinement de l'égalité naturelle qui est entr'eux : n'a-t-on pas lieu de croire que si la condition des fémes étoit un état violent & fondé sur l'usurpation, elles qui sont en plus grand nombre que les hommes, elles qui aiment tant à dominer, qui sont si legéres & si amatrices de

la nouveauté, si ingenieuses à trouver des moyens pour faire reüssir leurs desseins, elles enfin à qui les hommes ont toûjours fait souffrir une si rude servitude, n'eussent jamais fait d'entreprise pour s'en délivrer.

C'est trop outrager les hommes que de vouloir qu'ils soient toûjours démeurez dans une injustice si indigne. Cette accusation seroit peut-être supportable s'ils étoient tous comme des sauvages & des barbares qui n'eussent point d'autre régle que leur interêt & leurs passions dereglées. Graces à Dieu, on ne peut pas dire qu'ils ayent tous été abandonnez à ce sens reprouvé & corrompu où l'on tient pour juste tout ce qui est favorable : Et il n'est pas croyable que tant d'Illustres Senats, comme celui d'Athenes & de Rome, si celebres par leur integrité, tant de sages Legislateurs fameux par l'équité de leurs Loix, tant d'hommes admirables par leur vertu, qui ont donné leur bien & leur vie pour deffendre la verité, il n'est pas croyable, dis-je, que ces hommes, & tous ceux qui étans éloignez par leur âge, par leur emploi ou autrement, de tout commerce avec les femmes, n'avoient nulle

raison

raiſon de les régarder comme inferieures aux hommes, ayent ſoûtenu qu'elles l'étoient en effet; pour conſerver à leur Sexe un avantage uſurpé.

Il eſt inutile de dire que s'il n'y a point d'interêt ni d'injuſtice dans les hommes, il y a du moins de l'erreur, & qu'ils ont pris la coûtume pour la nature, faute d'avoir bien diſtingué l'une & l'autre, comme l'on void qu'ils les confondent tous les jours en des choſes auſſi faciles que celle-ci.

Cette réponſe qui condamne encore tous les hommes d'une erreur aſſez groſſiére, & qu'ils n'ont pû ſe communiquer les uns aux autres, ſuppoſe qu'ils ont tous été aveugles, & qu'il n'y en a pas eu grand nombre qui ſe ſoient enfin dégagez du torrent de la coûtume. Mais il eſt tres-aiſé de reconnoître combien cette ſuppoſition eſt fauſſe, ſi l'on fait reflexion qu'il y a eu dans tous les ſiécles quantité de gens éclairez qui ont recherché ſincerement la verité, qui ſe ſont genereuſement dépoüillez des préjugez de l'enfance, qui ont découvert mille erreurs dans le peuple, qui ſe ſont déclarez ennemis de ſes fantaiſies, & ne ſe ſont diſtinguez parmi la foule qu'en ſoûtenant des opinions

entiérement contraires à celles qui étoient le plus generalement reçuës. Cependant il ne s'en est presque point trouvé, tant de ceux dont l'histoire fait mention, que de ceux dont nous avons les écrits; soit de Physique, de Medecine, de Morale, de Politique, ou de Théologie, qui ne soient demeurez attachez à la verité que nous deffendons, leur étude & leurs méditations leur ayant servi à découvrir avec netteté les raisons d'un sentiment dont ils étoient persuadez auparavant, par l'instinct de la nature.

Il est vray qu'il s'en est trouvé quelques-uns qui ont prétendu qu'il y avoit entre les deux Sexes une égalité entiére, & méme qui ont voulu donner l'avantage aux femmes. Mais outre que le nombre de ces sçavans est fort petit en comparaison des autres qui ont soûtenu le contraire; l'on y doit avoir dautant moins d'égard que ce ne sont pas les plus célébres; & que leur opinion n'a subsisté que dans leurs Livres. Et pour juger d'eux plus favorablement que ne le meritent des gens qui ont assez de hardiesse pour accuser toute la terre d'étre dans la prévention, dans l'erreur & dans l'injusti-

ce,

ce, qui sçait s'ils ont été persuadez eux-mémes de ce qu'ils ont avancé? s'ils n'ont point voulu faire l'éloge des femmes, comme l'on a fait celuy de la folie; & si ce n'a point été pour exercer leur esprit, & pour se joüer de la crédulité du monde qu'ils ont entrepris la deffense d'une cause qu'ils condamnoient dans leur ame.

Raisons Physiques de l'Excellence des hommes.

QUoy qu'il en soit, si on refuse de se rendre à la voix de la nature qui ne se fait jamais mieux entendre que lorsqu'elle s'explique par la bouche de tous les hommes, & si l'on tient suspect le témoignage de tous les sçavans; consultons presentement l'expérience & la raison toutes seules pour juger sur ce que nos propres yeux nous rapportent de la difference des Sexes, lequel des deux est le plus parfait & le plus excellent.

La perfection de toutes les choses creées selon l'idée qu'en ont tous les hommes, consiste à être dans l'état le plus convenable & le plus propre à la fin pour

laquelle la nature les a faites. De sorte que nous disons qu'une chose est entiérement parfaite, lorsqu'il ne lui manque rien de ce qui lui est necessaire pour arriver au but que l'on s'est proposé en la faisant: ainsi une montre est parfaite, quand elle a toutes ses parties, & qu'elle marque les heures avec justesse. Il faut encore observer qu'il y a differens dégrez de perfection entre les choses qui sont comprises sous un même genre & que cette difference se tire de la maniére dont chacune arrive à sa fin. Ainsi une montre est meilleure & plus parfaite que l'autre; quand elle est mieux travaillée, & que son mouvement est plus réglé & plus long. Et selon cette idée il est vrai de dire qu'une chose est en même-tems parfaite & imparfaite sous des regards differens, puisque c'est une espéce d'imperfectiō que d'être moins parfait qu'un autre.

A prendre les choses sur ce pied-là, on ne peut pas nier que les femmes ne soient en un sens aussi parfaites que les hommes, & par conséquent égales, la nature ne leur aiant rien refusé de ce qui est necessaire pour l'usage auquel elles sont destinées. Mais cette égalité de perfection n'est pas une égalité geométrique, comme

me celle qui se trouve entre deux cercles de pareille grandeur. C'est une égalité proportionnelle, qui répond à celle de deux cercles inégaux en grandeur, & égaux en nombre de parties, les femmes n'aiant pas receu de la nature les mêmes moyens que les hommes pour arriver aussi aisément qu'eux à la fin qu'elle s'est proposée en leur production.

La nature a trois fins differentes à nôtre égard, selon les trois differens états où nous pouvons nous rencontrer. La premiére, c'est nôtre propre conservation; ce qui regarde chaque personne en particulier; la seconde, c'est la propagation de l'espéce, par la géneration des enfans, ce qui concerne la societé des deux Sexes; & la troisiéme consiste dans le concours de plusieurs personnes jointes ensemble sous une autorité souveraine, pour se conserver par une assistance mutuelle.

Nous travaillons à nous conserver, d'un côté en nous appliquant à connoître ce qui nous est bon ou mauvais, vray ou faux, ce qui est proprement la recherche de la verité; & de l'autre côté, à acquerir ce qui nous est conforme, & à nous délivrer de ce qui nous est contraire, en quoi consiste principalement la vertu. Il me semble

qu'il faudroit renoncer à la raiſon & à l'experience pour ſoûtenir que nôtre Sexe n'a pas à cét égard, des qualitez plus avantageuſes que n'en ont les femmes.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître que les hommes, géneralement parlant, comme tous les mâles des autres eſpéces d'animaux ſont d'un temperamment plus chaud & plus ſec que les femelles, ce qui eſt cauſe qu'ils ont plus de force, de vigueur, de liberté & de ſanté, & qu'ils vivent plus long-temps, pourveu qu'il ne leur arrive point d'accidens étrangers qui abrégent le cours de la vie. Les femelles au contraire ont moins de châleur & de ſéchereſſe, ou, pour me ſervir des termes ordinaires, ſont d'un temperamment froid & humide; c'eſt pourquoy elles n'ont pas le corps ſi libre, ſi robuſte, ni ſi vigoureux que les hommes.

Cette difference eſt fondée ſur la raiſon; la nature l'ayant établie pour faire arriver les deux Sexes à la fin qu'elle s'eſt propoſée en les diſtinguant. Car ayant pour but de perpetuer les eſpéces par la voye de la géneration, à laquelle le mâle & la femelle ſont abſolument néceſſaires; elle a dû donner au premier qui y con-

concourt, comme cauſe active & efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir; qui ſont la chaleur, la ſéchereſſe & la force, & donner à la femelle, qui n'eſt qu'une cauſe paſſive, & qui a plus beſoin d'humeurs pour la production & pour la nourriture de ſon fruit, des qualitez plus molles, pour ainſi dire, & moins actives.

Nous voyons en éfet que la nature a ſuivy cette conduite, n'y aiant point d'endroit au monde où le tempérammeit des Sexes ne ſe diſtingue par toutes les marques ſenſibles des deux principes differens dont nous venons de parler. Les femmes ſont par tout de plus petite taille que les hommes: elles ont les cheveux plus longs & plus déliez, la téte plus petite & plus ronde, le teint moins coloré, les narines & la bouche moins ouvertes, la voix moins forte, les membres plus charnus, moins libres, moins muſculeux, & la démarche plus lente. Voilà préciſement ce qui regarde le corps, paſſons à ce qui eſt de l'eſprit.

Il eſt impoſſible que les hommes aient l'avantage en une partie qu'ils ne l'aient auſſi en l'autre; parce que l'eſprit eſt tellement dépendant du corps dans toutes

ſes actions, qu'il ſuit toûjours la diſpoſition des organes, ſoit que cette diſpoſition ſoit de nature ou d'accident. C'eſt pourquoi nous jugeons autrement dans la ſanté que dans la maladie, dans la joye que dans la triſteſſe, & lors que nous avons le ſang & le cerveau plus ou moins émû. Cela eſt ſi vrai & ſi clair, que c'eſt un ſentiment univerſel que le temperamment eſt la cauſe la plus ordinaire & la plus generale de cette diverſité prodigieuſe qui ſe voit entre les hommes, en ce qui regarde les connoiſſances & l'uſage de l'eſprit. D'où il faut conclure que l'eſprit agira toûjours d'une maniére & plus parfaite & plus noble, quand il ſe trouvera dans un corps dont les organes auront un temperament plus proportionné à ſes operations. Or il eſt tres-aiſé de montrer que la conſtitution chaude & ſéche qui eſt celle des mâles, eſt celle qui a le plus de proportion & de convenance pour l'eſprit & pour la vertu, parce que la chaleur produit néceſſairement *la force, la hardieſſe, la magnanimité, la liberalité, la clémence, & la juſtice:* Et la ſécchereſſe produit, *la fermeté, la conſtance, la patience, la modeſtie, la fidélité; le jugement.*

Pour

Pour bien comprendre le rapport de toutes ces qualitez avec la chaleur & la séchereſſe, il faut prendre garde à trois choſes. 1. Que la patience, par exemple, la juſtice, la fidelité étant en quelques hommes des inclinations naturelles où la raiſon a eu peu de part, comme elles ſont en d'autres des vertus purement acquiſes par réflexion & par habitude, à les prendre comme des inclinations, on ne peut en donner de meilleures cauſes que les deux que nous avons marquées. La ſeconde choſe eſt que puiſque nous nous ſentons quelquefois plus portez à une paſſion qu'à l'autre, par exemple à la joye ou à la triſteſſe, à l'amour, à la hardieſſe, ſans en ſçavoir la veritable cauſe, c'eſt une marque évidente qu'il n'eſt pas néceſſaire que l'ame connoiſſe clairement toutes les diſpoſitions du corps, mais ſeulement qu'elle les ſente, pour concevoir des penſées & des déſirs qui y ſoient conformes: Et la troiſiéme choſe à remarquer, eſt que ces ſentimens confus qu'a l'ame à l'occaſion des qualitez du temperamment, font en elle à proportion ce que fait la conſidération de l'état extérieur, par exemple de la pau-

vreté & des richesses, du crédit & de la disgrace, de la bonne & de la mauvaise fortune. Voici comment cela se fait.

Lorsque l'ame sent la chaleur qui est le principe de la force & du courage, elle se confie en elle-même, elle forme de grands desseins qu'elle entreprend hardiment; & elle affronte les dangers, parce qu'elle croit avoir assez de force pour réüssir dans les uns & pour surmonter les autres; elle pardonne aisément, dans l'esperance qu'elle a de pouvoir toujours repousser les offences: la confiance qu'elle prend en elle-même, lui inspire une liberté genereuse, éloignée de dissimulation & d'artifice, qui sont les marques & les instrumens ordinaires de la timidité & lui ôtant l'apprehension de manquer des choses nécessaires, elle la rend encore juste, liberale, reconnoissante & satisfaite d'elle-même.

D'un autre côté, comme c'est le propre de la sécheresse de fixer les choses, & d'empêcher qu'elles ne se dissipent en les renfermant dans leurs propres bornes, l'ame s'accommode à cette qualité s'affermissant en elle-même, demeurant toûjours

jours dans la foi qu'elle a donnée, & dans les résolutions qu'elle a prises. Enfin cette qualité sert à rendre le sang plus pur, de même que les esprits qui en sortent, & arrête la fougue de l'imagination, donnant à l'entendement le loisir qu'il demande pour bien considerer les choses; d'où vient la prudence & la solidité d'esprit.

Il faut conclure de ce principe par une conséquence nécessaire, que le tempérammment froid & humide doit produire des éfets moins avantageux, & que par sa froideur il doit rendre *foible*, *timide*, *pusillanime*, *défiant*, *ruzé*, *dissimulé flatteur*, *aisé à offenser*, *vindicatif*, *avare*, *superstitieux*; Et par son humidité, *mobile*, *leger*, *infidelle*, *impatient*, *crédule*, *& sujet à babiller*.

Les raisons de ces inclinations sont évidentes. Car comme l'a trés-bien expliqué un *a* Auteur moderne, puisque la chaleur est le principe de la force, du courage, & de la hardiesse, il faut que la froideur le soit de la foiblesse, de la timidité & de la bassesse de cœur; & de ces trois qualitez naissent toutes les autres qui accompagnent le temperament froid. En é-

a *Monsieur de la Chambre.*

fet, la défiance & le ſoubçon viennent de la foibleſſe & de la timidité: c'eſt pourquoi les hommes forts & courageux ne ſont ni ſoubçonneux ni défians. L'artifice accompagne auſſi la foibleſſe, parce qu'il ſupplée au défaut des forces, & nous voyons que tous les animaux qui ſont foibles, ſont plus ruſez que les autres: au contraire tous ceux qui ſont de grande taille ne ſont pas ordinairement malicieux, parce que la force ſe trouve ordinairement avec la grandeur de corps. La diſſimulation ſuit l'artifice & la défiance, comme la flaterie & le menſonge ſuivent la diſſimulation. D'ailleurs la foibleſſe qui eſt expoſée à toutes ſortes d'injures, eſt aiſée à offenſer, & pour ce ſujet elle eſt vindicative, d'autant que la vengeance qui n'a point d'autre bût que d'empécher qu'on ne continuë l'offenſe, eſt ordinaire à ceux qui ſont foibles: c'eſt pourquoi les vieillards, les enfans & les malades ſont plus colérés que les autres: mais ſa vengeance eſt cruelle, parce que la cruauté vient de la foibleſſe & de la défiance: car un homme genereux ſe contente de la victoire, au lieu qu'un lâche, qui a ſon ennemy en ſon pouvoir, porte toûjours ſa vengeance à l'ex-

à l'extremité, parce qu'il appréhende qu'il ne se remette aprés en état de se venger à son tour.

La superstition vient de la même source. Car la foiblesse qui craint toûjours plus qu'elle ne doit, s'imagine que le Ciel est difficile à contenter, & qu'il ne faut rien oublier pour se le rendre favorable. L'avarice n'a point aussi d'autre principe: car la crainte de tomber dans la nécessité donne le désir de conserver ce que l'on a, & d'acquerir ce que l'on n'a pas. Or il est presqu'impossible que ces desirs soient sans injustice, ni qu'ils puissent souffrir la gratitude & la reconnoissance.

Enfin, l'ame qui se conforme à la nature de l'humidité qui luy sert d'organe & qui est mobile, changeante & susceptible de toutes les impressions qu'on luy donne, prend aussi l'inclination aux vices qui répondent à ces qualitez, telle qu'est la legéreté, l'inconstance, l'impatience, l'infidélité & le babil, qui sont les éfets de la mobilité; comme la crédulité est une suite d'une foible resistance de la facile impression que les choses font sur elle.

Voila sur quoi est fondée la difference

des Sexes, & qui pourroit encore servir à expliquer toutes les autres différences extérieures, comme de la taille, de la couleur, de la voix, &c. mais comme cela est trés-aisé à entendre, & ne nous importe pas beaucoup, il ne faut pas nous y arrêter. Et pour montrer que ce que nous venons de dire du temperamment & des qualitez particuliéres aux mâles & aux femelles, n'est point une vaine imagination; il est bon d'observer que ce sentiment est trés-conforme à ce que l'histoire ancienne & moderne nous en apprend, qui est, que par toute la terre, on ne les a pas seulement distinguez par la conformation du corps, mais encore, par la chaleur, par la force & les autres qualitez que l'on a remarquées. Et il paroît que l'on a toujours appellé éféminez ceux d'entre les hommes qui ont eu la froideur, la molesse, la beauté & la délicatesse des femmes; & au contraire l'on a dit d'une femme, que c'étoit un homme & qu'elle avoit le cœur & l'esprit mâle, quand elle en avoit l'air, le teint, la démarche, la voix & les autres maniéres. Et même l'on a des regards tout particuliers pour celles en qui l'on voit ces qualitez, comme ne leur appar-

appartenant pas, & les éloignant en quelque ſorte de la perfection de leur Sexe.

On peut encore obſerver qu'au lieu que c'eſt par pure complaiſance que les hommes tâchent d'imiter les femmes dans leurs maniéres ſeulement & en ce qui regarde le corps & l'extérieur ; les femmes s'éforcent d'imiter les hommes par eſtime, & en ce qui concerne l'eſprit, & ne ſont jamais plus contentes d'elles-mêmes que quand on les flatte de n'avoir de leur Sexe que le corps, parce qu'elles regardent la perfection des hommes comme la régle de la leur & comme la plus haute où elles puiſſent arriver.

Il eſt donc vrai de dire que la nature a favoriſé un Sexe plus que l'autre en lui donnant des qualitez plus avantageuſes, non ſeulement pour la conſervation du corps, mais auſſi pour la perfection de l'eſprit : l'expérience nous apprenant qu'un homme a dautant plus de ſolide & de capacité pour les ſciences, qu'il a plus d'étenduë & de fermeté d'eſprit, ce qui eſt un éfet de la chaleur & de la ſéchereſſe. Auſſi voyons-nous que les femmes ſe ſont toujours moins appliquées à l'étude & à la mêditation. Et pour marque que cela vient plûtôt du temperament

que de la coûtume, c'est que de tout temps & par toute la terre elles ont fait paroître un esprit borné, superficiel & badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chansons, de comédies, de promenades, & ne recherchant que de vains ajustemens, sans se soucier des vrais ornemens de l'esprit, qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à relever la beauté du corps, ou bien à en couvrir les défauts. Et sans sortir de chez nous, il est aisé de remarquer qu'elles sont bien moins capables d'application que les hommes, ne pouvant soûtenir une conversation sérieuse où l'imagination & la memoire ne sçauroient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les personnes d'un solide entretien: En un mot ne pouvant s'arrêter long-temps sur un même sujet pour le bien considerer. Sans quoy tout le monde sçait qu'il est impossible de juger des choses sainement, sans prévention & avec solidité, qui sont des conditions absolument nécessaires pour éviter l'illusion & pour trouver la verité.

Il faut avoüer pourtant qu'elles ont une merveilleuse facilité de parler, les mots leur venant à la bouche, comme

s'ils

s'ils n'étoient faits que pour elles. Mais il ne faut pas se laisser surprendre à ce faux brillant qui trompe & ébloüit ceux qui confondent la facilité de penser avec la facilité de s'énoncer. Ce sont deux avantages qui se rencontrent rarement dans un même sujet, parce qu'ils viennent de deux causes presqu'inalliables : la volubilité de la langue étant quasi toûjours accompagnée de la legéreté d'esprit.

Le talent que les femmes ont de bien expliquer leurs pensées, n'est pas la seule chose qui prévienne les hommes favorablement pour elles. Elles ont encore la beauté & la grace, la politesse & l'enjoüement qui concourent à tromper ceux qui confondent l'apparence avec le fond. On est si accoûtumé à se laisser toucher aux maniéres, que presque tout le monde les prend pour la régle des jugemens qui se portent sur le mérite des personnes. De sorte que comme il y a pour l'ordinaire quelque chose qui touche & plaît davantage dans les maniéres des fémes, je ne m'étonne pas qu'il se trouve des gens qui jugét si avantageusemét de leur esprit. Et il est bõ de les avertir que céte beauté dont les hommes sont

idolâtres n'eſt qu'un maſque trompeur qui couvre une infinité de défauts. Je veux dire que la beauté des femmes vient de leur imperfection, & que ſi elles n'avoient point tant d'humidité ni de froideur, ni les mauvaiſes qualitez que nous avons fait voir qui réſultent de celles-là, elles n'auroient pas ces charmes qui leur ſoûmettent le cœur & l'eſprit de la plûpart des hommes.

Ainſi toutes choſes contribuent à nous convaincre de la nobleſſe & de l'Excellence des hommes, & que ce n'eſt point par injuſtice qu'ils ont pris le premier rang dans la Societé : puiſque ce qui leur donne moyen de travailler plus aiſément à leur propre conſervation, les rend en même temps plus capables de concourir à celle des autres, ce qui a été le ſeul but de la nature quand elle nous a rendus ſociables. A quoy l'on peut ajoûter que la ſubordination ſi abſolument neceſſaire en toute ſorte de ſocietez, demande que le plus foible céde au plus fort, le moins ſage à celui qui l'eſt davantage ; En un mot, que celui qui a le plus de talent pour commander avec prudence, & pour éxécuter avec ſuccez, ſoit conſideré comme le premier.

Pour

Pour bien connoître encore auquel des deux Sexes cela doit appartenir, l'on n'a qu'à voir à quoy les femmes ſont deſtinées. Il eſt conſtant que leur principal devoir eſt de former des enfans dans leur ſein, & de les élever en ſuite. Or il eſt clair, & l'expérience le confirme, que cette obligation les rend ſujettes à mille infirmitez qui les rendent incapables des plus hautes fonctions de la Societé, en leur ôtant la ſanté, la force, & la liberté d'eſprit qui ſont abſolument néceſſaires. Et comme la nature ne fait rien en vain, on doit encore préſumer qu'elle ne leur a pas donné des avantages qui leur ſeroient inutiles, dans l'obligation où elles ſont de porter la moitié de leur vie, les enfans dans leur ſein, & l'autre moitié à les élever aprés les avoir mis au monde. Les hommes au contraire, ne ſont point ſujets par leur Sexe à ces maux qui affoibliſſent le corps & l'eſprit, ils ſont entiérement exems des empêchemens qui les pourroient détourner du ſoin & du gouvernement des familles & des Etats, & ils ont le loiſir de mettre en uſage les forces & les lumiéres que Dieu leur donne pour la conduite des autres.

Les femmes mêmes sont si fort persuadées de toutes ces choses qu'elles s'imaginent qu'on se veut mocquer d'elles quand on leur dit qu'elles pourroient aussi bien que les hommes posseder les dignitez de l'Eglise & de l'Etat, instruire tout un peuple, luy administrer les Sacremens, gouverner un Royaume, Présider dans un Parlement, Etre à la tête d'une armée, & faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait souvenir de ce que disoit une Dame tres-spirituelle, sur le sujet de l'Egalité des Sexes, que ceux qui la soûtenoiét ne songeoient point à l'empéchement de la grossesse ni à toutes ses suites, & que cette seule considération devoit faire rabatre beaucoup de cette haute estime que l'on témoigne avoir pour les femmes : elle ajoûtoit encore fort judicieusement que les femmes sont si éloignées de pouvoir gouverner les autres, qu'elles sont incapables de se gouverner elles-mêmes, le témoignant assez par la soumission aveugle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent, ayant toûjours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, & prêchant sans cesse cette déferance aux sentimens de leurs superieurs,

comme

comme la vertu la plus convenable à leur Sexe. Tant il est vray que la préeminence appartient au nôtre, comme au plus parfait & au plus noble, & l'autorité comme au plus capable & au plus digne de la posseder.

Afin que l'on ne prenne point le change, lors que nous preferons les hommes aux femmes, il est à propos d'observer que l'on peut comparer les deux Sexes en deux façons, ou bien en general, & selon leur totalité, en prenant toutes les personnes de chacun, ou bien en particulier & en détail, comparant certains hommes avec certaines femmes. Quand on demande si un Sexe est égal à l'autre, on ne parle point de quelques particuliers, étant certain qu'il se trouve des femmes plus capables que des hommes, & des hômes plus foibles que des femmes. Cela se doit entendre de tous les hommes & de toutes les femmes, les comprenant tous sous l'idée generale de leur Sexe avec ses qualitez particuliéres.

De sorte qu'il est inutile de nous opposer les exemples que l'histoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les sciences & dans les Arts, gouverné de grands Empires, & donné des mar-

ques d'un courage & d'un esprit héroïque. Car outre que le nombre de ces femmes est trés-petit en comparaison des hommes : il est certain que, comparant ceux qui ont éclaté dans le même genre, on trouvera que les hommes ont toujours surpassé les femmes, & que quelque habileté & quelque vertu qu'elles aient fait paroître, il y a toûjours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajoûter à cela, sans dessein de rabaisser le merite des femmes, qu'il est de la prudence de ne pas croire tout ce que l'on a dit de bien, non plus que ce que l'on a dit de mal. Nous ne sçavons que trop combien l'on est sujet à les flatter, en éxagerant ce que l'on croit y trouver digne d'estime. On admire en elles les moindres choses, quoy que communes, & encore plus celles qui paroissent nouvelles & extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choses; qu'elle en parle passablement, qu'elle témoigne prendre plaisir aux entretiens des sçavans, on en fait aussi-tôt une Héroïne digne des statuës & des Autels, une merveille qui n'a jamais eu de semblable. C'est tout autre chose de celles qui sçauroient

un

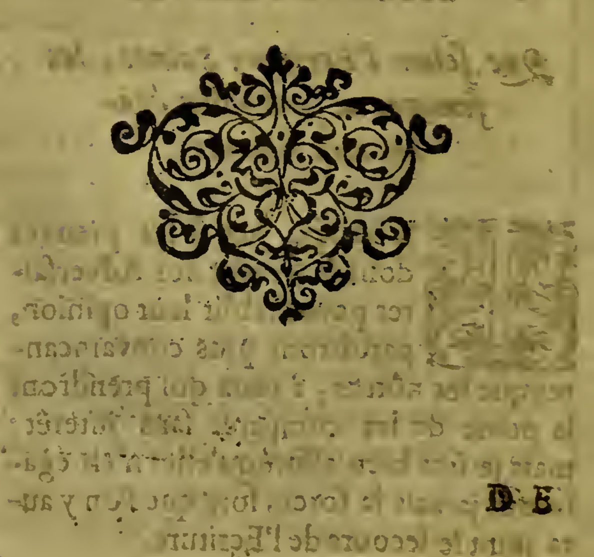
un peu tourner une Lettre, ou une petite Poësie, composer un Roman, une Historiette, ou un Almanach. Tous ceux qui les connoissent deviennent leurs adorateurs, l'on ne trouve point d'encens assez précieux pour leur en donner, on en fait une dixiéme Muse, & c'est beaucoup d'honneur à Apollon d'être son premier galant. Qu'un homme ait du talent pour ces choses, qu'il y excelle, on croit lui faire grace de l'estimer un peu plus que le commun; mais quelque habile qu'il puisse être, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au dessous de luy. La raison de cela est que toutes ces choses sont ordinaires entre les hommes, & trés-rares parmi les femmes.

Quel fons peut-on faire sur les loüanges que l'Histoire donne à ces grandes Princesses qu'elle vante tant? quand on considére que le bon-heur des hommes, & particuliérement des Grands, leur tient souvent lieu de mérite, & que chacun louë ou blâme leur conduite, selon son caprice & ses interêts, dans les choses où ils n'ont souvent rien contribué que de leur autorité.

Je ne dis rien non plus de la vertu

des Dames Illuſtres ; pour en parler comme il faut, il ſeroit néceſſaire de faire voir qu'il y a bien de l'opinion dans ce que le monde appelle vertu, & qu'elle eſt plus ſouvent un éfet de l'imagination que de la raiſon.

Fin de la premiére Partie.



D E

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

Que selon l'Ecriture Sainte, les femmes ne sont point égales aux hommes.

JE ne sçai pas si les preuves dont se servent nos Adversaires pour établir leur opinion, paroîtront plus convaincantes que les nôtres, à ceux qui prendront la peine de les comparer sans interêt: mais je suis bien assuré qu'elles n'en égaleront jamais la force, lors que l'on y aura joint le secours de l'Ecriture.

La raiſon humaine eſt ſi foible & ſi aveugle que l'on a toûjours lieu de s'en défier, & de craindre qu'il n'y ait de l'erreur dans les lumiéres que les hommes tirent de leur propre fond. Mais tous les doutes ſe diſſipent à la veuë de l'Ecriture Sainte, parce qu'elle eſt auſſi certaine & auſſi infaillible que Dieu même, comme étant ſa propre Parole, & ne contenant que les veritez qu'il a eu la bonté de nous apprendre lui-même. De ſorte que ſi l'on peut faire voir qu'il y a une parfaite harmonie entre les témoignages de l'Ecriture, & les raiſonnemens que nous avons employez, le ſentiment de l'inégalité des Sexes doit paſſer pour inconteſtable, & le ſentiment contraire, pour une opinion entierement fauſſe & erronnée.

On peut raiſonnablement préſumer que l'Ecriture nous favoriſe, puiſque dans l'Egliſe Juive & Chrêtienne, à qui elle ſert de fondement & de régle, l'on a toûjours conſideré les femmes comme étant d'un Sexe beaucoup inferieur au nôtre, & que tous les établiſſemens qu'on y a fait en nôtre faveur, n'ont pû avoir d'autre raiſon que cette verité.

Il eſt vrai qu'il y a eu quelques Docteurs particuliers, comme S. Hierôme, qui

qui ont ſoûtenu le contraire ; mais l'on n'a jamais prétendu que le ſentiment de deux ou de trois perſonnes fût aſſez fort pour contre-peſer l'autorité de pluſieurs ſiécles. Et il ne ſeroit pas difficile de juſtifier que la tradition eſt pour nous, en rapportant les paſſages des Peres de l'Egliſe, de ſiécle en ſiécle, qui ont reconnu entre les Sexes la différence que nous y avons remarquée. Mais parce que cela pourroit être ennuyeus, & que peu de perſonnes doutent que cela ſe puiſſe faire, & que d'ailleurs il faudroit commencer cette tradition par les Livres de l'Ecriture qui en ſont le fondement, comme de toutes les autres, il ſuffira de rapporter les paſſages de celles-ci qui confirment la créance commune.

J'avouë que l'Ecriture ne dit en nulle part en termes formels que les femmes ne ſont point égales aux hommes : mais cela ſe doit conclure de ce qu'elle dit des uns & des autres, & de la conduite qu'elle nous apprend que Dieu a toûjours tenuë à leur égard.

Nous ſçavons par raiſon & par expérience, que les femmes ſont d'un temperament qui les rend plus foibles que les hommes : Et le Saint Eſprit le confirme

par la bouche de *a* S. Pierre, lors qu'il avertit les maris d'avoir égard à leurs femmes comme au vaisseau le plus foible.

De ce que les femmes sont froides & timides, on a conclu qu'elles n'ont pas beaucoup de courage ni de hardiesse, d'où vient que lors qu'on voit une femme qui est hardie, on la regarde comme ayant quelque chose qui est extraordinaire & peu convenable à son Sexe, & qui peut la faire éloigner des bornes que la raison, la bien-seance & la nature lui prescrivent. Ce que l'Ecriture confirme par la bouche du Sage en ces termes. b *Une fille hardie donne de la confusion à son pere & à son mary.*

C'est pour la même raison que la pudeur qui naît de la foiblesse & de la timidité, fait un des plus beaux ornemens des femmes, & leur est particuliérement recommandée, & qu'au contraire quād elles ont perdu cette excellente qualité, on les regarde comme vicieuses. C'est sur cette considération que *c* l'Ecclesiastique nous enseigne que *la colere & le manquement de respect ou de pudeur dans une femme, est une source de confusion... & qu'il faut se donner garde de ses yeux, quand la pudeur en est perdue.*

a 1. *Ep.* 3.7. b *Eccl.* 21.5. c *Eccl.* 25.29. ... 26.13.

Nous avons vû qu'au lieu que la chaleur & la force qui sont particulieres aux hommes, les rendent capables de toute sorte de vertus, & qu'au contraire la foiblesse qui est si naturelle aux femmes, les porte aux vices opposez. Voyons ce que l'Ecriture nous marque de leurs mauvaises inclinations. d *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.* Et pour nous en donner une idée encore plus forte, elle ajoûte qu'elle souhaite une méchante femme à ceux qui sont dans le désordre & dans le crime, comme si c'étoit la plus grande malediction qui pût arriver à un homme que d'avoir une mauvaise femme. e *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une méchante femme.*

f *Un homme avec une méchante femme, c'est comme deux bœufs sous un même joug qui se battet toûjours ensemble, & celui qui la tient avec lui est comme un homme qui pred un scorpion avec la main.... Et c'est un sujet cõtinuel de mortification, de tristesse & de douleur que de demeurer avec elle.* Il est manifeste selon les deux premiers versets, que les femmes sont plus portées au mal que les hõmes, & selon les deux autres, que

d *Eccl.* 25.26. e *Eccl.* 25.23. f *Eccl.* 26.10. ...16.8.

les effets de leurs mauvaises inclinations sont plus à craindre : & selon les deux que l'on va citer, elles se laissent aller tres-aisément au mal à cause de leur foiblesse, si elles ne sont observées & retenuës tres-étroitement. g *De même que pour empêcher l'eau de se répandre & de se perdre, vous ne lui donnez pas la moindre ouverture, ne donnez pas aussi la moindre liberté à une femme portée au mal: car si elle n'est toûjours sous vos yeux & à vôtre côté, elle vous couvrira de confusion.*

h *Redoublez vôtre vigilance & vos soins, quand vous voyez que vôtre fille ne s'éloigne point de l'occasion, car elle ne manquera pas de s'en servir, si elle se présente.*

La foiblesse est encore le principe de la jalousie & de la colere, & la colere l'est de la vengeance & de la cruauté. i *La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse.*

Quand une femme est jalouse, sa langue est comme un fleau qui se fait sentir sans cesse. Il n'y a point de colere comparable à celle d'une femme.

C'est l'humidité & la legereté qui causent cette humeur opiniâtre, impatiente, querelleuse, & criarde, qui est si ordinaire aux

g *Eccl.* 25.34. h *Eccl.* 26.13. i *Eccl.* 26.9.

aux femmes. k *Il vaut mieux habiter dans une terre deserte & abandonnée qu'avec une femme qui aime à crier & à quereller ... une femme contrariante est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse durant l'hyver.*

l *La méchante langue d'une femme est à un homme paisible, ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.*

L'Ecriture nous voulant faire entendre par ces paroles que la contradiction & l'opiniâtreté des femmes est la cause ordinaire de leurs cris & de leurs disputes, & une source continuelle de discorde & de querelle.

Nous avons vû encore que la foiblesse, la timidité & la legereté qui sont les premiéres qualitez du temperament des femmes, les rendent plus capables de tromperie & d'artifice. C'est pourquoi le Sage nous donne cét avis. m *Prenez-garde de vous laisser surprendre aux artifices des femmes.*

La constitution froide & humide est encore le principe de la légereté, de l'inconstance, de l'infidelité dans les secrets, & c'est ce que fait entendre ce passage,

k *Prov.* 21. 19. ... 27. 15. l *Eccl.* 25. 27.
m *Prov.* 5. 2.

n *Soyez maître de vôtre langue & retenu dans vos paroles en presence de vôtre femme*; comme s'il disoit qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit devant les femmes, & être tres-circonspect dans les choses qu'on leur découvre.

De tout ce que nous avons avancé sur leur temperament, nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raison & de sagesse que les hommes, & qu'elles sont par consequent bien moins capables de commander. Cela s'accorde parfaitement avec ces paroles. o *J'ai cherché par tout de la raison & de la sagesse, de mille hommes, je n'en ay trouvé qu'un qui en eût, & de toutes les femmes je n'en ai trouvé pas une.*

p *Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant renduë la maîtresse de vôtre esprit, vous n'en receviez de la confusion.... Quand les femmes ont une fois pris l'autorité & l'avantage, elles deviennent fâcheuses & contraires à leurs maris.... Que les femmes*, dit l'Apôtre, *ne prennent point d'empire ni de domination sur leurs maris.*

Il est vrai que la sagesse est extréme-

n *Mich.* 7. 5. o *Eccl.* 7. 29. p *Eccl.* 9. 2. ... 25. 3.

ment

ment rare; puiſqu'entre mille-hommes on ne la trouve qu'en un ſeul. Mais comme elle ne ſe trouve en aucune femme, cela ſuffit pour nous donner l'avantage. Et il ne faut pas confondre ici la modeſtie qui n'eſt qu'une certaine retenuë dans les regards, & dans les autres actions, ſelon les régles de l'opinion & de la coûtume, avec la ſageſſe veritable, qui eſt une connoiſſance claire & diſtincte des choſes, fondée ſur les plus hautes maximes de la raiſon.

On ne peut pas ôter cette loüange aux femmes d'être modeſtes & retenuës, mêmes juſqu'à l'excez & au ſcrupule; mais on ne peut pas dire qu'elles ſoient veritablement ſages & vertueuſes, n'ayant pour régle de leur conduite que l'opinion, la coûtume & l'autorité de ceux par qui elles ſe laiſſent gouverner.

Que ſi cela s'appelle avoir de la ſageſſe & de la vertu, les enfans en ont autant que les femmes, & il n'y a ni vice ni folie qui ne merite un nom contraire, n'y en aiant point qui n'ait paſſé autrefois, ou ne paſſe aujourdhuy en quelqu'endroit du monde, pour ſageſſe & vertu,

comme étant appuïé sur la coûtume, sur l'exemple & sur l'autorité de plusieurs hommes.

De sorte que comme l'on doit avoir une sagesse accomplie pour gouverner, c'est-à dire pour tenir la place de Dieu, qui est la raison, la sagesse & la verité même, on ne doit pas s'étonner que l'Ecriture, aprés nous avoir averti que les femmes ne possédent pas ces avantages, deffende aux hommes de s'en laisser gouverner, & à elles de prendre autorité sur nous.

Cette deffense est fondée sur ce que le Sage & l'Apôtre avoient remarqué dans les femmes, cét esprit de domination dont on s'est toûjours plaint, & que l'on a regardé comme une des plus grandes marques de l'impuissance naturelle où elles sont, de commander. Car il est constant que plus on recherche l'autorité, plus on témoigne que l'on en est indigne; ceux qui la poursuivent avec tant d'ardeur, n'ayant en veuë que leur avantage, aux dépens de ceux qui sont au dessous d'eux. C'est pourquoi les femmes êtant si furieusement imperieuses, vaines, molles, sans solidité, ni jugement, sujettes au caprice & aux emporte-

portemens, leur domination ne pourroit être qu'un sujet de malheur & de confusion pour les hommes.

C'est çe que Dieu voulut faire entendre à son peuple, lorsqu'il le menaça, par le *a* Prophéte Isaïe de lui donner des enfans & des efféminez pour Princes. Car si c'est une punition & une marque de la colére de Dieu, d'être sous la domination de ceux qui se sont revêtus de l'esprit & des imperfections des femmes; que sera-ce d'être sous celle des femmes mêmes qui sont la source des défauts, dont les effeminez n'ont pris que la teinture.

Ce qui rend encore la domination des femmes si dangereuse, c'est que les hommes perdroient sous leur empire, la force & la vigueur de leur Sexe, en se laissant aller à la mollesse & à l'humeur vaine & voluptueuse de ce Sexe, comme l'on suit d'ordinaire les mœurs de ceux dont on est gouverné.

Ce malheur n'est déja que trop ordinaire; puisque les hommes qui ont été élevez parmi elles, ou qui les ont trop fréquentées, sont devenus mous, lâches, efféminez, n'aimant que le plaisir & la bagatelle; & s'étant rendus incapables de tout ce qui demande du travail

a c.3.4.

de corps ou d'esprit.

On remarque au contraire que comme elles ne se divertissent que froidement, quand elles n'ont point de chapeaux avec elles ; (c'est leur terme) elles n'ont jamais plus d'esprit que quand elles vivent parmi les hommes. On voit en effet que celles qui se trouvent avec eux, sont fortes, courageuses, assurées, commodes, & spirituelles, autant que le Sexe le peut permettre, au lieu que les autres sont craintives, honteuses, farouches, & ont ensuite plus de peine à s'apprivoiser: Tant il est vrai que les femmes ne sont pas propres à gouverner. Et lorsque l'Apôtre en rend la raison en ces termes, *ce n'est pas Adam qui a été séduit, mais c'est Eve qui l'a été.* C'est comme s'il eût dit que de même qu'Adam est tombé dans le precipice pour avoir écouté sa femme, ceux de ses descendans qui suivront son exemple seront exposez à un semblable malheur; Ces autres femmes n'étant pas moins propres que la premiére à être les organes du demon pour la ruïne des hommes

C'est ce que l'Ecriture nous apprend par la maniére forte & pressante dont elle en parle pour nous en donner de l'é-

loignement, & nous faire comprendre combien il faut de prudence & de précaution pour se conduire sans peril avec elles, & combien leur commerce, & leur affection nous peuvent être dangereuses.

a *Ne vous arrêtez point au milieu des femmes... le peché a commencé par les femmes,* b *qui sont ainsi la cause de la ruïne & de la mort de tous les hommes.* c *L'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. C'est pourquoy l'iniquité d'un homme est préferable aux bien-faits d'une femme.*

Je demande ce que l'on doit penser des personnes dont le saint Esprit prend un si grand soin de nous éloigner. Pourquoi les femmes sont-elles tant à craindre? *C'est parce que l'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit.* N'est-ce pas à dire que les femmes sont extrémement portées au mal, puisqu'elles y portent les hommes aussi necessairement que les vers naissent de l'étofe? Comment y sont-elles portées? par leur inclination, n'y ayant point de malice comparable à celle d'une femme.

a *Eccl.* 42. 12. b 25. 33. c 42. 13.

Comment nous y portent-elles? Par tout ce qu'elles ont. 1. Par leur visage & par leur beauté. a *Ne regardez point le visage d'une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.*

2. b Par leur langue & par leurs discours. *Eloignez-vous d'une femme qui employe dans ses discours la douceur & les caresses, sa maison est penchée du côté de la mort, & les chemins qui y conduisent sont des chemins de perdition. Ceux qui y sont une fois entrez n'en reviennent point, & ne peuvent jamais reprendre le chemin de la vie.*

3. Par les habits, les parures & les ornemens. Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. c *La beauté & les ajustemens des femmes ont causé la ruine d'un grand nombre de personnes, en allumant dans leurs ames, le feu impur de la concupiscence.*

4. Par les chansons, par les danses & par toutes les actions qui peuvent donner de la grace. d *Ne frequentez point les femmes qui aiment à chanter & à danser, & ne les écoutez point, de peur de vous*

a *Eccl.* 9. 5. b *Prov.* 2. 16. 18. c *Eccl.* 9. 9. d *Eccl.* 9. 4.

laisser

laiſſer ſurprendre par leurs charmes.

5. Par les ris, par les pleurs, & par tous les artifices imaginables qu'elles mettent en uſage pour nous engager à les aimer. *a Ne vous laiſſez pas ſurprendre aux artifices dont les femmes ſe ſervent pour tromper.*

6. Enfin par le bien même qu'elles nous peuvent faire. *b Puiſque l'iniquité d'un homme eſt preferable aux bien-faits d'une femme.*

Et certes il faut que l'eſprit & le commerce des femmes ſoit bien dangereux, puis qu'il eſt capable de faire apoſtaſier les ſages mêmes : c'eſt à dire, puiſque la ſageſſe, qui eſt le plus fort rempart que les hommes puiſſent avoir, n'eſt pas capable de les mettre à couvert de leurs atteintes, ni de les garentir d'une ruine ſi épouvantable. *c Le vin & les femmes font apoſtaſier les ſages mêmes.*

d C'eſt ce qui a fait dire autrefois à un ſçavant Pere de l'Egliſe, que les hommes n'ont point de plus grand mal, ni le démon d'armes & de traits plus pointus & plus perçans que les femmes.

Et c'eſt ſur ce principe que S. Jerôme

a *Prov.* 9. 2. b *Eccl.* 42: 14. c *Ecclef.* 19. 2. d S. *Chryſ.*

exhortoit Nepotien à s'en éloigner par ces paroles. *Que les femmes n'entrent jamais dans vôtre logis. Aimez ou ignorez également toutes les jeunes filles, & faites en sorte de ne demeurer avec aucune dans la même maison. Ne vous confiez point sur la chasteté où vous avez vécu jusqu'ici : Mais souvenez-vous que vous n'êtes ni plus fort que Samson, ni plus Saint que David, ni plus sage que Salomon, & que si les femmes ont pû seduire Adam, Samson, David, Salomon, Saint Pierre, & une infinité d'autres grands hommes, vous ne devez pas esperer d'être en assurance avec elles.*

Et de peur que l'on ne s'imagine que les femmes ne sont pas un sujet & une occasion prochaine de scandale pour les hommes, dans tous les états où elles se trouvent, *a* L'Ecriture nous deffend également de regarder les jeunes filles, bien loin de nous permettre de nous entretenir avec elles : de nous arrêter avec les femmes mariées, *b* & nous ordonne d'éviter avec soin les jeunes veuves: *c* parce que dans tous ces états elles portent toûjours ce levain contagieux qui empeste & envenime les cœurs.

a *Eccl.* 9. 5. b 9. 12. c 1. *Tim.* 5, 11.

Que

Que si l'on ajoûte à cela que le Sauveur du monde estime heureux ceux qui se sont rendus Eunuques, c'est à dire qui ont renoncé aux femmes pour le Royaume de Dieu; *a* ce que dit le S. Esprit par la bouche de S. Paul, *b Qu'il est bon que l'homme ne touche aucune femme:* & par la bouche de S. Jean; *c Ceux qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont ceux qui sont vierges & ne se sont point soüillez avec les femmes*, il sera aisé de juger que Dieu considére les fémes bien autrement que ceux qui tâchent de les élever si haut.

Qu'il paroît par la conduite de Dieu qu'il a toûjours plus estimé les hommes que les femmes, & qu'il a ordonné que celles-cy fussent soûmises aux autres, comme leur étant inferieures.

APrés avoir rapporté les paroles de l'Ecriture, qui nous marquent les jugemens que nous devons faire du merite des femmes; Voyons maintenant par la conduite de Dieu à l'égard des deux Sexes, lequel il a estimé le plus. Je ne croy pas que l'on puisse douter serieusement que ce ne soit les hommes pour lesquels il a plus d'esti-

a *Matth.* 19. 12. b 1. *Cor.* 7. 1. c *Apoc.* 14. 4.

me, Si l'on confidére, 1. Qu'il en a pris les noms & les qualitez, se nommant lui-même *le Seigneur*, *le Pere*, *le Souverain*, *Roy*, *Infini*, *Tout-Puissant*, *Misericordieux*, & qu'il a donné lieu, en parlant par la bouche de ses Prophetes, de nous le representer sous la figure d'un homme, & nullement sous celle d'une femme. 2. a Qu'il ne demanda que les mâles pour luy être consacrez. 3. Qu'il demandoit pour le rachapt de leurs vœux une fois plus que pour les femmes: b en sorte qu'elles ne payoient que dix sicles lors que les hommes en payoient vingt. Or il est certain que l'on ne doit consacrer à Dieu, particuliérement quand c'est par son ordre, que ce qu'il y a de plus digne & de plus excellent. Et comme la rançon represente la chose pourquoy on la donne, on doit juger que de deux choses que l'on rachette, celle-là est de moindre valeur dont la rançon est plus basse.

Ce qui marque encore plus clairement la difference que Dieu a mise entre l'homme & la femme, c'est l'ordre qu'il a gardé dans leur création. Quoi qu'il pût aussi bien commencer par la femme que

a *Exod.* 13. b *Levi.* 21.

par

par l'homme, ou bien les former tous deux en même temps; néanmoins il forma l'homme le premier; ayant sans doute jugé à propos, dans le dessein qu'il avoit d'instituer une societé de deux personnes, de commencer par celui qui devoit en être le Chef & le Maître, & en cette qualité être revêtu des talens qui lui étoient necessaires pour exercer l'authorité qu'il auroit.

C'est assurément dans cette pensée que l'Apôtre ordonne aux femmes de se faire instruire par les hommes, dans le silence & avec soûmission, a *parce qu'Adam a été créé le premier, & Eve l'a été aprés luy.* Ne doutant point que la primauté d'Adam ne supposât en lui quelqu'autre prérogative, comme la capacité d'instruire & de commander; la qualité de premier étant toute seule trop peu considerable pour meriter un si grand avantage. De sorte que l'on doit croire que la primauté de naissance étoit une marque de la primauté de noblesse & d'excellence. Or comme nous sçavons que Dieu n'a jamais manqué de donner aux hommes les qualitez particuliéres dont ils avoient besoin pour s'acquiter

a 1. *Tim.* 2.

des emplois ausquels il les destinoit. Nous jugeons bien aussi qu'il étoit de sa sagesse de donner à nôtre Sexe plus de talens qu'à l'autre, puis qu'il le destinoit au gouvernement du monde.

Cette prérogative de l'homme au dessus de la femme, se conclut encore sans difficulté des circonstances & de la maniére dont l'Ecriture raporte que la premiere femme a été creée. En voici les propres termes. a *Le Seigneur ne jugeant pas avantageux pour l'homme qu'il fût seul, resolut de lui donner une aide qui lui fût semblable, & n'en trouvant point parmi les autres animaux, il l'endormit d'un profond sommeil, pendant lequel il lui leva une côte dont il forma une femme, qui fut nommée d'un nom qui marque qu'elle a été tirée de l'homme.* Cette histoire nous aprend que non seulement la femme a été creée aprés l'homme, mais encore qu'elle a été faite pour lui comme le reste des créatures, & pour le servir en tout; & même qu'elle a été tirée de lui; Dieu l'aiant voulu de la sorte pour apprendre aux femmes comment elles doivent traiter leurs maris, c'est-à-dire avec respect & avec soûmission, comme des personnes

a *Gen.* 2.

pour

pour le service desquelles il les a faites, & d'une maniére aprochante de celles dont les enfans sont obligez de traiter ceux qui leur ont donné la vie. Et c'est pour cela que Dieu voulut qu'Eve portât un nom qui la fit souvenir sans cesse de son origine & ensuite de sa soûmission & de son devoir.

Il faut rapporter à cela ces paroles de l'Apôtre, qui aprés avoir dit que les femmes doivent avoir la tête couverte en faisant leurs prieres, ajoûte; *a Pour ce qui est de l'homme, il ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas été tiré de la femme; au lieu que la femme a été tirée de l'homme, & l'homme n'a pas été creé pour la femme, mais la femme pour l'homme. C'est pourquoi la femme doit porter sur sa tête la marque de la puissance que l'homme a sur elle.* Ce passage montre évidemment que ce n'a pas été sans mistére que Dieu a gardé dans la production de la femme l'ordre que la Genese nous apprend: Et il est encore tres-clair que si selon la pensée de Saint Paul, que nous avons rapportée avant celle-cy,

a 1. Cor. 11. 7.

les femmes doivent se regarder comme inférieures aux hommes, en considerant simplement qu'ils ont été créez les premiers, elles le doivent encore à plus forte raison, en considerant qu'elles n'ont été creées que pour leur servir d'aide & de secours, & que la premiére a outre cela été tirée du corps de son mari.

Il est encore bon de remarquer une autre raison de soûmission que l'Apôtre ajoûte à celle-là, qui est que l'homme est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme: ce qui est un autre regard particulier que la femme doit avoir pour l'homme, en se soûmettant à lui comme à une créature qui represente la divinité d'une maniere particuliére. Ce qui suppose que l'Apôtre a crû qu'il y avoit en l'homme des caractéres plus vifs & plus grãds que celui dont il est l'image, lesquels ne consistent pas simplement dans la puissance qu'il lui a donnée sur la femme, mais aussi dans les talens naturels & necessaires pour l'exercer, tels que sont par exemple, la hardiesse, la fermeté, le jugement, qui ne se trouvent pas dans les femmes en un degré si parfait.

Nous

Nous en avons une preuve tres-convaincante dans la conduite de la premiére, dont la chute funeste à causé la ruïne de son mari & de toute sa posterité; le démon sans doute ne s'étant adressé à elle d'abord que parce qu'il la croyoit la plus foible, la plus legére, & la plus facile à gagner par de vaines espérances : & Dieu l'ayant permis de la sorte, pour apprendre aux hommes à ne se pas laisser indignement gouverner par les femmes, suivant cet excellent conseil que le *Sage* nous donne, & que nous avons rapporté, de ne point laisser prendre à ce Sexe, de pu ssance sur nôtre esprit, de peur qu'il ne cause nôtre perte.

C'étoit apparemment sur la considération de cette foiblesse que S. Paul régloit autrefois une partie du devoir des femmes en ces termes. *a Je ne permets point aux femmes d'enseigner ni de prendre autorité sur leurs maris : mais je leur ordonne de demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier & Eve ensuite ; & Adam n'a pas été séduit, mais la femme aiant été séduite est tombée dans la désobeïssance.* Ce qui doit porter à croire que de même que l'Apôtre en ordon-

a 1. *Tim.* 2. 12.

nant aux femmes de se soûmettre à leurs maris, parce qu'Adam a été creé le premier, suppose que cette primauté étoit soûtenuë par les qualitez propres pour le gouvernement, il doit pareillement supposer, que la chute d'Eve a été l'effet d'une foiblesse qui n'étoit point dans Adam, & qui est naturelle à tout le Sexe qu'elle representoit, puisqu'en cette consideration il ordonne aux femmes de demeurer soûmises à leurs maris, & leur deffend en même temps de prendre autorité sur eux.

C'est ce qui a fait dire à un sçavant Pere de l'Eglise *a* qu'il est juste que la femme ayant fait tomber l'homme dans le peché, se soûmette désormais à sa conduite, de peur que la facilité si ordinaire à son Sexe, ne la fasse tomber encore une fois.

Ainsi c'est se tromper grossiérement que de soûtenir que l'état où les hommes & les femmes ont vécu jusqu'ici, est un état violent & contraire à l'institution de la nature, puisqu'il a toûjours subsisté depuis le commencement du monde, & qu'il est si conforme à l'ordre que

a *Ambr. in hexam.*

l'Au-

l'Auteur même de la nature a établi. * La Genese y est si formelle, que c'est une chose étonnante qu'il se trouve des gens qui semblent avoir encore quelque difficulté là dessus. Aprés que Dieu eut reproché à Eve la faute qu'elle venoit de faire, *a Vous serez desormais*, lui dit-il, *sous la puissance de vôtre mari, & il aura sur vous une autorité de domination.* Douter que Dieu ait donné aux hommes par une declaration si expresse, tous les avantages dont ils joüissent aujourdhui à cause de la dignité & de la préeminence de leur Sexe ; c'est pis que si l'on doutoit d'une donation conçeuë dans les termes les plus clairs par une personne qui auroit tout le droit & toute la capacité de la faire. Et certainement on a lieu de croire qu'un homme est grand amateur de la nouveauté, ou étrangement temeraire, ou bien qu'il a receu de Dieu des lumiéres nouvelles, pour s'aviser de nous contester un droit si ancien, si juste, & si legitime.

Il est vrai qu'en ayant joüy sans trouble depuis tant de siécles, on peut dire qu'il est fondé en partie sur la coûtume, c'est-à-dire, sur une ancienne possession

*3. a 3. 16.

qui n'a point été interrompuë ni disputée. Mais de pretendre que nous en jouïssions seulement en faveur de la coûtume, comme un particulier jouït par prescription d'un bien sur lequel il n'avoit pas plus de droit qu'un autre, il faut renoncer à la raison & à l'Ecriture.

On ne doit donc plus s'étonner de voir que par toute la terre, parmi les peuples les plus éloignez & les plus sauvages qui n'ont nulle connoissance de l'histoire sainte, comme parmi ceux qui ont le bonheur de la posseder, & d'apprendre par son moyen la volonté & la conduite de Dieu, les hommes ayent toûjours été les maîtres, & que les femmes soient par tout dans leur dépendance. Car outre que les mâles sont toûjours mâles, c'est à dire, que la nature ne discontinuë point de les faire naître avec les avantages qui relevent leur Sexe au dessus de celui des femmes, ils viennent tous d'un même homme qui leur a communiqué le pouvoir qu'il avoit receu de Dieu, & qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculez, sans que l'on puisse dire qu'il se soit fait pour cela entr'eux aucune convention.

En effet l'histoire Sainte qui est la

ſeule qui nous apprenne comment les choſes ſe ſont paſſées au commencement du monde, nous enſeigne que les femmes ont été toûjours regardées comme moins excellentes que les hommes, qu'en épouſant pluſieurs perſonnes elles ont épouſé en méme-tems leur fortune & leur nom, elles ſont entrées dans leurs maiſons pour faire partie de leurs familles, & les ont ſuivis par tout où ils les ont voulu mener. On ne voit point qu'elles ſe ſoient mélées d'autre choſe que du ménage & de la premiére éducation des enfans, ni qu'elles ayent eu d'autres fonctions que celles qu'il a plû aux hommes de leur donner, & dont ils les ont jugées capables. Et l'Ecriture ſemble les conſiderer ſi peu qu'elle ne parle d'elles qu'incidemment, & par rapport aux hommes auſquels elles appartenoient.

On diroit au contraire que cette hiſtoire qui eſt celle de tout le monde, n'eſt que l'hiſtoire de nôtre Sexe. Elle ne parle quaſi que des hommes; elle ne conte les generations, les familles & les empires que par eux, & ne nomme preſque point les femmes dans les genealogies qu'elle décrit; & elle nous apprend que ce ſont les mâles qui ont inventé les arts

& les Sciences ; bâti les Villes, formé les Societez, fondé les Royaumes, gouverné les Etats, en un mot qu'ils ont seuls eu le soin de tout ce qui concerne la Paix, la Guerre, & la Religion.

Ce qui montre encore que cêt ordre n'êt qu'une suite du premier établissement que Dieu a fait, c'est qu'il lui a plû de le confirmer par des preuves qui ne permettent pas d'avoir la moindre pensée qu'il y ait de l'injustice. Comme il a eu la bonté de commencer le genre humain par les hommes en la personne d'Adam, il l'a aussi conservé par leur entremise en la personne de Noé, lorsqu'il purifia la terre par le deluge universel, il l'a reparé par le ministere de *a* Jesus-Christ & des Apôtres, & le rétablira aussi par eux au tems de la Resurrection, où ils jugeront le monde. Et il semble que de même qu'il a créé Eve pour Adam, il a aussi conservé pour Noé ceux qui se retirerent dans l'Arche avec lui ; & pour Lot, sa femme avec ses deux filles. Quoique Dieu soit le Dieu des hommes & des femmes, comme il en est le pere & le conservateur, il se nomme neantmoins le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & l'on ne trouve

a. *Matth.* 19.

point qu'il se nomme ainsi le Dieu des femmes, ni qu'il ait promis de benir toutes les Nations en leur faveur, comme il l'a promis à Abraham. Comme ce sont les mâles qui lui ont les premiers dressé des Autels, bâti des Temples, offert des Sacrifices; ils sont aussi les premiers ausquels il s'est communiqué particuliérement, & avec lesquels il a contracté des alliances, témoin Noé, Abraham, Jacob, & les autres dont l'Ecriture fait mention.

S'il y a égalité de merite & de capacité entre les Sexes, comment Dieu n'y a-t-il point eu d'égard en les appellant tous deux, ou ensemble ou succeſſivemẽt, aux emplois & aux dignitez de la Republique Juive, qui fut formée par ses ordres, & dont il fut le souverain? il y a grande apparence que puisqu'il n'a point choisi les femmes pour administrer la Justice, pour conduire les armées, pour instruire & gouverner le peuple, ni pour avoir soin des affaires de la Religion, c'est qu'il ne les jugeoit pas propres pour des fonctions si élevées,

Ce fut pour la même raison que les Juifs avoient encore dans le mariage des privileges considerables. Ils pouvoient repu-

dier leurs femmes sur un simple dégoût. *a* Et la Loy leur donnoit la permission & le moyen de *b* s'éclaircir des soubçons qu'ils pouvoient avoir de leur fidelité, au lieu que les femmes n'avoient aucun de ces avantages. Quelque sujet qu'elles eussent d'être mécontentes dans le mariage, elles n'en pouvoient pas sortir sans le consentement de leurs maris, ni s'informer par des voyes juridiques s'ils leur gardoient la foy. Enfin pour marque de leur dépendance, Dieu n'acceptoit point les vœux qu'elles faisoient, si leurs maris ne les avoient ratifiez.

Il est inutile de dire que l'on trouve dans l'Ecriture des exemples des femmes fortes ; qui ont rendu la justice, conduit le peuple de Dieu, & fait paroître des actions de sagesse & de generosité qui égalent celles des hommes. Nous ne pretendons pas que les femmes soient entiérement incapables des grandes choses que les hommes executent tous les jours. Nous avoüons qu'il s'en peut trouver d'un aussi grand merite. Nous pretendons seulement, comme nous vous l'avons déja declaré, que prenant les deux Sexes selon la totalité des personnes qu'ils ren-

a *Deut.* 24. b *Nombres* 5. c *Nombres* 30.

ferment,

ferment, on trouvera plus de qualitez avantageuſes dans le nôtre.

Ainſi l'on ne peut rien conclure contre nous de cinq ou ſix exemples ſinguliers, puiſque l'on ne peut pas en faire de propoſitions generales qui comprennent toute l'eſpece. Ce qui montre encore le peu de force qu'ont ces exemples, c'eſt que non ſeulement ils ne marquent rien qui ne ſoit renfermé dans quantité de ſemblables que l'on peut apporter pour les hommes; mais encore on ne peut pas faire voir que ſi les hommes euſſent été employez à ces actions genereuſes à la place des femmes, ils ne s'en fuſſent pas mieux acquitez. Je ne dis pas avec plus de ſuccez; parce que l'heureux ſuccez ne dépend pas de nous, & arrive également au fort & au foible, & marque plus de bon-heur que de ſageſſe; je parle des qualitez interieures, qui ſont les principes de nos actions.

De plus il faut prendre garde que quand nous parlons de la difference des Sexes, nous les conſiderons plûtôt ſelon ce qu'ils peuvent par les forces qu'ils reçoivent de la nature, que ſelon ce que la grace peut operer par leur entremiſe; parce que ce ſecours eſt comme une autre

nature qui ne demande point de proportion avec la premiére pour élever indifferemment toute sorte de sujets à des choses qui surpassent l'ordinaire. Et comme Dieu se sert souvent de ce qu'il y a de plus bas & de plus foible pour operer de grands effets, comme il tire sa gloire de la bouche des enfans qui sont encore à la mammelle, il peut aussi employer les femmes aux entreprises dont les hommes sont les ministres & les instrumens ordinaires.

Certainement si les femmes sont ce que leurs Apologistes pretendent, il faut avoüer que les hommes sont bien aveuglez de ne le pas reconnoître, ou bien injustes de ne les pas traiter selon leur merite. Et il est étonnant que ceux que Dieu a envoyez de tems en tems pour corriger les erreurs & les déreglemens du monde, n'ayent point parlé de celui-là, qui est sans doute le plus ancien, & le plus universel. Les Prophetes, S. Jean, Jesus-Christ & les Apôtres sont venus pour porter les hommes à la vertu en se rendant les uns aux autres les devoirs que la raison & la justice leur ordonnent. Ils ont averti les riches de faire part de leurs biens aux pauvres, & ils ont re-

commandé

commandé à tous les hommes de se traiter comme freres, les uns les autres. Enfin Jesus-Christ, qui est le maître de tous & la verité même nous a prêché qu'il faut juger des choses selon la verité & nullement selon l'apparence ni l'opinion. Cependant aucun n'a parlé de l'Egalité, ni accusé les hommes d'être dans l'erreur, de croire que les femmes ne sont pas si capables qu'eux de gouverner, ni dans l'injustice de ne les avoir pas appellées au gouvernement, & de les avoir toujours retenuës dans la dépendance.

Nous avons vû au contraire qu'ils nous ont confirmez dans l'opinion que nous avons; Et que bien loin de nous ordonner de mettre l'autorité entre les mains des femmes, ils nous ont averti de ne leur en donner jamais, & leur ont deffendu à elles-mêmes d'en prendre aucune sur les hommes. Et certes il falloit que l'Apôtre fût bien persuadé qu'elles doivent être dans la soûmission, puisqu'il la leur a tant de fois recommandée, tantôt parce qu'Adam a été creé le premier, tantôt parce qu'Eve a été faite pour lui, & tantôt parce que c'est elle qui a été seduite & non pas lui; qu'il veut qu'elles considerent leurs maris comme

leurs chefs, de la même façon que * Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise; qu'il ordonne aux vieilles d'enseigner aux jeunes ce devoir si essentiel; qu'il deffend à toutes de se mêler d'enseigner, voulant qu'elles se fassent instruire en particulier par leurs maris, & qu'il les avertit enfin de travailler à se sanctifier par le soin de nourrir & d'élever leurs enfans, comme la seule fonction pour laquelle Dieu les a mises au monde, & dont elles se doivent croire capables.

Car il est certain que nous ne nous devons croire propres qu'aux choses où Dieu nous destine & nous appelle: n'étant pas vrai-semblable qu'il nous donne d'autres talens que ceux qui sont necessaires pour arriver à la fin particuliére que sa providence se propose. Or il est constant que les femmes ne sont appellées qu'aux fonctions que S. Paul leur marque, ne leur en donnant point d'autres où elles puissent travailler à leur salut: Et pour montrer qu'en effet toute leur science, toute leur sagesse, & tout leur pouvoir sont bornez par ces limites; c'est à dire que Dieu ne les a faites que pour avoir des enfans, c'est qu'il leur a donné une conformité tres-grande de corps & d'espri

* 1. Cor. 7.

d'eſprit avec les enfans, & une inclination bien plus forte pour le mariage qu'aux hommes.

Elles ont le corps mou, delicat, infirme, le viſage doux & uni comme des enfans. Elles ſont tendres, credules, opiniâtres, timides, honteuſes, ardentes dans leurs deſirs, impatientes dans leurs recherches, emportées dans la jouïſſance, changeantes & volages en tout, badines, folâtres, friandes, ne reſpirant que l'oiſiveté, les divertiſſemens, les jeux, les chanſons, les danſes. Enfin elles haïſſent, elles aiment aiſément; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles ſe vengent, on les appaiſe, on les gagne, on les trompe; en un mot on les tourne comme l'on veut par les careſſes, les flatteries, les promeſſes, les bijoux, les bagatelles, à la maniére des enfans.

C'eſt pourquoi elles ont toûjours été conſiderées comme eux, vêtuës de longues robes, condamnées à la vie privée, comme étant incapables de toutes les Charges publiques, excluës des ſciences & des emplois penibles, comme n'ayant pas aſſez de force ni d'eſprit, ni de corps pour les ſupporter, & renfermées dans un logis ſous les aîles d'une mere, ou d'un

mari, comme étant ſujettes à s'égarer quād elles vont ſeules. C'eſt pour la même raiſon qu'en pluſieurs endroits les hommes ont eu ſur elles le même pouvoir que ſur leurs enfans; qu'ils ont été chargez de leur conduite, comme en ayant la garde; qu'ils ont été réponſables de leurs fautes, cōme en étans les maîtres; qu'ils ſont expoſez à l'infamie quand elles manquent à leur devoir, & qu'ils portent ſur la tête des marques de leur propre negligence, & de l'infidelité de leurs femmes, parce qu'ils en ſont les chefs.

Et je ne doute point que ce ne ſoit dans la même penſée que le Prince des Apôtres avertit les maris de ſe conduire envers elles avec beaucoup de circonſpection & d'honneur, comme étant des vaſes plus foibles, c'eſt à dire d'avoir égard à la foibleſſe d'un Sexe, que la vanité rend extremement avide de déferenſes & de reſpects, ombrageux & jaloux comme des enfans qui veulent être toûjours entre les bras de leurs parens, & ne ſçauroient ſouffrir que d'autres partagent avec eux, en effet ou en apparēce, l'amitié qu'ils croyent leur être duë. Car les maris ſont obligez d'avoir en cela de la complaiſance pour elles, d'éviter comme de bons peres,

tout

tout ce qui eſt capable de les choquer, ne ſe point offenſer de ce qui vient de leur part, l'interprétant toûjours le plus favorablement qu'il eſt poſſible, comme y ayant plus d'imprudence & de paſſion que de malice, quoi qu'elles y ſoient aſſez portées.

Quant à l'inclination qu'elles ont pour les enfans & pour le Mariage, on en peut reconnoître la force en pluſieurs maniéres. Toutes petites qu'elles ſoient, elles les recherchent, les manïent, les cajolent avec un plaiſir ſingulier, & à leur défaut, les poupées, les petits chiens, lors mêmes qu'elles ſont grandes, la figure leur tenant lieu de la realité : Et l'on voit que de quelque condition qu'elles ſoient, mariées, veuves prudes, la preſence, les cris, les badineries des enfans les déconcertent, les troublent, & leur font perdre toute la gravité qu'elles affectent.

Les Medecins & les Juriſconſultes conviennent qu'elles ſont bien plus propres au Mariage, & plûtôt que les mâles: Et comme elles le déſirent avec plus d'ardeur, étant le reméde naturel de pluſieurs infirmitez de corps & d'eſprit qui ſont particuliéres à leur Sexe, elles

s'y engagent bien plus jeunes, avec plus de joye & en plus grand nombre, sans que les suites inévitables & fâcheuses de cét engagement soient jamais le motif qui les en détourne. Rien ne les afflige tant que la sterilité. Il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour avoir des enfans. Celles qui en ont eu une douzaine desirent encore un trésiéme, comme si elles n'en avoient jamais eu, ayant une passion si forte & si ardente, que ni la veuë de ce que souffrent les autres, ni ce qu'elles ont souffert elles-mêmes, n'est pas capable de la rallentir. De sorte que comme les femmes sont naturellement portées au Mariage, & que cét état est pour elles un état de dépendance & de soûmission, qui leur ôte le moyen & le loisir de s'appliquer à autre chose qu'à des enfans, on doit reconnoître qu'elles ne sont au monde que pour cela.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons avancé au commencement de cette seconde partie, que les femmes ont toûjours été regardées parmi les Chrétiens de même que parmi les Gentils, comme étant d'un Sexe beaucoup moins noble, moins accompli & moins estimable que celui des hommes, & que

c'est

C'est dans la persuasion de cette verité qu'ont été faits dans l'Eglise tous les établissemens qui concernent l'un & l'autre. En effet, Dieu ayant mis entr'eux une si notable difference pour les fonctions de l'esprit, ayant établi les premiers pour conduire les familles, & pour gouverner les Etats : ayant fait connoître là-dessus sa volonté, non seulement par les qualitez particuliéres qu'il a dõnées à châque Sexe, par l'instinct qui porte l'un à se soûmettre volontairement à l'autre; par l'ordre qu'il a établi dans la Republique dont il a été le fondateur & le chef; mais encore par tous les témoignages que nous avons rapportez. Tout cela, dis-je, étant de la sorte, l'Eglise qui est toujours conduite par l'Esprit de Dieu, & est la dépositaire & l'interprete de ses volontez, a dû suivre les jugemens qu'il a portez, & la conduite qu'il a tenuë à l'égard des femmes. Aussi voyons-nous que dans l'Etat Ecclesiastique, elles ont toûjours été éloignées du Ministere, comme dans l'Etat Civil, qu'elles n'ont point été envoyées pour annoncer l'Evangile, ni pour administrer les Sacremens, par une Mission ordinaire, & que les Canons & les Peres leur

ont toûjours recommandé le silence, la soumission & l'obeïssance à leurs maris.

Ainsi l'opinion de ceux qui soûtiennent qu'il y a entre les Sexes une égalité entiére, est une erreur grossiere & insoûtenable qui ne peut trouver créance que dans les esprits qui aiment la nouveauté, & qui se laissent surprendre par des fausses lueurs : Et l'opinion contraire doit demeurer pour tres-certaine, comme ayant tous les caracteres de verité que l'on peut souhaiter, étant si conforme au sentiment de tous les hommes, de tous les siécles, & de tous les savans, & sur tout à l'Ecriture Sainte, qui est la regle de toutes les veritez du monde.

Iustification des Anciens qui ont parlé contre les femmes.

JE finirois ici ce discours, si l'Auteur de l'Egalité des Sexes ne s'étoit avisé sur la fin de son Livre de vouloir tourner en ridicule les plus illustres d'entre les Anciens qui ne sont pas de son sentiment. Et je croi être en quelque sorte obligé d'entreprendre leur défense, & de faire voir que l'on a tort de les traitter

de la ſorte, ce qu'ils ont écrit des femmes, pouvant recevoir un ſens raiſonnable. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il faille ſuivre aveuglément leurs opinions, & s'y attacher comme des eſclaves, ſans ſe donner la liberté de les examiner. Je ſçai qu'ils ont été des hommes & ſujets à ſe tromper, & qu'ainſi l'on doit en uſer à leur égard comme ils ont fait envers ceux qui les ont précedez, & les lire avec diſcernement, pour prendre ce qu'ils peuvent avoir de bon & laiſſer ce qu'ils ont de mauvais. Mais enfin le ſoin qu'ils ont pris de rechercher la verité, la peine qu'ils ſe ſont donnée de nous faire part de ce qu'ils en ont découvert, la reputation qu'ils ont acquiſe, & les lumieres que nous pouvõs tirer de leurs ouvrages, meritent bien qu'on les épargne, qu'on les traite en honnêtes gens, & qu'on les interprete le plus favorablement que l'on peut. Et l'on eſt dautant plus obligé de le faire en ce qu'ils ont dit des femmes, qu'il faut renoncer à la raiſon, à l'experience, & à l'Ecriture pour les condamner. S'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt pas d'avoir bleſſé la verité, mais d'avoir fait des propoſitions generales qui ſemblent comprendre toutes

les femmes, quoi qu'il y en ait beaucoup qui en doivent être exceptées. Mais il faut prendre garde à une chose qui est, que ces sortes de propositions en matiére de morale ne touchent personne en particulier, parce qu'elles ne regardent que la totalité des personnes. Ainsi on ne doit pas les prendre si à la rigueur, ni les rejetter comme fausses, parce qu'elles le sont en effet, quand on vient à en faire l'application sur quelques sujets, autrement il faudroit reformer tout le Langage & tous les Livres jusqu'à l'Ecriture Sainte qui contient plusieurs de ces expressions, qui ne sont vrayes que d'une verité morale, c'est à dire, parce que les choses arrivent ordinairement d'une telle façon.

De sorte que s'il est vrai que Platon ait témoigné douter s'il devoit mettre les femmes dans la categorie des bêtes, cela ne se doit pas entendre comme s'il eût douté en effet si les femmes étoient des bêtes, lui qui vouloit que dans sa Republique elles eussent part aux mêmes exercices de corps & d'esprit que les hommes. Mais considerant le peu d'esprit & de solidité qu'elles font paroître, leur bizarrerie, leur opiniâtreté, leur

leur legereté, & leur fureur, lors qu'elles se laissent emporter à quelque passion, & qu'elles ont une fois franchi les bornes que l'on a prescrites à leur *Sexe*, il a pensé qu'elles étoient des bêtes, au même sens que l'on dit d'un homme que c'est un tigre, un cheval, un lion, un animal, une bête.

On doit interpreter de la même façon la parole de Diogene, qui voyant un jour deux femmes qui causoient ensemble, dit à ceux qui l'accompagnoient que c'étoit un aspic & une vipere qui se communiquoient leur venin. C'étoit sans doute deux femmes qui médisoient de quelqu'un, suivant le genie du Sexe extrémement sujet à la médisance & à l'envie, qui sont deux proprietez de son temperament. On sçait en effet par experience, que deux femmes ne sçauroient être long-tems ensemble sans parler du mal qu'elles connoissent dans les autres. Or la médisance étant un venin des plus mortels, ceux qui le soufflent peuvent être aussi justement comparez à une vipere, que les méchantes femmes le sont dans l'Ecriture à un dragon & à un scorpion.

Les mauvaises qualitez qui tendent

pable de médiſance ſont les mémes qui rendent incapable de ſecret, & quand on ne peut s'empêcher de découvrir ce qu'on ſçait des deffauts d'autrui, on a bien de la peine à cacher ce que l'on ſçait de particulier. Or ce dernier vice qui a pour cauſes la foibleſſe, l'imprudence, l'indiſcretion, la legereté & le babil, eſt ſi naturel aux femmes qu'elles ſont comme des paniers percez qui ne ſauroient rien retenir. Et comme l'a fort bien remarqué un Auteur Moderne, quand elles ſçavent quelque choſe, elles crévent, elles étouffent, ſi elles ne ſe ſoulagent au plûtôt. Un ſecret eſt un fardeau qui leur péſe extrémement ſi elles ne s'en déchargent au plûtôt. C'eſt ce qui a fait dire de tout tems que pour répandre une nouvelle en peu d'heures, il n'y a qu'à l'apprendre à une femme, elle fera plus d'effet qu'une douzaine de trompettes. Et c'étoit un ſentiment digne de la ſageſſe de Caton, de demander pardon aux Dieux s'il lui étoit jamais arrivé d'avoir découvert quelque ſecret à ſa femme, puiſque le Prophete Michée déclare qu'il ne ſe faut point fier à elles, & que l'on doit être retenu dans ſes paroles en leur preſence.

Quand

Quand Ariſtote ſe ſeroit trompé en diſant que les femmes ſont des monſtres, la réputation & le crédit où il eſt, joint à ſon rare merite, le doivent mettre à couvert de la raillerie & du mépris à cet égard. Par le mot de monſtre, l'on entend ordinairement une choſe nouvelle & ſurprenante. Les choſes ne ſurprennent & ne ſont monſtrueuſes que parce que la nature en les faiſant, s'eſt éloignée de ſa fin ordinaire. Or quand Ariſtote aſſure que les femmes ſont des monſtres, ce n'eſt pas qu'il croye, qu'elles ſont quelque choſe de nouveau. Il n'ignoroit pas non plus que nôtre Auteur, qu'elles ſont auſſi anciennes & en auſſi grand nombre que les hommes. Mais comme il étoit perſuadé que nôtre Sexe eſt le plus parfait, & que la nature tend toûjours à la plus haute perfection, il a eu quelque raiſon de croire qu'elle s'éloigne de ſa fin en la production des femmes, & qu'ainſi elles ſont une eſpéce de monſtre. Cela ſe peut encore entendre autrement : étant comme un prodige que les femmes qui ſont ce que nous avons fait voir, produiſent des hommes qui en ſont ſi différens. Elles ſont encore des monſtres, ſi l'on conſi-

dere toutes les pensées bizarres que leur temperament leur inspire, tous les desseins, les inventions & les artifices dont leur humeur rusée, malicieuse, dissimulée, fait qu'elles s'avisent tous les jours. En un mot, ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons.

L'on s'est mocqué de Socrate, de ce qu'il comparoit d'ordinaire la beauté des femmes à un temple magnifique & de belle apparence bâti sur un lieu plein d'immondices & d'ordures. Qu'y a-t-il de si ridicule dans cette pensée? ou plûtôt qu'y-a-t-il qui ne soit pas vray? Cette plainte qui est si ordinaire aux gens mariez, est fondée sur ce que les femmes, & les belles entr'autres ayant le corps delicat, elles sont sujettes à des infirmitez trés-incommodes. Le Sage n'étoit pas fort éloigné du sentiment de ce Philosophe, lors qu'il disoit que *la beauté & les graces ne sont que vanité & que tromperie.* En effet, si l'on consulte l'opinion qui donne le prix à la beauté, celle-ci n'est qu'une chimere & un phantôme, puisque ce qui fait la beauté en une partie du monde, fait la derniere laideur en l'autre. C'est tout au plus une peau min-

ce & delicate étenduë sur le visage avec la propreté à laquelle on est accoûtumé, & accompagnée d'un coloris aussi foible que celui des fleurs les moins durables, qui se passe avec l'âge, qui se ternit par les maladies, & se séche au moindre hâle. C'est le beau dehors d'un sepulchre blanchi, qui doit tout son éclat & son lustre à la froideur du dedans; puisque les femmes ne sont belles que parce qu'elles sont femmes, c'est à dire d'un temperament froid, moû, humide, & sujet à toutes les imperfections qu'elles ont tant de soin de cacher. Enfin un beau visage est pour l'ordinaire un beau masque semblable à celui dont le Renard de la fable dit que c'est une belle tête, mais que c'est dommage qu'elle n'a point de cervelle.

Il est si rare de trouver un beau visage & un bel esprit, une bonne & une belle tête tout ensemble, qu'il y a lieu de croire que ces deux avantages demandent des qualitez incompatibles; & l'on voit que dans l'un & l'autre Sexe, les personnes les plus disgraciées de la part du corps, sont ordinairement les mieux partagées du côté de l'esprit, comme si la nature avoit voulu mettre ce contrepoids pour

empécher les femmes de tomber dans le dernier excés d'orgueil. Mais ce qui devroit encore le rabatre, c'eſt que l'on a toûjours remarqué que la beauté & la vertu ſe trouvent rarement enſemble; les hommes mêmes n'aiant pas trop bonne opinion de ceux de leur Sexe qui ſont ſi beaux. Outre que ſelon l'Ecriture la beauté eſt l'écueil de la ſageſſe, & comme un filé que le démon tend aux hommes & aux femmes pour les entraîner enſemble dans un abîme de mal-heur. De ſorte que celles qui s'en prévalent & s'en glorifient ſi fort, reſſemblent aux miniſtres d'un tyran qui s'eſtimeroient honorez d'étre chargez d'un poiſon dont ils périroient eux-mémes aprés l'avoir fait avaler à d'autres.

Ainſi la penſée de Socrate n'eſt pas ſi impertinente qu'on le veut perſuader; & elle le paroîtra encore moins ſi on la veut entendre de la beauté poſtiche & de commande, pour ainſi dire, qui eſt encore plus commune que la beauté naturelle, & qui a été ſi bien décrite par un de nos Poëtes.

L'Amant juge ſa Dame, a un chef d'œuvre ici-bas,

a *Regnier Satyre.*

En-

Encore qu'elle n'ait rien sur soi qui soit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la fasse belle;
Qu'elle ente en son Palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,
Que son poil dés le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin, sur sa tête s'applique.
Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,
Qu'à grand' peine la peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme un dépôt, soit dessous la toilette.

Les Anciens & les Modernes prétendent que la Coqueterie est le fond de l'humeur des femmes, qui éclate en mille maniéres, quelque soin qu'elles prénent de la déguiser. La passion qu'elles ont de paroître, & d'étaler tout ce qu'elles croient avoir de beau & de touchant, l'étude qu'elles font des occasions & des moyens de se remettre, L'ardeur

avec laquelle elles s'en saisissent, la joye qu'elles témoignent d'être veuës, la tristesse, le dépit & la colére qu'elles ressentent lorsqu'elles croient qu'on les méprisé, la jalousie qu'elles ont les unes contre les autres, les dépenses qu'elles font en ajustemens, le temps qu'elles employent à les mettre, la violence qu'elles font à la nature même, pour empêcher ou pour couvrir la grossesse, éloignant de leurs mammelles leurs enfans lorsqu'ils sont petits, & de leur presence, quand ils sont grands; corrompant même leur visage pour lui donner un faux éclat par des drogues dont l'appareil nous le feroit prendre pour un ulcere, si nous le voions poser. En un mot, tout ce qu'elles font pour paroître libres, jeunes & aimables, leurs regards, leurs discours, leurs gestes, & toutes leurs actions montrent assez évidemment quel est l'esprit qui les conduit, & qu'elles sentent bien elles-mêmes qu'elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'être mises en ragoût pour donner de l'appetit.

Il est vrai que les hommes ont aussi quelquefois recours aux ornemens étrangers, mais c'est avec moins d'application

cation & de necessité, la beauté & la grace ne leur étant pas si necessaire qu'aux femmes pour donner de l'amour, & ils y reüssissent mieux en se convertissant en pluye d'or & de perles, que paroissant en Adonis ou en Jupiter.

Quiconque est riche est tout, il est cheri des belles,
Jamais Sur-Intendant ne trouva de cruelles.

Et ce qui montre qu'il y a plus que la coûtume qui porte les femmes à rechercher les ajustemens avec tant d'ardeur, c'est que cette pratique est universelle, n'y aiant point de siécle ni de pays, où elles n'aient encheri sur les hommes, étant toûjours plus luisantes, plus huilées, a plus peintes & plus charbonnées dans les endroits où l'huile, le charbon & la peinture tiennent lieu de fard.

Le méme Socrate dont nous avons déja parlé, regardoit comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme sage, que d'être lié inséparablement avec une femme. Et lorsque ses disciples le consultoient là dessus il leur répondoit,

a *En plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Amerique.*

qu'ils se souvinssent des poissons qui se tuent pour entrer dans les filets & qui n'y sont pas plûtôt qu'ils s'efforcent d'en sortir, & quelques-uns ajoûtent qu'il leur alleguoit ce Proverbe qu'il avoit justifié à ses dépens.

Une femme & un hôte, un temps pluvieux & mou a
Aprés plus de trois jours nous causent du dégoû.

Pour bien connoître les femmes & en parler sainement, ce n'est pas assez de les voir en céremonie & au cercle, où elles viennent composées pour s'attirer de l'encens. Il faut avoir vécu avec elles, & les avoir veuës dans leur à-tous-les jours, pour juger de leur esprit; comme il faut les avoir veuës en des-habillé & à la toillette pour juger de leur beauté. C'est là que l'on reconnoît leur humeur, leurs façons, leur tracas, & qu'elles sont comme un beau soulier, dont on ne connoît point le défaut pour le regarder simplement.

De quelque caractére qu'on les cherche il y a toûjours un côté qui ne revient pas tout-à-fait. Si elles sont jeunes,

a *Un vieux Poëte.*

elles aiment encore à folâtrer, & il faut avoir sans cesse les yeux sur elles & les tenir en lisiére de peur qu'elles ne se laissent tomber.

Vne vieille est proprement une gouvernante qui ne veut point qu'on la quite.

Les belles sont trop sujettes à caution, & à faire plus d'amis que l'on n'en veut.

Les laides sont extrémement ombrageuses & veulent être aussi bien servies que si elles donnoient la plus belle monnoye du monde.

Quand elles sont simples & innocentes, elles jugent des autres par elles-mémes, & se laissent aisément persuader qu'on ne veut pas leur faire de mal.

Prendre une femme qui ait tant d'esprit, c'est faire de sa maison une academie ou une école dont elle sera la maîtresse,

Celles qui ont de la naissance, la font bien acheter. Celles qui apportent du biẽ, le sçavent dépenser. Si elles n'ẽ ont point, on apprehende qu'elles n'en empruntent, & que pour avoir une belle juppe, elles ne mettent le corps en gage.

Les Coquettes sont les plus naturelles de toutes les femmes : mais aussi elles le sont trop.

Elles donnent souvent à tous, a
Un bien que vous croyez à vous.

Et si un mari veut s'en plaindre, elles répondent sans façon.

C'est bien aux maris à gronder, b
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs.
Que ne sont-ils les galans de leurs femmes,
On n'en chercheroit point ailleurs.

Il n'y a rien de plus trompeur que l'apparence & la mine. La severité des Prudes n'est qu'un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté, & les leçons qu'elles donnent de la vertu, doivent être souvent écoutées.

Comme l'ordinaire chanson
De qui fait le métier de prude:
Elle met son unique étude,
A se garantir du soupçon;
Mais en bonne solitude,
Elle n'y fait point de façon.

C'est-à-dire qu'avec les femmes, il y

a *Bertelet.* b *Corneille. Circé.*

a toûjours sujet d'allarme, comme de querelle & de dispute. Cela est trop connu pour le revoquer en doute, & l'on peut juger du repos & du bon-heur dont on jouït avec elles par le nombre des maris contens, aussi petit que celui des femmes Sages, si rares qu'entre mille il ne s'en trouve pas une, si ce n'est en idée & en tableau C'est la pensée méme du Sage qui s'y connoissoit mieux que personne. Et ce qu'il dit ailleurs que a *celui qui a trouvé une bonne femme à receu de Dieu une grace particuliére*, confirme assez ce qu'en dit un Payen, que c'est une chose aussi rare qu'un oiseau de Paradis que l'on ne voit sur la terre que quand le Ciel y en envoye.

Les autres passages de l'Ecriture peuvent encore tres-bien servir à justifier, 1°. Ce que dit Aristote, qu'un Etat est mal gouverné par les femmes, parce qu'elles sont incapables de conseil; 2°. Ce que dit Tacite un des plus grands politiques, que le Sexe est foible & incapable de grans travaux, & que quand les femmes ont l'autorité entre les mains, elles en sont extrémement jalouses, & deviennent superbes, insuporta-

a *Prov.* 18. 22.

bles, cruelles & vindicatives, 3°. Ce que dit un ſage Romain, dans Tite-Live, qu'étant des animaux indomptables & incapables de moderation, elles ont beſoin d'un frein, pour être retenuës dans le devoir. 4°. En un mot, tout ce qu'en ont jamais dit les Anciens & les Modernes, & tout ce qui a été établi en faveur des hommes, pour leur conſerver le rang & la preéminence qui leur appartiennent ſi legitimement.

REMARQUES NECESSaires pour l'Eclairciſſement de quelques difficultez ſur l'Egalité des Sexes, & ſur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.

QVoi que ce qu'il y a dans le Livre de l'Egalité des Sexes, & dans la troiſiéme Partie de celui-ci, puiſſe ſuffire pour ſatisfaire à toutes les difficultez conſiderables que l'on peut avoir ſur ce ſujet, il ne ſera pas néanmoins inutile d'y ajoûter quelques remarques.

I. Il faut en cette rencontre, comme en toute autre, prendre bien l'état

de

de la question, c'est-à-dire voir dequoi il s'agit précisement, quel est le dessein de celui qui parle, pour demeurer dans les termes & les bornes qu'il se prescrit. Nous pretendons simplement que les deux Sexes considerez selon les avantages naturels du corps & de l'esprit, sont également capables, également nobles & également estimables. Ainsi c'est, à mon avis, prendre le change que de répondre qu'il y auroit quelques inconveniens à mettre les femmes dans les Emplois. Car nous ne demandons pas si on doit les y mettre, mais seulement si elles en sont capables.

Outre qu'un inconvenient ne détruit point une verité, ceux que l'on nous peut opposer ne viennent que de la coûtume, & de ce que l'on considere la Societé Civile dans l'état present où elle se trouve, & de la maniére que les hommes la conduisent & la reglent. Mais on ne fait pas reflexion qu'encore qu'elle n'ait pas toûjours été, & ne soit pas encore partout de la même façon, elle n'a pas laissé pour cela de bien aller. Si les femmes avoient gouverné, elles auroient reglé les exercices & les emplois à leur mode, comme ont fait les hommes. Par exemple, elles

auroient pû obliger au celibat celles qui auroient voulu être admises aux charges où ce genre de vie seroit plus convenable, de la même maniere que l'on y oblige les hommes.

La necessité où elles sont dans le mariage, de porter les enfans dans leur sein, & de les nourrir ensuite, ne leur eût pas causé tant d'incommoditez ni d'obstacles dans les Republiques de Lycurge & de Platon, où les filles eussent été élevées dans les mêmes exercices que les garçons; & eussent acquis peut-être autant de force & de vigueur. Et en éfet on sait que presque par toute l'Amerique & dans la meilleure partie de l'Afrique où les femmes travaillent comme les hommes, la grossesse ne les empéche presque point. Elles se délivrent toutes seules au milieu des bois & des campagnes; elles vont aprés cela se laver avec leurs enfans à l'eau la plus proche, & les ayant portez à leurs habitatiõs, sans les emmailloter, elles retournent à leur travail ordinaire, plus librement encore qu'auparavant. Il y a même plusieurs endroits où ce sont les maris qui se mettent au lit pour faire les couches, les accouchées mêmes leur servant de gardes.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, afin que deux perſonnes ſoient égales dans une ſocieté, il n'eſt pas neceſſaire qu'elles puiſſent faire la même choſe, ou qu'elles la faſſent de la même maniére. C'eſt aſſez qu'elles en puiſſent faire d'équivalentes. Or il eſt certain que la production & l'éducation des enfans qui appartiennent aux femmes *a* eſt du moins auſſi importante & auſſi noble que tout ce que font les hommes. Et comme cela ne les empécheroit pas abſolument de s'en acquitter comme eux, au lieu qu'ils ne peuvent faire tout ce que font les femmes, la partie eſt bien égale.

II. Ceux qui s'appuyent ſur le conſentement de tous les hommes pour établir leur excellence prétenduë, montrent bien que leurs raiſonnemens ne ſont pas plus juſtes que leur cauſe. Car du moment que je prétends que l'opinion commune eſt un préjugé & une erreur, tous ceux qui y ſont engagez deviennent mes parties, & par conſequent recuſables, n'y ayant plus que la raiſon qui nous puiſſe juger. Et de dire qu'un ſentiment receu de tous les hommes ne peut être faux, c'eſt répondre ce qui eſt en que-

a *Voyez l'Egalité des Sexes.* pag. 68.

stion. Le peu de gens qu'il y a qui suivent la raison, & la peine que l'on a pour la découvrir, nous apprennent assez à nous défier de ce qui est le plus universellement receu & pratiqué, comme étant peut-être l'éfet le plus naturel de la corruption des hommes, & des passions qui les gouvernent.

C'est pourquoi ayant receu du premier l'exemple de dominer sur les femmes, il n'est pas si mal-aisé de comprendre qu'ils *a* l'ayent porté & conservé par tout où ils se sont répandus ; que de concevoir que le monde étant déja établi & imbu de certaines opinions, il en soit venu une nouvelle, *b* qui nonobstant sa fausseté ait gagné la moitié de la terre, & s'y soit déja maintenuë depuis mille ans.

Ajoûtons à cela que le témoignage de plusieurs personnes, & de plusieurs siécles n'a lieu que dans les matiéres historiques, où il s'agit de savoir ce qui a été fait ou dit sur les choses dont nous ne pouvons être nous-mêmes les témoins. Mais ce témoignage est inutile dans les choses de la Physique & des autres sciences, dont nous pouvons nous éclaircir

a *Voyez l'Egalité des Sexes*, pag. 12. b *Le Mahometisme*.

par

par nous mêmes.

Les femmes ne ſavent rien que ce que les hommes leur enſeignent, & elles ſont diſpoſées à leur exemple à recevoir toutes les folies qu'on leur voudra inſpirer. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'elles ayent toûjours été dans une opinion qui leur eſt déſavantageuſe, ni qu'elles ayent tant de peine à croire ceux qui entreprennent de les détromper : étant ſemblables en cela à des enfans de qualité qui ayant été changez à nourrice & élevez en païſans, ſe moqueroient de ceux qui les viendroient reconnoître.

III. C'eſt avoir peu de raiſon de nous renvoyer aux bêtes pour juger de l'excellence des hommes. Si nous eſtimons parmi elles les mâles plus que les femelles, c'eſt à cauſe qu'on les eſtime plus parmi nous, comme en éfet nous ne les devons eſtimer à cét égard que par raport à nous. Ainſi je préfererois un chien à un bœuf, en ce qu'il fait paroître plus d'eſprit. Vn autre aimeroit mieux un bœuf qu'un chien, en ce qu'il a plus de chair & plus de force. C'eſt à dire que l'excellence des bêtes à nôtre égard eſt fort arbitraire, puiſqu'elle ne peut être fondée que ſur la reſſemblance de corps qui eſt entre

elles & nous, ſur le plaiſir & ſur le ſervice que nous en pouvons recevoir, chacun ſelon ſes beſoins & ſon imagination. Au reſte elles ne nous doivent ſervir d'exemple, non plus que les hommes-mêmes qu'en une maniere, lorſque les choſes que nous y remarquons réveillant nôtre raiſon, nous font penſer à ce que nous devons faire: autrement il faudroit prendre tout indifferemment pour nôtre regle. Et je trouve que la ſeconde femme de l'Empereur Sigiſmond avoit raiſon de demander à ceux qui l'exhortoient à demeurer veuve apres la mort de ſon mary, à l'exemple de la Tourterelle; pourquoi ils ne lui propoſoient pas plûtôt celui des pigeons & des autres animaux. Il n'y a rien dans le commerce du mâle & de la femelle qui donne l'avantage au premier. Le deſſus ne vaut pas plus que le deſſous: & ce qui eſt deſſous icy, eſt deſſus pour nos Antipodes. L'on eſt ſi bien revenu de l'opinion de ceux qui croyoient que le mâle eſt un principe actif dans la generation, & la femelle un principe purement paſſif, qu'il ſeroit inutile d'en parler. Outre que celui qui agit ſouffre à ſa maniére, & que celui qui ſouffre agit quelque fois davantage; quoi

que

que son action nous soit insensible.

IV. *a* Nous avons assez parlé ailleurs du temperamment des femmes. Si l'on joint ce que nous en avons écrit, à l'idée generale de la science que nous donnons au même Livre, & à ce que nous y disons des emplois ; il sera aisé de juger que quelque temperamment que les femmes ayent, froid ou chaud, sec ou humide ; elles peuvent porter leur Esprit aussi loin que nous, en suivant la methode que l'on a dressée en leur faveur pour la conduite de l'esprit dans les sciences & dans les mœurs. L'experience nous faisant voir beaucoup de sagesse, & de jugement dans des personnes de temperamment tout opposé, & des femmes fort humides raisonner avec plus de solidité, & de justesse, & de plus de choses que des hommes assez secs & qui ont beaucoup étudié.

Il ne faut donc avoir nul égard à ce que l'on dit d'ordinaire qu'elles sont d'une constitution plus froide que les hommes. Car cela ne s'accorde pas avec la chaleur interne necessaire aux femelles pour produire un animal dans leur sein:

a Egalité des Sexes. pag. 21. pag. 73. & 74. pag. 112.

ni avec ce que nous voyons, & dont tout le monde tombe d'accord, que les femmes ont l'imagination plus vive & plus prompte que nous, ni avec ce que l'on dit d'ordinaire que le fond de leur humeur est la coquetterie, & qu'elles sont plus portées à l'amour que les hommes. Car tous ces éfets viennent du mouvement & de la chaleur.

Il y en a peu parmi elles qui en conviennent: parce que comme l'on se fait une vertu & un honneur de persecuter l'amour dont on fait peur aux simples comme d'un loup-garoux, il arrive souvent que ceux qui en sont les plus pressez, font semblant d'être ses plus mortels ennemis, pour être plus à la mode, & pour paroître exempts d'un mal dont tout le monde est rempli.

Il semble neantmoins qu'il étoit de la sagesse de l'Auteur de la nature de donner aux femmes une passion plus forte qu'aux hommes pour le mariage, afin que leur imagination étant plus touchée de ce qui peut y attirer, elles fissent moins de reflexion sur les incommoditez de cét engagement, qui les en pourroient détourner.

Ce qui contribuë à leur persuader le con-

contraire, c'eſt la coûtume qui les oblige plus à la retraite & à la retenuë, ſur tout en matiére d'amour ; que les hommes, à qui elle permet de les rechercher, de les ſolliciter, & de faire éclater leur paſſion.

Cette émotion de ſang que l'on appelle pudeur, & qu'elles reſſentent plus que les hommes, les confirme auſſi dans cette perſuaſion, ſur ce que l'on dit & que l'on croit bonnement que la pudeur nous eſt naturelle ; & plus aux femmes qu'aux hommes ; ce que l'on porte ſi loin que mille gens raiſonnent de la ſorte. La pudeur défend aux femmes beaucoup de choſes qu'elle ne défend point aux hommes, & comme c'eſt la nature qui la leur a donnée pour leur ſervir de frein, c'eſt une marque qu'elle les éloigne des mêmes choſes.

Pour moy je ne vois rien que la nature ne leur ait permis comme à nous, leur ayant donné le même droit de faire tout ce qu'elles jugeront à propos pour la perfection de leur eſprit & pour la conſervation & le ſoulagement du corps. S'il y a entre nous & elles quelque diference à cet égard, c'eſt un éfet de la coûtume, d'où dépendent la gloire, l'infamie,

le blâme, le mépris, l'honnête & le deshonnéte. Et la pudeur n'est autre chose que la crainte d'être blâmé & méprisé par les hommes, en faisant ou en disant devant eux ce qu'il ne leur plaît pas d'aprouver.

On ne doit appeller naturel que ce qui est fondé sur la nature, c'est-à-dire, sur la disposition interieure & essentielle de chaque chose. Or ce qui est de cette sorte ne se perd jamais, & se trouve par tout, dans tous les âges, dans tous les états & dans toutes les rencontres de la vie, étant une suite necessaire de ce que nous sommes.

Que l'on examine sur cette régle ce que l'on regarde comme le principal objet de la pudeur. En un temps on rougit de certaines choses, que l'on fait gayement en d'autres, & je ne croy pas que toutes les femmes rougissent en presence d'un galant-homme qui leur diroit qu'elles sont d'une constitution plus amoureuse que nous. Au moins elles n'en devroient pas avoir plus de honte, que quand on leur dit qu'elles sont plus belles: ces deux qualitez, d'avoir plus de tendresse & de beauté, leur étant tres-avantageuses, & une marque de leur excel-

excellence au dessus de nous, s'il y en doit avoir d'autre entre les deux Sexes que celle qui vient de la raison.

C'est ce qu'une fille des plus belles de corps & d'esprit que je connoisse, & qui ne fait ni profession ni scrupule de galanterie, répondit un jour à une de ses amies qui lui disoit dans l'entretien, qu'elle ne pouvoit soufrir ces gens qui croient que les femmes ont du tendre plus que les hommes.

Vous avez sans doute vos raisons, luy dit-elle, pour considerer comme une injure ce que je regarde comme un éloge. Car je suis d'une façon que je ne croirois pas qu'un homme me fît plus de tort de me dire que j'ay plus de penchant à l'amour que lui, que s'il me disoit que j'ay plus de beauté.

C'est assurément avoir le goût bien diferent du commun des femmes qui donneroient tout pour être belles. Ce n'est pas que je ne considere cette qualité comme une des plus estimables. Je say quelle en est la puissance : mais cela n'est bon que pour un temps ; & est trop fragile & trop foible en comparaison des avantages qui accompagnent l'amour.

Il n'y a que l'amour qui nous donne

de l'esprit & du plaisir. Qui n'a point d'esprit n'a point d'amour. Vous connoissez l'homme que vous trouvâtes icy dernierement. Il y a quelque-temps que c'étoit un stupide, un taciturne, un bizarre, un emporté, un opiniâtre, un fâcheux, sans honnêteté, sans complaisance, à charge à luy-même & à tous ceux qui avoient le mal-heur de se rencontrer avec lui. En un mot on le fuyoit comme un moine-bouru, & plusieurs gens ne le connoissoient que sous ce nom-là.

Ayant eu un bon intervalle, il y a environ un mois, il s'avisa de me venir voir à une heure peu ordinaire pour les visites, & me trouva toute seule. Je le receus avec toute la bonté dont je suis capable. Je lui témoignay de l'estime, je le loüay sur tout ce que je remarquois en lui, qui le meritoit. Je répondis obligeamment à tout ce qu'il me dit des sentimens de son cœur, & je reconnus enfin par les protestations, par les confidences, & par les offres qu'il me fit, qu'il avoit pris un peu d'amour, & que j'avois touché son cœur.

Je ne vous dis tout cela que pour venir au changement que ce remede a fait

en-

en sa personne. Car il a tellement rectifié ses esprits, qu'on ne le reconnoît presque pas. Il est devenu honnête, complaisant, agreable, officieux, & il tient presentement assez bien sa partie dans des conversations que je croyois auparavant au dessus de lui.

Ce que je vous dis de cette nouvelle conquête, vous l'avez pû remarquer à proportion dans tous ceux que la belle passion inspire. Que si elle est si efficace & si utile aux personnes en qui elle n'agit que pour un temps, jugez de ce qu'elle doit operer en ceux à qui elle est plus naturelle qu'à d'autres, pourvû qu'elle ne soit point corrompuë par le mélange de quelque mauvaise humeur, ni de mille fantaisies que le monde se met en tête; faute de consulter la raison. Et l'on voit en éfet que tous ceux qui aprochent le plus du temperamment des femmes, & qui les frequentent davantage sont toûjours les plus raisonnables & les plus polis, comme ayant les qualitez les plus propres pour la Societé & pour la paix.

Vous me direz peut-être que l'on se sert d'un terme de mépris pour marquer ceux qui nous ressemblent & qui

aiment à se trouver avec nous, en les appellant des effeminez. Il est vray que c'est là le terme ordinaire, mais vous connoissez l'humeur des hommes. Vous savez bien quel est leur principe, en tout ce qui nous regarde. Ils ont du mépris pour nôtre Sexe, & par consequent pour ce qui nous est particulier. Ils estiment plus le leur, & tout ce qui lui appartient leur paroît plus excellent. C'est pourquoi les défauts qui sont communs aux deux Sexes, sont à leurs yeux plus grands & plus horribles dans le nôtre; & les perfections qui leur sont communes avec nous, sont en eux dans un degré plus élevé.

La verité même devient ridicule & méprisable dans nôtre bouche. J'ay éprouvé cent fois qu'en raportant certains raisonnemens, comme venans d'une femme, on n'y faisoit nulle attention, ou bien l'on se contentoit de dire que c'étoit le raisonnement d'une femme. Et en d'autres rencontres, faisant le recit des mêmes choses sous le nom d'un homme, on y faisoit reflexion, & on les estimoit fort.

Les plus belles vertus ont dans nôtre Sexe le même sort que la verité. Elles y deviennent un vice, au lieu que le vice

se

se change en vertu dans les hommes. Y-a-t-il rien par exemple de plus contraire aux loix naturelles & divines que d'exposer sa vie, si ce n'est pour la conserver, & de se jetter aveuglément dans les dangers les plus évidens par le seul desir de la gloire qui est le plus vuide de tous les phantômes que les hommes se soient forgez, principalement quand on ne la doit acquerir qu'aprés la mort, lorsqu'elle ne guerit de rien. Cependant cette conduite est la plus haute vertu parmi les hommes : c'est elle qui fait les Heros, qui donne les aplaudissemens, les triomphes & l'immortalité. On nous meprise au contraire, parce que suivant les loix de la Religion & de la raison, nous aimons une vie éloignée du trouble & des armes; que nous sommes sensibles à la misere d'autrui, & que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le sein d'un homme, qui nous auroit dit injure, ou d'un étranger inconnu qui ne seroit nôtre ennemi que parce qu'on lui auroit donné ce nom-là, & que l'on nous auroit dit qu'il y a de la gloire à lui donner la mort, ou bien à la recevoir de sa main. Voila pourquoi un honnête homme qui aime la paix, le repos & la dou-

ceur comme nous, eſt traité de moû, de lâche & d'effeminé.

Nous ne ſommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien; nous n'y ſommes point pour haïr, mais pour aimer. La nature & la Religion ne nous préchent qu'amour. Dieu n'a creé le monde & ne le conſerve que par amour & pour l'amour. Nous ne venons au monde, & n'y pouvons être vertueux ni contens ſans l'amour, & nous ne ſerons recompenſez dans l'autre vie que par amour, & pour avoir bien-aimé en celle-ci.

C'eſt une des raiſons qui me perſuade que ceux qui ont plus de pente à l'amour ſont plus excellens que les autres. Et vous entrerez ſans peine dans ce ſentiment, pourvû que vous ne conſultiez point la coûtume qui ſe mêle de regler les diſcours & la conduite de l'amour en particulier comme en public. Car la plûpart du monde eſt aſſez ſot pour croire que la coûtume doit être nôtre régle en l'abſence des hommes, de même qu'en leur preſence; Etans ainſi de vrais idolatres, puiſqu'ils ont pour une choſe qui eſt preſque toûjours l'éfet du caprice, le reſpect & la crainte que nous ne devons qu'à

qu'à Dieu, auquel il faut obéïr en tout & par tout, parce qu'il voit tout.

Je ne voudrois pas dire ceci au milieu des ruës ni en presence de mille gens infatüées contre l'amour, & qui ne veulent pas que les femmes se mêlent d'en parler; comme je ne voudrois pas y paroître en robe de chambre. Mais je ne feins point de vous dire, à vous qui aimez à raisonner, & à ne rien faire sans raison, que je voudrois être d'un temperamment encore plus amoureux que je ne suis, parce que j'en aurois plus d'esprit. Et pour vous obliger à recevoir comme un éloge, ce que vous appellez une injure; je m'en vais vous faire part d'une idée qui vous paroîtra aussi plaisante que nouvelle sur ce qu'on nomme proprement amour. C'est qu'il me semble que si d'un côté l'on considere que les femmes y ont plus de disposition que les hommes; & que de l'autre côté l'on ait égard à la maniere dont elles contribüent à leur production, on peut dire qu'elles sont plus excellentes qu'eux, comme étant en cela les images de Dieu d'une maniére plus parfaite.

Ne vous est-il jamais venu dans l'esprit, que de même que nous n'arrivons à

la connoiſſance de Dieu que par le moyen des creatures, auſſi nous ne concevons rien en lui que par raport aux mêmes creatures qui ſont ſes ouvrages. C'eſt pourquoi je le définis, l'Etre qui a produit & engendré le monde. Et quand je n'en trouve point d'autre, ni d'autre modelle que l'amour de Dieu. En ſorte que tout l'Vnivers en general, & chaque creature en particulier eſt en même-tems l'éfet & l'image de l'amour divin.

En éfet les puiſſances que nous avons ne nous étant données que pour agir; les creatures ne pouvant pas reſſembler à leur Auteur dans ſon eſſence comme dans ſes actions; l'amour étant la premiere & la principale, à laquelle ſe raporte tout ce que nous connoiſſons en lui; la Puiſſance pour éxécuter les deſſeins de l'amour, la Sageſſe pour en ordonner les éfets, la Providence pour les conſerver, la Bonté pour favoriſer les hommes, la Juſtice, pour regler leur amour & leurs devoirs, la Miſericorde pour recevoir ceux qui s'en ſont écartez; on peut dire que l'amour eſt ce qu'il a voulu repreſenter dans les creatures, & que leur nature, leur difference, & leur nobleſſe

nobleſſe conſiſtent dans la maniere dont chacune le repreſente.

Cela paroît en ce que non ſeulement il les aime toutes, comme ſes éfets & ſes images, s'y uniſſant par ſa preſence & par ſon action ; mais encore il veut en être aimé, & qu'elles s'uniſſent & ſe raportent toutes à lui, celles qui ſont capables de raiſon par une union & une conformité entiére d'eſprit & de volonté; & les autres par celles-ci, en le conſiderant comme l'Auteur & la fin de tout, & uſant de tout, c'eſt-à-dire en s'y uniſſant ſelon les loix qu'il leur a preſcrites.

C'eſt pour cela qu'il a inſpiré à toutes les creatures le deſir de l'union qui eſt ce que j'entens par amour. Les corps dont l'Vnivers eſt compoſé, aiment tellement à être unis, que l'on ne conçoit pas qu'aucun pût être ſeparé des autres par le vuide. Les parties de ces corps ont plus de diſpoſition à ſe joindre avec les unes qu'avec les autres. La perfection & la beauté de chaque corps ne conſiſte que dans l'union & dans la juſte convenance de toutes leurs parties. Et ce qui me perſuade que cette diſpoſition a l'union dans les corps les plus inanimez,

fondée sur la diferéce de leurs étéduës, de leurs figures, & de leurs mouvemés, peut être fort bien appellée amour, sans que la Metaphore soit fort éloignée; C'est que l'amour des animaux les uns pour les autres, & pour quoi que ce soit, n'est autre chose qu'une certaine disposition corporelle qui les porte à rechercher ce qui leur est le plus convenable.

Je ne m'arrêterai point à l'ordre que l'on pourroit imaginer par ce principe entre toutes les choses créées. Je vous dirai seulement qu'il me semble que celles qui ont le plus de subtilité & d'activeté, par exemple le feu, doivent passer devant les autres: parce que penetrant plus de choses, elles sont plus capables d'union, & representent ainsi mieux l'action par laquelle Dieu agit sur tout, & s'unit à tout.

Mais comme sa principale action est l'amour par lequel il produit un Etre nouveau hors de soi-même, les choses qui lui ressemblent le plus en cela doivent avoir le premier rang. C'est pourquoi l'homme est le plus noble de tous les animaux & de toutes les autres creatures, n'y ayant rien à quoi il ne puisse s'unir par ses pensées & par ses desirs,

pouvant

pouvant outre cela produire son sembla-ble, avec connoissance & avec volonté.

Or de même qu'en Dieu tout se rapporte à l'amour ; tout s'y rapporte aussi dans l'homme. Il n'est homme que par l'union & l'amour du corps & de l'esprit. Le corps n'est parfait & entier que par le juste assemblage de tous ses membres, & ne peut s'entretenir dans son état de perfection, ni arriver à une plus grande, sans s'unir à tout ce qui l'environne, par le moyen de ses organes, pour s'aprocher de ce qu'il aime, ou pour s'éloigner de ce qu'il ne peut aimer. Et l'esprit qui est le principe de connoître & de vouloir, c'est-à-dire, de se joindre par l'entendement & par la volonté, ne peut être content & satisfait qu'il ne soit uni de ces deux façons à ce qui lui paroît de plus conforme, pour lui même ou pour le corps.

Voila pour ce qui regarde le desir de nous conserver nous-mêmes, que l'on apelle communément l'amour propre. Dieu nous a encore donné un second desir qui a pour objet l'union d'une personne de Sexe & de constitution diferente, dont le concours est necessaire pour produire un Etre de même nature que

nous. Or c'est par ce desir que nous sommes proprement les images de Dieu, puis qu'en l'éxécutant selon ses loix, nous imitons ce que nous connoissons en lui de premier, qui est de produire par amour un ouvrage separé de nous-mêmes, qui dépend de nous, sans que nous dépendions de lui, qui a besoin de nôtre secours pour être conservé comme pour être produit; auquel nous demeurons unis par amour, & pour lequel il semble que tout ce qui est en nous ait été fait.

Si l'on n'y pense pas durant les premiéres années de la vie, c'est que le corps a besoin de ce temps-là pour acquerir les forces qui lui sont necessaires. Car aussi-tôt qu'il en a assez, ce second desir commence à s'emparer du cœur; il nous détache en quelque façon de nous-mêmes & de ceux à qui nous devons la vie, pour nous attacher, & à la personne dont l'amour & l'union sont necessaires pour la donner à une autre, & à celle qui l'a receuë de nous. Il semble alors que l'on ne vive plus pour soi, mais seulement pour ceux que l'on aime: l'on fait plus d'éforts pour eux que pour soi-même. On est autant & quelques-

fois

fois plus touché du bien & du mal qui leur arrivent que du ſien propre. Enfin ce deſir ſe fortifie avec l'âge; il occupe la meilleure partie de la vie; il ne finit pas même quand le corps a perdu ſes forces, reſtant encore aprés dans l'eſprit; & il rend les hommes immortels comme Dieu, autant que la condition d'une creature faite pour en produire une autre le peut permettre: puiſque ce n'eſt mourir qu'à demi, que de laiſſer d'autres ſoi-mémes, en qui l'on eſpere de vivre en quelque façon aprés la mort. Et c'eſt pour cela que les peres & meres ſe mettent ſouvent plus en peine de la fortune de leurs enfans pour aprés leur mort que durant la vie.

Ainſi l'amour eſt le commencement, la fin, le bonheur, & la perfection de l'homme, n'y ayant rien qui le rende plus ſemblable au premier être qui fait tout par amour, & pour l'amour. Et il eſt indubitable que les femmes le ſont plus que les hommes, ayant plus d'amour qu'eux, & cét amour les faiſant agir d'une maniere plus approchante de celle de Dieu dans la production du monde. Car ce ſont elles proprement qui nous forment dans leur ſein, qui nous don-

nent l'être, l'accroiſſement, la perfe-
ction, la vie, la naiſſance & l'éduca-
tion; Imitant en cela la Toute-puiſſan-
ce divine qui produit dans ſon immen-
ſité comme dans un vaſte ſein un ouvra-
ge tout diferent de lui-même; imitant
auſſi ſa bonté, ſa ſageſſe, ſa miſericorde,
ſa providence, bien autrement que les
hommes, qui ont ordinairement moins
d'amour & de ſoin pour leurs enfans, ne
ſervant à leur generation qu'en paſſant &
comme une ſimple pluye neceſſaire à la
terre pour faire germer la ſemence qu'el-
le renferme. C'eſt pourquoi nous ap-
partenons naturellement à nos meres, à
qui nous nous attachons uniquement
dans nôtre enfance, comme tous les pe-
tits des autres animaux.

Selon le principe que vous venez d'en-
tendre, ſi un Sexe eſt pour l'autre, com-
me on le pretend communément, ce ſont
ſans doute les hommes qui ſont pour les
femmes; la nature qui les a deſtinez à
nous ſervir, leur aiant donné un amour
plus emporté & plus violent, parce
qu'il doit moins durer, un eſprit plus
ſolide & plus peſant, un corps plus
groſſier & plus robuſte pour être plus
capables dexécuter nos ordres, de ſup-
porter

porter la fatigue, de labourer la terre, & de faire tous les travaux neceſſaires pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfans.

Ce que je trouve de plaiſant dans leur conduite c'eſt d'avoir pris un ſujet d'élevation & d'empire, de ce qui devroit étre pour eux une occaſion d'abaiſſement & de ſoûmiſſion, ſuivant méme les idées les plus ordinaires par leſquelles ils ſe gouvernent. Ils ſe glorifient d'étre les inventeurs de tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde; & prétendent que c'eſt une marque de plus d'eſprit, de ſupériorité, d'excellence, d'avoir trouvé les Arts & les Sciences, bâti des villes, fondé des Empires, & d'avoir toûjours eu le ſoin de la paix & de la guerre. C'eſt faire juſtement comme des domeſtiques & des officiers qui voudroient aſſujettir leurs maîtres, en abuſant du pouvoir & des forces qu'ils auroient receuës pour s'acquiter de leur devoir, & qui auroient fait plus qu'on ne leur auroit demandé. Je voudrois bien ſçavoir pourquoi les Artiſans, les Laboureurs, les Marchands qui portent les plus groſſes charges de l'Etat, ſont moins eſtimez que les

nobles qui ne font rien ; & pourquoi les hommes au contraire, qui sont & doivent étre les roturiers des familles à l'égard des femmes, s'estiment néantmoins plus qu'elles. Si ceux qui font la plus grosse besoigne doivent aller aprés les autres, vous voiez bien le rang qui leur appartient, & que ce doit étre moins par civilité que par devoir qu'ils nous donnent le haut bout, & le côté le plus honorable. Examinons encore par plaisir leurs titres de noblesse. Car il est juste de sçavoir ce qui leur appartient pour les découvertes qu'ils ont faites dans les Arts & dans les Sciences & pour les beaux établissemens dont ils prétendent que nous leur sommes redevables Car il leur faut rendre justice.

Pour ce qui est des Arts & des Sciences, nous pourrions peut-être leur en disputer l'invention. La propreté & l'adresse que nous faisons voir en tout ce que nous entreprenons, la délicatesse de nos doits, la vivacité & le tour ingenieux de nôtre imagination, devroient bien leur avoir appris de quoi nous sommes capables. Et s'ils se souvenoient combien les Arts ont été foibles dans leur commencement, combien ils ont

été

été lents & incertains dans leur progrez, combien de gens y ont mis la main pour les perfectionner, combien il leur a couté de siécles & de peines pour les porter à la perfection où ils sont, & combien le hazard y a contribué, je crois qu'ils parleroient en cela de leur esprit avec plus de modestie. Et lorsque je considére que l'on s'est passé si long-temps de toutes ces belles & chéres inventions; que l'on s'en passoit encore il n'y a qu'un siécle dans l'autre partie de la terre, sans que l'on en fût moins heureux; que la plûpart ne servent qu'à irriter nos désirs, nôtre ambition, nôtre vanité, nôtre luxe, nôtre avarice, dont elles sont les effets, & à augmenter nos besoins, nos inquietudes, nos peines & nôtre misére; Il me semble que l'on n'en a une si haute idée que parce que l'on y est accoûtumé.

N'avez-vous jamais jugé de l'esprit des hommes par le rang qu'ils donnent aux Arts qu'ils ont inventez? pour moi quand je vois que les plus necessaires, comme l'Agriculture, passent pour les plus vils & les plus bas, que ceux qui les exercent, sont traitez comme la lie des Etats, & foulez comme la terre qu'ils cul-

tivent ; & qu'au contraire les métiers les plus badins, & les plus nuiſibles ſont regardez avec eſtime, je ne puis m'empécher de me dire à moi-méme qu'il y a bien du vuide dans ces têtes mâles qui veulent être conſiderées comme les plus ſolides.

Aprés cela nous ne devons point nous étonner que les femmes ſoient dans le mépris, quoi-qu'elles entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les Arts qui eſt l'Art d'aimer, c'eſt à-dire le principal, la fin & la régle de tous les autres, & qu'elles produiſent, qu'elles nourriſſent, & qu'elles élevent les hommes, & que par cette raiſon elles meritent ſeules la gloire & l'honneur du plus bel ouvrage & du plus grand ornement du monde, pour lequel tous les Arts ont été recherchez.

Si j'êtois entenduë de quelqu'un de ceux qui ſe piquent de ſcience, il ne manqueroit pas de m'entreprendre ſur ſon métier, & de dire que ſes grands peres les ſçavans ſont dignes d'un rang & d'une reconnoiſſance particuliére, n'y aiãt que les ſciences qu'ils ont inventées qui ſoient capables d'ouvrir l'eſprit, de l'éclairer, de le régler, de le perfectionner

&

& de le rendre sociable & heureux.

C'êt en éfet ce que devroient produire les sciences : mais ce n'êt pas ce que produisent celles dont les hommes font ordinairement profession, n'y aiant point de gens plus sauvages, plus fiers, plus incommodes, plus opiniâtres, plus emportez, plus infatuez, plus ignorans, plus incapables de raison, ni plus ennemis des femmes & de l'amour, du moins en apparence, que ceux que l'on appelle savans.

Il y a déja quatre ou cinq mille ans que les hõmes s'emploient à rechercher la verité. On les y met dés le berceau; la plûpart y consacrent toute leur vie, tout leur bien, & tous leurs plaisirs, ils ont des greniers & des magazins remplis de la recolte des savans leurs prédecesseurs. Qu'ont-ils produit avec tout cela? des chimeres, des préjugez, des erreurs, des sectes, des divisions, des héresies, des superstitions qui n'ont servi qu'à troubler le repos du monde. Et aprés avoir bien disputé, bien recherché durãt tant de siécles, les uns soûtienẽt encore que la verité est au fõds d'ũ puits où personne ne peut descendre; d'autres que toute la science consiste à reconnoître

que l'on ne ſçait rien, & les plus Modernes, que l'on s'eſt trompé juſqu'ici par préjugé, & que pour devenir ſçavant, il faut en revenir à l'A, b, c, comme ſi l'on n'avoit jamais rien appris. N'avez-vous jamais vû ces charlatans qui arrêtent les ſots par leur vain babil dans les places publiques; qui ſe traitent d'empoiſonneurs les uns les autres, & qui pour mieux vendre leur Mitridate, s'habillent en maſcarade, & avalent des ſerpens. C'eſt l'image des ſavans de toutes ſortes d'eſpéce. Faites-en vous-mêmes l'application; elle eſt aiſée.

Oüi la ſcience des hommes eſt une pure charlatanerie, il n'y a que la ſcience d'aimer qui merite un ſi beau nom, puiſque nous ne pouvons ni faire ni ſçavoir autre choſe avec certitude. C'eſt pourquoi les femmes y étant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce côté-là. Et ſi vous avez bien compris le ſyſteme que je vous en ai donné, vous aurez le plaiſir de reconnoître vous-même ce que je vous ay dit des ſavans.

J'ay eu autrefois la folie de croire que c'êtoit un tres-grand bon-heur que de naître dans un Empire floriſſant où l'on

pût par le moyen des Arts, des Sciences & de la fortune acquerir des amis, des plaisirs, des richesses, des habits somptueux, des palais magnifiques, une grande suite d'officiers & de domestiques, & joüir par le moyen du commerce, de tout ce qui se trouve de beau & de curieux dans les païs étrangers. Mais depuis que je me conduis plus par raison que par coûtume, & que j'ai sçeu comment vivoient les premiers hommes, & comment vivent encore aujourdhui ceux que le peuple appelle sauvages, parcequ'il les a oüis nommer de la sorte, & qu'ils ne vivent pas comme lui, je me suis bien détrompée.

Dans le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans les amours innocens des bergers & des bergéres, & dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n'est point troublée par la crainte des Puissances ni des Ennemis, tous les hommes étoient égaux, justes & sincéres, n'ayant pour régle & pour loix que le bon sens. Leur modération & leur sobrieté étoit cause de leur justice; chacun se contentant de ce que la terre qu'il avoit receuë de son pere, rendoit aux soins qu'il avoit pris

de la cultiver : Et s'emploians tous ſans souci, ſans envie, ſans ambitiõ à un ſi loüable exercice, l'on ne reconnoiſſoit preſque point d'autre maladie que la vieilleſſe, dont on ne reſſentoit que de courtes incommoditez, & aprés avoir vécu un ſiécle.

Mais depuis que quelques hommes abuſans de leurs forces & de leur loiſir ſe furent aviſez de vouloir aſſujetir les autres, l'âge d'or & de liberté ſe changea en un âge de fer & de ſervitude. Les interêts & les biens ſe confondirent de telle ſorte par la domination, que l'un ne put plus vivre que dépendamment de l'autre. Et cette confuſion s'augmentant à meſure que l'on s'éloignoit de l'état d'innocence & de paix, elle produiſit l'avarice, l'ambition, la vanité, le luxe, l'oiſiveté, l'orgueïl, la cruauté, la tyrannie, la tromperie, les diviſions, les guerres, la fortune, les inquiétudes ; En un mot preſque toutes les maladies de corps & d'eſprit dont nous ſommes affligez.

Je croi que c'eſt depuis ce temps-là que la verité & la juſtice ſe voyant perſécutées, celle-çi fut contrainte de ſe ſauver au Ciel, & l'autre de ſe cacher au fonds d'un puits, & que l'Amour

n'osant plus paroître devant tant de monde, qui ne s'étoit pourtant assemblé que pour lui, à cause des préjugez de coûtume & de bien-séance, fut obligé de mettre un bandeau sur ses yeux, & de passer pour un aveugle, comme un Sage de l'Antiquité fut obligé de faire le fou pour pouvoir donner librement un bon conseil.

Enfin pour combattre les hommes par les hommes mêmes, je vous dirai que le peu de sages qu'il y a eu parmi eux, considerant tout ce qui se passe dans les grandes Societez, n'y ont trouvé que deux faces considerables, l'une digne de risée & l'autre de compassion. Ie suis bien de leur sentiment. Et quand je regarde seulement ce qu'ils ont établi à l'égard des femmes, je ne sçai s'ils ne meritent pas bien pour leur sagesse & pour leur justice, de porter sur la tête comme étans chefs des familles, les marques illustres de leur Excellence prétenduë.

I'ENTRE assez dans la pensée de cette admirable fille. Ie ne vois guére de plus grande marque de la prévention des hommes que la persuasion où ils sont

du merite & de la nobleſſe de leur Sexe.
Ce n'a été que pour mieux connoître leurs erreurs & leurs préjugez que je me ſuis appliqué à celui-ci qui les renferme preſque tous. Et comme je n'ay point eu d'autre deſſein avec cela que de m'en divertir, en eſſaiant ma plume ; Ie finis par ce ſecond ouvrage un ſujet qui m'auroit pû fournir aſſez de matiére pour vingt volumes, ſi je l'avois voulu traitter dans toute ſon étenduë.

Fin de la ſeconde Partie.



DIS-

DISSERTATION
OU
DISCOURS,

Pour servir de Troisiéme Partie au Livre de l'Egalité des deux Sexes,

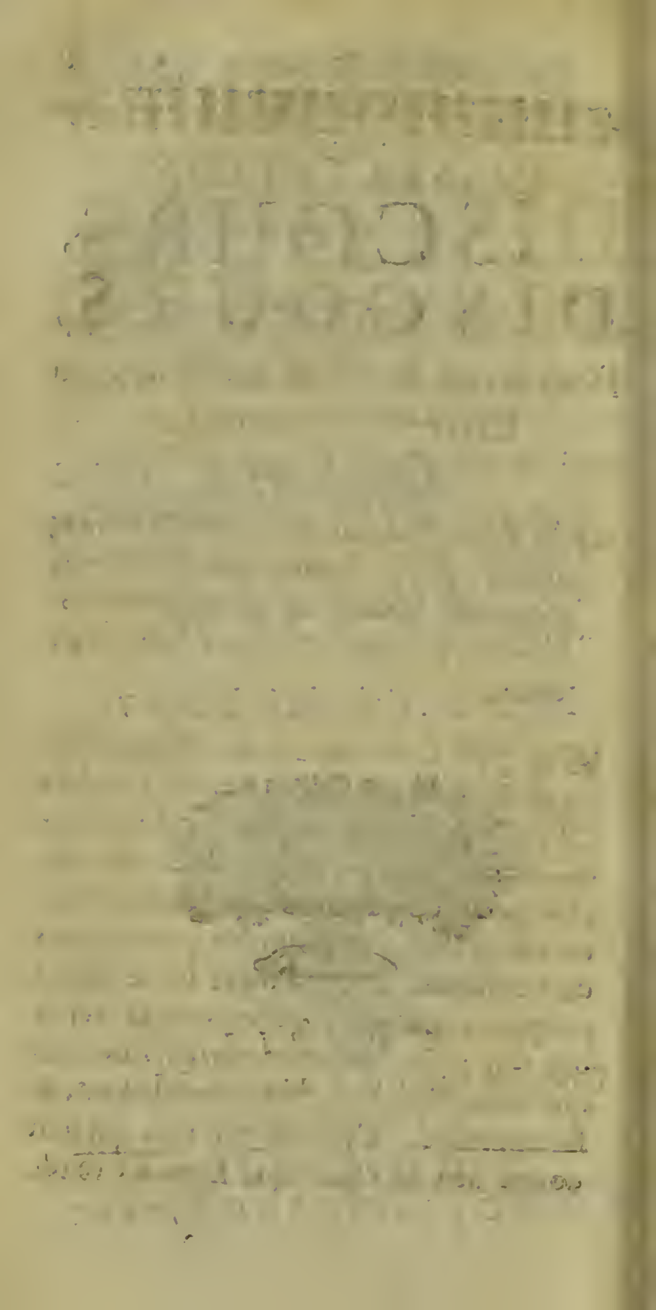
ET DE RE'PONCE AUX authorités de l'Ecriture Sainte, qu'on rapporte dans la Seconde Partie du Traitté de l'Excellence des Hommes, contre l'Egalité des deux Sexes.

Par le Sr. F. P. de la BARRE.



A PARIS,
Chez JEAN DU PUIS ruë S. Jaques, à la Couronne d'or.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



DISSERTATION
OV
DISCOURS,
Pour servir de Troisiéme partie au Livre de l'Egalité des deux Sexes,

Et de Réponse aux authorités de l'Ecriture Sainte, qu'on rapporte dans la Seconde Partie du Traitté de l'Excellence des Hommes, contre l'Egalité des deux Sexes.

LE sentiment de l'Egalité des Sexes est plus facile à établir par les régles de l'Ecriture que par celles de la Philosophie, pourvcu que dans l'une & dans l'autre on ne consulte point les préventions de l'enfance; & que l'on se serve de ses propres yeux pour découvrir la verité que l'on recherche: étant certain que ceux qui lisent l'Ecriture Sainte exactement & sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donne lieu de croire que Dieu ait rendu

les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes, ni par consequent que les uns soient à son égard plus nobles & plus estimables que les autres.

C'est ainsi, sans doute, qu'en ont usé quelques Peres de l'Eglise, dont il ne sera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de nôtre opinion pour montrer qu'elle n'est pas contraire à la sainte Theologie, puis que les grands Theologiens l'ont soûtenuë.

S. Clement d'Alexandrie est un de ceux qui s'en expliquent le plus clairemẽt. *C'est*, a dit-il, *une chose incontestable parmi nous que les hommes & les femmes sont de même nature, & qu'ils ont par consequent le même pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. S'ils sont d'une autre nature ce ne peut être qu'en apparence : car elle est la même au fond. Ils ont le même Dieu,* b ajoûte-t-il ailleurs, *le même Maître, qui est Jesus-Christ, la même Eglise, les mêmes esperances, les mêmes graces, les mêmes choses à apprendre & à faire pour leur salut, outre que les mêmes actions de la vie, tant du corps que de l'esprit, leur sont communes & semblables. Leur Sexe n'est different qu'en ce que les femmes épousent des hommes, & les hommes épousent des*

a *l.* 1. *Strom.* b *l.* 1. *Pædag.*

femmes.

femmes. Mais il n'en sera pas ainsi dans l'autre monde, dont la recompense n'est promise ici-bas ni au mâle ni à la femelle en particulier, mais à tous deux en general, sous le nom d'homme, qui leur est commun également.

a S.Basile se sert des mêmes raisons, & presque des mêmes termes. *Les avantages de la nature*, dit-il, *sont entiérement égaux dans les hommes & dans les femmes, sans aucune difference, & ils ont un pouvoir égal de bien faire. Il ne faut donc pas que les femmes disent qu'elles n'ont point de force, & qu'elles sont d'une condition inferieure à celle des hommes. Si elles sont foibles ce n'est que dans le corps & nullement dans l'ame qui est le siége de la force, de la constance & de la vertu, en quoi souvent il n'y a point d'homme capable de les égaler.* Et quelques lignes aprés, ce grand homme ajoûte qu'il ne faut point du tout s'arrêter au corps, qui n'est que la couverture, pour ainsi dire, & le vétement de l'ame, & qui pour être un peu moins robuste dans les femmes que dans les hommes, n'empéche pas que l'ame n'y ait le même pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Or il faut remarquer que la vertu, pour être parfaite, sup-

a *Hom.*10. *Hoxam.*

pose la lumiere dans l'entendement & la force dans la volonté, pour se servir du corps comme d'un organe. Ce qui se trouve de la même maniére dans les deux Sexes.

S. Ambroise aprés avoir remarqué que les actions des hommes & des femmes ne peuvent être differentes, parce qu'ils ont la même nature, le même pouvoir & les mêmes prérogatives, déclare *qu'il ne faut point s'arrêter à la difference du Sexe dans les choses où il ne s'agit nullement de disputer des avantages du corps, mais seulement de ceux de l'ame qui ne reçoit point de Sexe.*

Je ne parle point de S. Hierôme, ni d'Origene, n'y ayant gueres de gens qui ne sachent l'estime qu'ils ont euë pour les femmes. Passons à l'Ecriture.

Le premier endroit où il est parlé des deux Sexes c'est à la fin du premier chapitre de la Genese en ces termes. a *Dieu forma l'homme à son Image; & il le forma mâle & femelle, & leur dit, croissez, multipliez, remplissez la terre, cultivez-là, soyez les seigneurs & les maîtres des poissons, des oiseaux, & de tous les animaux.*

a *Examen du 1. chap. de la Genese v. 27.*

Quand

Quand ce passage auroit été dressé exprés pour prouver l'Egalité, il ne pouvoit être ni plus fort ni plus formel. Le mot *d'homme* y convient également au mâle & à la femelle comme presque dans tout le reste de l'Ecriture, sans que l'on puisse rien montrer qui oblige de l'attribuer à l'un selon une idée plus excellente qu'à l'autre. Et dans les rencontres où il signifie le mâle en particulier, ce n'est que suivant l'usage qui donne au mâle le nom de toute l'espece.

En effet soit que l'on définisse l'homme un animal capable de raison, ou bien une créature faite à l'Image de Dieu, cette définition convient aux deux Sexes sans aucune difference, l'un & l'autre étant capables des mémes fonctions de corps & d'esprit, comprises dans l'idée generale de l'homme; & le principe de connoître, de vouloir & d'agir, parquoi nous ressemblons à Dieu, n'êtant pas moins parfait dans les femmes que dans les hommes.

C'est la pensée de S. Basile lors qu'il explique ces paroles, *Dieu les fit à son Image. Celui qui a écrit l'histoire de la Genese,* dit-il, *craignant que l'ignorance ne fît*

a *Hom. 10. in Hexam.*

croire que par le mot d'homme il eût voulu seulement entendre le mâle, lors qu'il dit que Dieu créa l'homme à son Image, il a mis aussi-tôt ensuite, il le fit mâle & femelle, tout ce qui peut faire comprendre qu'une créature a été faite à l'Image de Dieu ne se trouvant pas moins dans la femme que dans l'homme.

a *Je croi,* dit S Gregoire de Nysse, *que ces paroles,* Dieu fit l'homme à son Image, *regardent tous les hommes en general, puisqu'en Jesus-Christ, selon l'Apôtre, il n'y a ni mâle ni femelle. Il faut qu'il y ait en nous deux parties dont l'une a été destinée pour representer l'Image de Dieu, & l'autre pour être le sujet de la difference des Sexes. Et lors que l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait l'homme à son Image, cela se doit entendre de la partie divine qui est en nous capable d'intelligence & de raison, & qui ne reçoit point la difference des Sexes; mais nullement de la partie destituée de raison qui est distinguée par le Sexe: Et cette grace que Dieu nous a faite, regarde toute l'espece en general & également, parce que l'Esprit est en tous de la même façon.*

Cela fait voir encore la méprise de quel-

a *Cap. 25. de opific.*

ques

ques Théologiens modernes, qui pour rabaiffer les femmes ont prétendu qu'elles n'étoient pas les Images de Dieu comme les hommes, & que c'étoit le fentiment de faint Paul. Voici fes propres mots. a *L'hôme eft l'Image & la gloire de Dieu, & la femme eft la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme vient de l'homme.* Eft-ce là dire que la femme n'eft pas l'Image de Dieu ? Si elle l'eft de l'homme, parce qu'elle vient de lui, elle l'eft de Dieu par confequent, côme le font les enfans, quoi qu'ils viennent de leurs peres. L'Apôtre ne dit point que la femme foit l'Image de l'homme, mais feulement fa gloire, ce qui eft bien different. Car elle ne feroit pas pour cela fon Image; comme toutes les créatures ne font pas les Images de Dieu, quoi qu'elles foient fa gloire & fes ouvrages.

Que fi les femmes ne font pas les Images de Dieu, parce que la premiére vient de l'homme, il n'y a donc qu'Adam qui ait été l'Image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes. Et fi la femme eft l'Image de l'homme & moins noble que lui, parce qu'elle vient de lui, tous

a I. *Cor.* II. 7.

les hommes sont par la méme raison les Images des femmes, & moins nobles qu'elles.

La raison de tout cela est que l'essence de l'Image ne consiste pas dans la maniére dont elle a été faite, mais dans les traits & les caractéres qui la rendent semblable à la chose qu'elle represente. Or les caractéres de la Divinité se trouvent dans les femmes comme dans les hommes: outre qu'elles peuvent encore arriver comme eux à cette ressemblance d'action qui fait l'éclat du Christianisme, & qui rend les Chrétiens les Images de Dieu par excellence au dessus du reste des hommes, *a* en imitant la sainteté & la perfection de Dieu-même, c'est à dire en perfectionnant leur intelligence & leur esprit, en réglant leurs desirs & leurs actions par les maximes que leur propose l' Evangile, & sur le modelle de la conduite de Dieu qu'il leur donne pour exemple de la leur.

Dans le sentiment de ceux qui tiennent que c'est par la domination que Dieu nous a donnée sur toutes les choses du monde que nous sommes ses images, les femmes le sont encore aussi parfaitement que nous, Dieu leur aiant donné cette

a. *Mat. 5.*

domination aussi entiére & aussi absoluë qu'à nous, lors qu'il dit au mâle & à la femelle, *a rendez-vous maîtres de la terre, je vous donne tout ce qu'elle porte pour vous nourrir & vous conserver.* En éfet cét empire, cette domination que nous possedons, n'étant autre chose que le droit & le pouvoir d'user de tous les biens de la terre, pour remplir les besoins que nous en avons, & ces besoins se trouvant également dans les deux Sexes, le droit de s'en servir n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre. Voilà pour ce qu'il y a dans le premier chapitre de la Genese. Passons au second.

b DIEU, dit l'Ecriture, *ayant transporté le premier homme dãs un lieu delicieux pour le cultiver & le garder, & ne trouvant pas bon qu'il fût seul, resolut de lui donner une aide qui lui fût semblable, ou* pour mieux dire, *une compagne de méme nature pour l'assister. c Et l'ayant endormi d'un profond sommeil, il en tira une côte dont il forma une femme. Et la lui aiant presentée, voilà, dit Adam, un os de mes os, la chair de ma chair, & elle sera appellée d'un nom qui marquera son origine,* d *& qu'elle a été tirée de l'homme.*

a *Gen.* 1.28. b *Examen du* 2. *chap. de la Genese* 15. c 18.21. d *Virago.*

On ne voit pas là un mot d'inégalité ni de dépendance. Il est vrai qu'Adam a été créé le premier ; mais si c'est un avantage il ne regarde que lui seul, & il est contrebalancé par l'honneur que Dieu fit à Eve de la créer dans le Paradis terrestre, le temps & le lieu étant des rapports purement extérieurs qui ne mettent ni ne supposent aucune excellence dans les choses ; autrement les bêtes eussent été plus nobles qu'Adam, leur création aiant precedé la sienne ; les ainés seroient plus excellentes que leurs cadets, les peres & les meres plus excellens que leurs enfans, en un mot tous ceux qui auroient plus d'âge que les autres.

Ce qui fait croire que Dieu a commencé par les mâles, comme aiant pour eux plus d'estime que pour les femelles, c'est que l'on juge de sa conduite & de ses veües par celles des hommes qui aiment & favorisent d'ordinaire les ainez plus que les cadets, & les garçons plus que les filles, quoi que cette preférance ne vienne souvent que du caprice & de la coûtume.

Que si l'on demande, pourquoi donc Dieu a commencé par les hommes plûtôt que par les femmes? il faut répondre simplement,

blement, qu'il l'a voulu de la sorte, ne nous en aiant point marqué de raison dans l'Ecriture. Car il faut éviter en cette rencontre comme en mille autres, la temerité de ceux, qui pour authoriser leurs fantaisies, les attribuent à Dieu, en disant qu'il a voulu faire les choses pour les raisons qu'ils se forgent, quand ils n'en trouvent point dans l'Ecriture, soit qu'il y en ait ou non.

De sorte que puisqu'elle ne nous dit point, pourquoi Dieu en a usé ainsi ? & qu'elle avertit que l'homme & la femme sont les Images de Dieu, sans que nous voyions en cela de difference entr'eux, ne disons point qu'il estime l'un plus que l'autre.

Mais replique-t-on, non seulement Eve est venuë aprés Adam; elle est encore venuë de lui, aiant été formée d'une de ses côtes. Il est vrai. Mais je dirai de même; Adam a été creé aprés la bouë, il est sorti de la bouë & du limon de la terre; ainsi la terre & la bouë sont plus nobles que lui. Et si je veux raisonner par convenance, c'est-à-dire, par des raisons imaginaires; je dirai à mon tour, Dieu a creé la premiere femme dans un lieu plus remarquable qu'Adã, & a formé son corps

d'une matiére plus dure & plus forte, & même plus noble, puis que c'étoit d'une côte d'homme, au lieu qu'Adam n'a été fait que de bouë, pour nous apprendre que les femmes sont plus excellentes que les hommes. Que répondroient les faiseurs de convenances.

S'ils disent à leur ordinaire, Dieu n'a pas voulu former la femme de la tête de l'homme, de peur qu'elle ne s'égalât à lui, ni de ses pieds, de peur qu'il ne la méprisât trop, mais de son côté, pour lui montrer qu'elle le doit considerer comme son chef & son maître? une femme les arréteroit tout court, en leur demandant où ils ont pris de si belles raisons? & elle pourroit ajoûter que Dieu tira Eve du côté d'Adam, pour leur apprendre qu'ils devoient aller de pair & à côté l'un de l'autre. Cela est bien plus naturel; Outre que cela ne regarde qu'Eve, les autres femmes ne devant rien à leurs maris pour leur naissance, & ne prétendant pas être d'une nature plus parfaite que leurs enfans, quoi qu'elles contribuent à leur production bien autrement que ne fit Adam à celle de sa femme.

De plus, Eve, telle qu'elle fût pouvoit aussi bien être créée la premiere, fournir

une

une côte pour son mary, & celuy-cy lui être dôné comme un aide semblable à elle, sans que l'on pût conclure pour cela qu'il fût d'vne nature moins excellente, ni que lui & ses descendans dussent être dans la dépendance des femmes.

La qualité d'aide n'emporte ni dépendance ni inégalité. Les Princes sont les aides de leurs Sujets, & les Sujets le sont de leurs Princes, nous le sommes tous les uns des autres dans la Societé; Dieu même est souvent appellé nôtre aide & nôtre secours; Adam étoit aide de sa femme, comme elle étoit le sien, & comme les femmes & les hommes le sont reciproquement, étant de méme nature, & également necessaires l'un à l'autre. Car un homme seul ni une femme seule ne suffisent pas pour produire leurs semblables, selon ce passage, *Il n'est pas bon*, ou *Il ne faut pas que l'homme soit seul, donnons-lui une personne semblable à lui*, ou *de méme nature que lui pour l'assister*. Ainsi c'est sans fondement & sans profit que l'on dit d'ordinaire aux femmes qu'elles sont pour les hommes, puisque les hommes sont pareillement pour elles, n'y ayant qu'Eve au plus que l'on puisse dire avoir été faite pour son mari, au sens du vulgaire; outre que c'est

l'ordinaire d'avoir une idée plus avantageuse de celui qui aide que de celui qui est aidé, parce que celui-cy a besoin de l'autre, & en dépend dans le secours qu'il reçoit. . .

a *Le serpent s'addressant à Eve dans le jardin de delices, pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il deffendu de manger de tous les arbres de ce lieu? Elle lui répōdit, qu'ils pouvoient manger de tous, excepté de celui qui étoit au milieu, sur peine de la mort. Le serpent lui repartit qu'ils ne mourroient point, & que Dieu ne leur avoit fait cette deffense que parce qu'il savoit bien qu'aussi-tôt qu'ils en auroient mangé, leurs yeux s'ouvriroient, & qu'ils deviendroient comme des Dieux, connoissans le bien & le mal. De sorte que la femme voyant que ce fruit étoit beau, & bon à manger, elle en prit, & en ayant mangé, elle en presenta à son mari qui en mangea pareillement. . .*

b *Aprés cela le Seigneur s'adressant à Eve, lui dit, Ie multiplierai vos peines, vous serez sous la puissance de vôtre mari, & il dominera sur vous.*

Ceux qui se servent des dernieres paroles de ce passage pour montrer que les

a Examen du 3. chap. de la Genese v. 1. Vers 16.

femmes

femmes sont inferieures aux hommes, & qu'elles leur ont toutes été assujetties à cause du peché de la premiere, ne savent peut-étre pas que ces mots, *vous serez sous la puissance de vôtre mari & il dominera sur vous*, ne se trouvent que dans la Vulgate, au lieu dequoi les Versions faites sur l'Hebreu, comme celles de Vatable & de la Polyglotte receuës de tous les savans portent ainsi. *Vous enfanterez avec douleur, & cependant vous aurez toûjours un desir, qui vous fera rechercher vôtre mari.*

Il est encore de la derniere consequence d'observer que l'Apôtre ne s'est point du tout servi de ce passage, lors qu'il exhorte les femmes avec tant de chaleur à demeurer soûmises à leurs maris, ce qui seroit bien plus fort que les raisons qu'il leur propose & que nous examinerons ailleurs.

Quoi que ces deux observations soient assez solides pour renverser entierement le fort de nos adversaires, je veux bien supposer avec eux ce passage tel qu'ils le prennent. Mais je leur demande ce qu'ils en prétendent faire. Montrer que les femmes sont moins parfaites que nous? l'Ecriture ne dit pas un mot de perfection en cét endroit. Qu'elles sont inferieures & dépendantes; nous avoüons qu'elles le sont. Mais

les enfans dépendent de leurs peres & meres: les Sujets de leurs Princes : nous dépendons les uns des autres, en sommes nous moins parfaits? Nullement.

Ce passage ne regarde au plus que les femmes mariées. Que dirons-nous de celles qui ne le sont pas? Et quelque sens qu'ō lui donne, comment prouveroit-on qu'il en comprenne d'autres que la premiere à qui il s'adresse uniquement? Il est vrai qu'il semble que depuis Adam les mâles ont toûjours joüi de la préeminence. Mais il suffit pour cela qu'il leur en ait donné l'exemple, de quelque maniere qu'il l'ait acquise. Et ils l'ont conservée jusques à present comme nous voyons qu'une même race se conserve le sceptre dans un Royaume, pendant qu'il n'arrive point de revolution qui le fasse changer de main.

Venons au fond. Si ces paroles, *Vous serez sous la puissance de vôtre mary* &c. signifient que les femmes ont été mises dās la dépendance des hommes, cela fait pour nous: car il s'ensuit que sans cette cōdamnatiō & auparavant, un Sexe ne dépendoit point de l'autre; qu'il n'en dépendroit point sans le peché d'Eve, & qu'il n'en dépend presentemēt que parce que Dieu l'a ordonné

ordonné de la sorte, non pas à cause de l'inégalité qui est entr'eux, mais en punition d'une faute commise par une femme, où un homme est tombé avec elle, ce qui marque une foiblesse égale. Or selon la maxime du Droit, *l'exception confirme la régle*. C'est à dire, que si les femmes sont devenuës dépendantes, par un Arrêt particulier prononcé contr'elles, il faut conclure qu'elles ne le sont point par les régles generales de la nature, puis qu'elles ne le deviennent que par accident & par une loi pretenduë.

Ie dis une loi pretenduë, parce que ce n'en est pas une en effet, ce passage, *vous serez sous la domination*, &c. n'étant point conçu dans la forme ordinaire des loix divines, qui est d'être imperatives & accompagnées de menaces contre ceux qui y contreviendront. Celles qui ne se marient point en sont dispensées quoi qu'elles soiét de la race & du Sexe d'Eve aussi-bien que les autres. Cõbien de Dames qui prenant des maris d'une qualité au dessous de la leur ne leur ont point été soûmises? Combien de Princesses, qui bien loin d'être sous la puissance des hommes, ont eu au contraire des Royaumes, des Empires entiers sous la leur, & ont exercé sur les

hommes une authorité sans comparaison plus grande que celle que les maris prennent sur leurs femmes; Elles ne dépendent pas toutes également de leurs maris, les unes plus, les autres moins, selon les climats & les coûtumes; en Europe bien moins qu'en Afrique & en Asie. Ce qui montre bien évidemment qu'il n'y a que la coûtume & les loix des hommes qui ayent mis les femmes sous leur puissance; & que s'il dépend d'eux, cõme on le voit, d'étendre & de resserrer cette puissance, il en dépend pareillemẽt de l'abolir tout-à-fait sãs cõtrevenir en cela aux ordres de Dieu.

CEUX qui soûtiennent que la premiere femme a été assujettie à son mari en punition de son peché, ne prennent pas garde que leur opinion est encore sujette à des inconveniens qui combattent directemẽt l'idée que l'Ecriture nous donne de la justice de Dieu, en nous apprenant qu'il punit les hommes à proportion du mal qu'ils commettent, en sorte que le plus criminel reçoit toûjours le châtiment le plus rigoureux.

ON ne peut pas nier qu'Eve ne fût moins coupable qu'Adam. Elle étoit femme, & par consequent plus foible, selon l'opinion commune, & ainsi plus excusable.

ble. Ce n'étoit point elle, mais Adam qui avoit receu de Dieu la deffense. Elle resista au demon, & Adam ne resista point. C'est pourquoi le premier peché est imputé à Adam par les Theologiens. Ce fut à lui que Dieu s'adressa d'abord aprés sa chutte, ce fut lui qu'il railla d'une maniere si piquante, lors que l'ayant revêtu d'une peau, il lui dit, a *Voilà Adam qui est devenu semblable à nous.* Et il semble que ce n'a été qu'à cause de luy que sa compagne fut chassée du paradis terrestre, l'Ecriture ne nommant que lui dans cette sortie. *De peur qu'Adam ne mange encore de l'Arbre de vie, & qu'il ne vive eternellement, Dieu le fit sortir du jardin de volupté.*

Cependant Eve eût été la plus malheureuse, puis qu'outre la necessité de mourir qui lui étoit devenuë commune avec Adam, eût encore perdu sa liberté, en passant sous sa puissance. Car c'est ainsi que le vulgaire conçoit la dépendance.

Adam au contraire, eût été comme recompensé de sa desobeïssance, & eût eu sujet de s'en réjouïr, voyant qu'il acqueroit ainsi le droit de dominer sur une personne qui étoit son égale auparavant. Et il n'est gueres vrai-semblable que Dieu lui

a *Gen.* 5.

ait donné un avantage dont l'usage demãde beaucoup de sagesse & de raison, au moment qu'il venoit de pecher si honteusement contre l'une & l'autre.

Cela montre encore que c'est une illusion d'enfant, de dire que le Diable s'est adressé d'abord à Eve cõme à la plus foible. C'est lui attribuer nôtre préjugé, comme nous l'attribuons à Dieu dans les desseins que nous nous imaginons qu'il a eu.

MAIS encore, en quoi consiste cette domination qu'il a donnée au premier hõme & à ses descendans? La domination est propremẽt le pouvoir & le droit que nous avons de faire servir une chose à toute sorte d'usages. Comment montreroit-on qu'Adam étoit plus maître de sa femme par l'ordre de Dieu, que sa femme n'étoit maîtresse de lui? nous ne sommes maîtres que de deux choses, de nous-mêmes & des biens exterieurs qui nous sont necessaires pour la conservation de la vie, parce que nous ne possedons que cela. Or tous les Sages ont reconnu avec S. Paul que le mary & la femme ont un pouvoir reciproque sur la personne l'un de l'autre. Et l'Ecriture ne nous dit point qu'Eve soit déchuë non plus que son mary de l'empire que Dieu

leur avoit donné conjointement sur tous les biens de la terre, ni qu'elle fût obligée de dépēdre de lui dans l'usage de ces biēs-là. Les femmes parmi nous ne dépendent pas non plus en cela de leurs maris; mais seulement dans la dispensation du bien de la communauté; encore n'est-ce que selon les conventions particulieres, & plus ou moins selon les pays & les Coûtumes différentes.

Le mot de dominatiō emporte une authorité egale, 1. A celle que Dieu possede sur les creatures, lors que l'Ecriture dit qu'il en est le Seigneur; c'est-à-dire, qu'il a un domaine absolu sur elles. 2. A celle que les hōmes ont sur les animaux, & qui est marquée par ces paroles, *Dominez sur les poissons*, &c. 3. A celle que les Princes de la terre exercent sur leurs sujets, & que Jesus-Christ entendoit lors qu'il deffendit à ses Apôtres de vouloir dominer comme les Princes. 4. A celle que les maîtres ont sur leurs esclaves, leurs valets, & leurs vassaux, quand on les apelle *b* Seigneurs. Or cōme d'un côté on ne peut montrer à quoy Dieu a reduit cette domination pretēduë des maris, & que de l'autre côté il seroit ridicule de vouloir qu'elle fût sēblable à celle de Dieu sur ses creatures; des Princes sur leurs sujets, des

a *Dominus* b *Domini.*

maîtres sur leurs esclaves, des peres & des meres sur leurs enfans, on a lieu de conclure qu'ils n'en ont point d'autre que celle qu'ils se veulent attribuer.

POVR l'éclaircissement des difficultez qu'on peut avoir là dessus, il est bon de remarquer qu'il y a deux sortes de superiorité, l'une de volôte & de puissance, quand on peut obliger les autres à faire ce que l'on veut; l'autre, d'esprit & de lumiere, lors que l'on en a assez pour la conduite d'autrui. Pour ce qui est de la premiere, il n'y a proprement que Dieu qui la possede, parce qu'il est le seul souverain, duquel nous dépendons tous sans exception. Et ce qui est cause qu'un homme n'est point soûmis naturellement à la volonté d'un autre homme, c'est que leur volonté étant également étenduë, interessée & aveugle, & ayans tous un droit égal sur toutes choses, il n'y a pas de raison pourquoi l'un dépendroit plûtôt que l'autre. Ainsi les femmes sont autant exemptes que nous de cette domination de volonté, puis qu'elle leur appartient autant qu'à nous; si ce n'est que quittant la raison pour employer la force, en quoi nous pourrions les surpasser, nous voulussions les assujettir, comme on assujettit les bêtes.

QVANT

QVANT à la superiorité de lumiere & d'esprit, la nature ne l'a pas mise en un Sexe plûtôt qu'en l'autre, puis que les hommes en venant au monde n'apportent pas plus de disposition pour les sciences que les femmes.

OR bien loin de croire que Dieu ait donné aux mâles la superiorité de puissance & d'empire, nous ne la concevons en Dieu méme que parce qu'elle est jointe en lui à une souveraine sagesse qui ne nous permet pas de pẽser qu'il puisse rien vouloir que sagement, mais elle ne se trouve jamais toute seule dans les hõmes sans desordre ni injustice; l'authorité méme des Princes n'étant raisonnable & legitime que quand elle est accompagnée de sagesse & de prudence, & qu'ils employẽt la force pour ramener à la raison ceux qui s'en sont écartez.

OR comme il n'est pas permis aux hommes d'employer la force à l'égard de leurs fẽmes, n'y ayant guere d'Etat bien polissé où les voyes de fait ne soient deffenduës, toute nôtre authorité naturelle se reduit au pouvoir de la raison, & appartient également aux deux Sexes. Et cela est tres-aisé à comprẽdre, si l'on observe que l'authorité publique & particuliere n'a pour but que

de declarer à ceux qui y sõt soûmis, ce que la raison veut qu'ils fassent, & nullement de les assujettir à la volonté de ceux qui le font connoître, n'étans que les organes de la raison. C'est pourquoi lors que nous sommes capables de raison, & que les cõmandemens que l'on nous fait y sont conformes, ce n'est pas à celui qui commande que nous obeïssons, c'est à nôtre propre raison qui est avertie de son devoir & nous devons agir en ces rencontres, comme si en meditant sur nôtre devoir, ce que nous sommes obligez de faire, nous étoit venu dans l'esprit. Aussi les sages ne reconnoissẽt que la raison au dessus d'eux: Et lors qu'ils obeïssent à ce qu'on leur ordonne, s'il y a de la raison, c'est à la raison qu'ils obeïssent; & s'il n'y a point de raisõ, en obeïssant ils ne laissent pas de suivre la raison qui leur fait entendre la necessité qu'il y a de ceder à la coûtume & au plus fort, & de s'accommoder à la foiblesse d'autrui.

SELON ce principe, mettant la coûtume à part, les hommes & les femmes sont également sous la puissance l'un de l'autre, une femme pouvant gouverner son mari, comme un mari peut gouverner sa féme. Car si celle-cy est obligée de se soûmettre

à la raison quand son mari la lui propose, le mari n'est pas moins indispensablement obligé d'écouter la raison quand elle lui parle par la bouche de sa femme. Toute autre autôrité entre eux est tyrannique & usurpée, quand elle va plus loin que les loix humaines bien équitables & bien entenduës ne le permettent.

a CES reflexions peuvent être appuyées du témoignage de plusieurs Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination,

Celui qui s'attribuë ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, dit S. Gregoire de Nysse, *& qui s'imagine que nôtre Sexe a droit & pouvoir de dominer sur les femmes, est un homme qui veut s'élever par orgueil au dessus de la nature, & se considere lui-même, comme s'il étoit d'une autre nature que ceux qui sont dans la sujetion. Vous condamnez l'homme à être dans la servitude & dans l'assujettissement, lui que la nature a rendu libre & maître de lui-même. Vous portez une loi contraire au dessein de Dieu en détruisant ainsi la loi naturelle qu'il a lui-même établie, & c'est*

a *Témoignages des Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination dans le mariage. Homel.* 4. *sur l'Ecclesiaste.*

en quelque façon vous opposer au commandement qu'il a fait, que de vouloir mettre sous le joug ceux qu'il a creez pour être les Seigneurs de la terre. Avez-vous oublié les bornes qu'il a données à vôtre puissance, & ne vous souvenez-vous plus que vôtre empire se termine à être le maître des bêtes? Qu'ils commandent, dit l'Ecriture, *aux oiseaux, aux poissons, & aux bêtes à quatre pieds. Vous ne songez donc pas que vous vous élevez au dessus des personnes qui sont libres de leur nature, sans vous souvenir de ce qui vous a été assujetti? Vous reduisez au rang des bêtes & des insectes mémes ce qui est de même nature que vous. Quand l'Ecriture s'écrie par la bouche du Prophete, Vous avez tout assujetti à l'homme, elle entend ce qui est au dessous de la raison, comme les bœufs. Il n'y a donc que les bêtes, qui étant privées de raison, doivent être dans la servitude à l'égard de l'homme. Quand une chose vient en vôtre puissance, il ne vous arrive qu'un nouveau nom; la puissance n'ajoûte rien à la nature, ni durée ni privilege. Vous qui êtes le Seigneur & le maître des autres, & ceux dont vous êtes le maître, vous venez au monde & y vivez tous de la même façon, & êtes également sujets aux passions*

de

de l'ame & aux alteratiõs du corps. Dites-moi donc, conclud ce Pere, *vous qui demeurez toûjours homme, & qui êtes égal aux autres en tout, en quoi pretendez-vous avoir assez d'avantage pour en vouloir être le maître & le Seigneur absolu.*

a SAINT Gregoire de Nazianze en accusant les hommes d'injustice d'avoir fait une loi qui leur étoit favorable, & qui ne l'étoit point aux femmes, témoigne assez qu'il n'aprouvoit pas le droit de dominer qu'ils s'attribuent, & sur lequel est fondée la conduite qu'il condamne. *Je voi*, dit-il, *que la plûpart des hommes sont mal affectez à l'égard des femmes & que la loi qu'ils ont faite est injuste & ne se sauroit soûtenir. Car pourquoi retenir les femmes dans la contrainte, pendant que l'on favorise les maris & qu'on les laisse en liberté. Je ne saurois approuver cette coûtume ni cette loi, & je ne m'étonne pas qu'elle soit desavantageuse aux femmes: ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils ont mis les enfans sous la puissance de leurs peres, mais Dieu a fait autrement. Honorez, dit-il, vôtre pere & vôtre mere, si vous voulez être heureux, & que celui qui les aura outragez de paroles soit mis à mort. Vous voyez l'E-*

a Discours. 31.

galité que la loi même établit. En éfet l'hõme & la femme ont le même Createur. Ils ne sont tous deux qu'une même Image de Dieu, ils ont une même loi, une même mort, une même resurrection. Comme nous tirons également nôtre naissance de l'homme & de la femme ; nous sommes obligez aux mêmes devoirs envers nos peres & nos meres. Puis donc qu'ils ont les mêmes avantages & les mêmes honneurs dans le mariage ; pourquoi la loi que vous faites ne leur est-elle pas également avantageuse.

a On peut tirer la même conclusion des principes de Saint Gregoire le grand. *Il y a,* dit-il, *naturellement une égalité entre les hommes & nous lisons dans l'Ecriture que Dieu dit à Noé, aprés le deluge, qu'il se fasse craindre des animaux. Il ne dit pas, que l'homme se fasse craindre de l'homme, mais des animaux ; parce que c'est s'élever dans un orgueil qui est contre la nature, que se vouloir rendre redoutable à celui qui nous est égal. Il est néanmoins necessaire que ceux qui commandent soient craints de ceux qui leur obeïssent.* (il parle des Princes & des Magistrats) *Mais c'est seulement lors qu'ils ne craignent*

a Pastoral. 2 par. c. 6.

point

point Dieu, afin que ceux qui ne sont pas détournez de pecher par la crainte des jugemens de Dieu, le soient au moins par celle des hommes. Et lors que ceux qui commandent se font craindre des méchans, on peut dire selon ce premier ordre de Dieu, qu'ils ne dominent pas tant sur les hommes que sur les animaux, puis qu'ils ne se rendent redoutables qu'à ceux, qui par le dereglement de leur vie passent en quelque sorte de la nature & de la condition des hommes à celle des bêtes.

SELON ces principes, la domination est contre la nature; le pouvoir de se faire craindre & obéir, qui est ce que l'on entend par domination, n'est fondé que sur le dereglement, & n'ajoute qu'un nom nouveau à celui qui en est revêtu. Or les femmes n'étant pas plus sujettes au dereglement que les hommes, elles ont autant de droit qu'eux de dominer, si ce n'est que les loix & la coûtume les empéchent. Et pour montrer aux maris qu'ils sont obligez de se soûmettre à elles quand elles ont raison, on peut se servir du passage que *a* Saint Jerôme emploie pour prouver l'Egalité. *Ecoutez*, dit le Seigneur à Abraham, *ce que Sara*

a Genes. 12. 12.

vôtre femme vous dira, & faites le.

Cette égalité de domination, ou plûtôt cette indépendance mutuelle dans le mariage, est encore trés-facile à établir dans le principe de S. Augustin, qui pretend que l'homme ne doit mettre au dessus de soi que Dieu seul, qui est la verité même, & la souveraine raison par laquelle il se doit conduire. Selon quoi les femmes ne sont obligées de se soûmettre aux hommes que lors qu'elles reconnoissent en eux cette souveraine raison, ou bien lors que cette même raison leur fait connoître qu'elles doivent avoir la complaisance pour un mari déraisonnable, & lui ceder par la loi du plus fort.

a Ceux qui ne considerent les Societez humaines que par la superficie, ont de la peine à concevoir dans le mariage cette égalité de puissance, parce que regardant cette petite Societé comme celles qui sont composées d'un grand nombre de personnes, ils se figurent que la subordination, la dépendance, le droit de commander y sont d'une pareille necessité, faute d'avoir bien observé pourquoi ces

a *La subordination, la dépendance, le commandement ne sont point des suites necessaires du mariage.*

choses-

choses-là se rencontrent dans les grandes Societez.

Il est aisé de comprendre que si les hommes vouloient jouïr absolument du droit que la nature leur donne sur toutes choses, ils seroient dans une guerre continuelle. C'est ce qui les oblige à se soûmettre à des Loix & à des Souverains, qui ont le pouvoir de regler le droit, & l'usage des biens, pour les maintenir en paix, & qui communiquent à plusieurs personnes qui leur sont subordonnées, l'autôrité qu'ils ne peuvent pas exercer tous seuls.

Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l'on peut posseder, est le premier motif de la Societé Civile, que la subordination & la dépendance sont fondées sur le nombre des personnes liées ensemble, sur la multiplicité des devoirs, sur ce que ceux que l'on emploie ne savent pas toûjours ce qu'ils ont à faire, & que l'on a lieu d'aprehender la confusion & le désordre.

Ainsi l'autôrité, le droit de commander suppose du moins trois personnes, dont l'une se puisse joindre à l'autre pour contraindre la troisiéme à demeurer dans le devoir : & ce droit n'appartient natu-

tellement à aucun plus qu'à l'autre, puis qu'il consiste dans la soûmission volontaire de ceux qui le donnent à celui qui en est revêtu.

Mais pour ce qui est de la Societé du mariage, elle n'est composée que de deux personnes, dont l'une par consequent ne peut user de commandement & de contrainte à l'égard de l'autre. Cette Societé n'est point établie sur la crainte, mais sur l'amour. L'homme & la femme ne se recherchent point par l'apprehension que l'un nuise à l'autre, pour la possession d'un bien étranger; mais pour satisfaire par la possession de leurs propres personnes, un desir qui bannit toutes les craintes; qui leur donne l'un pour l'autre tous les regards de la plus parfaite amitié, & qui peut être absolument satisfait, sans entrer en aucun engagement capable de mettre la division entre eux. Lors qu'ils conviennent de vivre ensemble c'est de pure volonté & dans un âge où ils peuvent avoir autant de raison & d'experience l'un que l'autre. Quand les femmes en auroient moins, le Contract qu'elles font étant trés-libre, les hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'elles leur en veulent ceder. Je mets toûjours à part la coûtume.

timme. Ainsi l'autôrité, le commandement & la puissance sur le corps & sur les biens est aussi grande dans la femme que dans l'homme : Et comme ils ne sont que deux, leurs devoirs sont fort limitez, faciles à connoître ; & il ne doit y aveir entre eux pas plus de subordination & de dépendance qu'entre deux amis raisonnables qui s'entr'avertissent de ce qu'ils ont à faire. De sorte que l'on peut fort bien conclurre que les femmes ne dépendent des hommes que par les loix qu'ils ont faites pour leur avantage particulier.

C'EST ce que Dieu voulut faire entendre à Eve, lors qu'il lui dit qu'elle alloit être sous la puissance de son mari, l'avertissant par ces paroles que le peché auquel elle avoit eu part, le dérégleroit tellement que sans se soucier de l'égalité qui étoit entre eux, il prendroit sujet d'exercer sur elle un empire de domination. C'est là en éfet le seul sens raisonnable & digne de l'Ecriture que l'on puisse donner à ce passage que nous avons supposé pour vray, *vous serez sous la puissance de vôtre mari* ; &c. car ne pouvant signifier ni une loi positive, ni une punition formelle, comme nous l'avons montré, il faut que ce soit la prediction d'un malheur

qui peut néanmoins passer pour une peine imposée; Dieu l'ayant prévû d'une façon particuliére. Et il n'y a pas plus de raison de dire que Dieu ait donné par là quelque autôrité aux maris, que de dire qu'il ait donné aux Rois d'Israël tous les avantages marquez dans l'Histoire sainte; où il est certain que Dieu en declarant au peuple ce que les Rois qu'il demandoit contre sa volonté, ne manqueroient pas d'entreprendre, n'avoit nul dessein d'établir leurs droits, ni d'autôriser leurs entreprises.

Ce passage peut être encore entendu à proportion comme celui du même chapitre de la Genese, où Dieu dit à Adam qu'il mangeroit son pain à la sueur de son visage; puis qu'il ne comprend pas tous les hommes, mais seulement ceux qui auroient le malheur de naître pauvres, & qu'il avertissoit Adam de ce qui lui alloit arriver, lors qu'aiant été banni du lieu de delices où il eût trouvé sans peine ce qui lui étoit necessaire; il entreroit dans une terre sterile & ingrate qui ne lui fourniroit aprés beaucoup de travaux & de sueurs, que ce qui pourroit lui servir à entretenir sa vie durant quelque tems.

Enfin si le déréglement des hommes a

bien

bien pû les porter à vouloir dominer sur les hommes, & à convertir presque toûjours en tyrannie l'autôrité qu'ils ont euë entre les mains, on ne doit pas s'étonner qu'aiant eu à vivre toûjours avec les femmes, ils se soient servis de toute sorte de moiens & d'occasions pour en devenir & en demeurer les maîtres.

a De la maniere dont on parle de S. Paul, quand il s'agit des femmes, on croiroit qu'il a fait un traité exprés contre l'Egalité des Sexes. Il est vray qu'en plusieurs endroits il exhorte les femmes à être soûmises à leurs maris, mais, il ne dit nulle part qu'elles le doivent en consideration de leur Sexe ou d'une loi divine, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, comme étant le moyen le plus propre à son dessein. *b* Voici ses propres termes. *Femmes, demeurez soûmises à vos maris comme vous le devez dans le Seigneur Jesus-Christ est le chef de tous les hommes, l'homme est le chef de la femme, & Dieu est le chef de Iesus-Christ. Que les femmes soient soûmises à leurs maris comme à Dieu, parce que le mari est le chef de la femme, comme Iesus-Christ est le chef de*

a *Examen des passages de S. Paul dont on se sert contre les femmes.* b *Coloss.* 3.

l'Eglise, qui est son corps dont il est le Sauveur. Comme donc l'Eglise est soûmise à Jesus-Christ, les femmes aussi doivent être soûmises en tout à leurs maris. Y a-t-il là un seul mot d'inégalité & de dépendance naturelle ?

Le dessein de l'Apôtre n'étoit pas de prouver aux femmes qu'elles devoient être dans la soûmission, puis qu'elles y étoient déja, & qu'elles ne songeoient point à en sortir ; mais seulement de les y entretenir par les motifs & les exemples qu'il leur propose ; de même qu'en exhortant les hommes, les sujets, les esclaves à conserver la paix dans la dépendance où ils sont, il ne pretend pas montrer qu'ils y doivent être, mais simplement qu'ils doivent y demeurer & s'y sanctifier par leur obéïssance. Or comme il ne s'ensuit pas que la sujetion & l'esclavage soient de Droit divin, à cause que S. Paul exhorte ceux qui y sont, à s'y tenir en paix, il ne faut pas conclurre aussi qu'il ait crû que la soûmission des femmes fût de cette nature, quoi qu'il les y exhorte fortement. a Cela paroîtra encore plus clair si l'on prend garde qu'au même endroit il declare qu'il n'y a ni mâle ni femelle, ni Juif,

a *Coloss.* 3. 11.

ni

ni Gentil, ni esclave à l'égard de Dieu, comme s'il vouloit dire que toutes ces differences n'ont lieu que dans l'opinion des hommes, & que Dieu qui ne fait acception de personne, ne regarde point les differentes conditions, mais seulement la maniére dont chacun accomplit dans la sienne, la loy de la charité.

J'avoue que S. Paul dit que l'homme est le chef de la femme, mais il ne dit pas que c'est par une prérogative du Sexe; cette qualité lui pouvant convenir comme à tous ceux qui ont le premier rang dans quelque compagnie où ils ont été élevez par élection ou autrement. Et de même que le titre de Chef en Jesus-Christ ne suppose pas que selon l'humanité il fût d'une nature plus excellente que les autres hommes, selon ces paroles de l'Epître aux a Hebreux, *Nous avons un Pontife qui nous est semblable en tout.* Il ne suppose pas non plus que les mâles qui en jouïssent soient plus parfaits que les femelles.

Disons donc avec S. Jean Chrisostome, b *il faut entendre autrement que le vulgaire ce passage de S. Paul, femmes, soyez soumises à vos maris. Car s'il eût voulu marquer*

a *Heb. c. 4.* b *Sur l'Epître aux Corinthiens.*

par ces paroles l'empire & la sujetion, il eût apporté l'exemple de l'esclave & du Seigneur. Quoi que la femme nous soit soûmise, c'est neantmoins comme une femme, c'est-à-dire, comme une creature laquelle est aussi libre & aussi digne d'estime & d'honneur que nous.

Et afin que les hommes ne tirent pas trop d'avantage de la comparaison que fait l'Apôtre de leur mariage avec celui de Jesus-Christ & de l'Eglise, ils doivent prendre garde à deux choses. La premiére, que le dessein de S. Paul est uniquement de proposer aux personnes mariées le plus excellent modelle qu'ils puissent imiter dans leur union, en exhortant les maris à traitter leurs femmes comme Jesus-Christ a traitté l'Eglise; & les femmes à se soûmettre à leurs maris, à proportion comme l'Eglise est soûmise à Jesus-Christ. L'autre chose est que la qualité de chef ne convient aux maris en aucune des maniéres dont elle appartient à Jesus-Christ.

Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise, comme y ayant été destiné de Dieu, & s'étant sacrifié pour elle. Il en est le Chef, mais un Chef spirituel, qui ne s'est point attribué d'autre authorité sur la terre que

que celle d'enseigner la verité & la vertu, & d'y marcher le premier pour nous en donner l'exemple, qui bien loin de vouloir exercer quelque empire, a declaré que son Royaume n'étoit point de ce monde, & a deffendu à ses disciples d'exercer de domination sur leurs freres, en les avertissant que toute leur grandeur consistoit dans leur abaissement, & que celui qui voudroit être le premier & le plus grand, se devoit rendre le plus petit & le dernier. Ainsi la subordination de l'Eglise à l'égard de Jesus-Christ, n'est point une subordination d'empire & de commandement, mais une subordination de verité, de raison & de charité.

Il en est bien autrement des maris. Ils se sont approprié la preéminance qu'ils possedent. Leur authorité est une authorité de rigueur, de domination, d'interêt & d'orgueil qu'ils n'ont établie & maintenuë que pour mieux satisfaire leurs passions, n'étans pas moins sujets à l'ignorance & au desordre que celles qu'ils ont assujetties; enfin cette authorité est un avantage que le déreglement leur a acquis & que les coûtumes & les loix leur conservent. Afin donc qu'ils soient dignes de la qualité de chefs à l'égard de

p.

Dieu, il faut qu'ils la meritent par des qualitez si approchâtes de celles de Jes. Christ, que les femmes n'y puissent atteindre.

Il est vrai que Jesus-Christ n'est point soûmis à l'Eglise comme nous avons fait voir que les maris le doivent être aux femmes, en ce qui concerne l'esprit. Mais la raison de cette difference est évidente. Non seulement Jesus-Christ a été envoyé de Dieu pour former, pour instruire & pour gouverner l'Eglise; mais encore il a toûjours eu & conservé les caracteres & les talens dont il avoit été revêtu pour cela. Les hommes au contraire, nonobstant les avantages de l'éducation dont la coûtume les favorise, sont du moins autant remplis d'aveuglement & de défauts que les femmes. Et c'est cela même qui les devroit convaincre de la vanité de leur pretétion, n'étant pas vrai-semblable que si Dieu les avoit établis plûtôt que les femmes pour avoir la conduite des familles, il leur eût dénié ce qui leur est si necessaire pour s'en acquiter dignement: n'y ayant point de meilleure preuve qu'un homme n'a pas été appellé de Dieu à un état, que lors qu'il n'y vit pas comme il doit, ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes dans le mariage & ailleurs.

Voici

Voici un autre passage de S. Paul, que l'ō nous oppose encore, a *Tout homme qui prie ou prophétise, la tête couverte, deshonore sa tête, & toute femme qui prie, la tête découverte, la deshonore aussi. L'homme ne doit point couvrir sa tête, parce qu'il est l'Image & la gloire de Dieu, & que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme; & l'homme n'a pas été creé pour la femme, mais la femme pour l'homme; ainsi elle doit avoir un voile sur sa tête.* Cela ne nous fait ni bien ni mal. Du tems de S. Paul & dans son païs, les hommes avoient la tête découverte en priant Dieu. Les femmes au contraire l'avoient toûjours couverte d'un voile, particulierement lors qu'elles paroissoient en public, pour marque de dépendance, de delicatesse ou autrement, S. Paul qui approuvoit cette pratique qui s'êt abolie en plusieurs endroits, comme étant arbitraire, cherche une convenance pour l'appuyer. D'un côté il dit que les femmes deshonorent leur tête en se tenant découvertes. Cela est en effet quand l'usage y est contraire, même à l'égard des hommes, qui pechent contre la bien-seance en se découvrant, dans

a 1. *Cor.* 11. 4.

les rencontres & dans les païs où cela ne se pratique pas. Et d'un autre côté il dit que l'homme est l'Image & la gloire de Dieu, parce qu'il a été creé le premier, & que la femme est la gloire de l'homme, parce qu'elle a été creée pour l'homme. Il ne dit pas qu'elle n'est point l'Image de Dieu, autrement il parleroit contre l'Ecriture même. Il ne dit pas qu'elle soit moins parfaite que l'homme; il dit qu'elle a été faite pour l'homme, & conclud de là simplement qu'elle est en quelque sorte l'Image & la gloire de l'homme, & non pas qu'elle ne lui est point égale, ni qu'elle lui doive être soûmise. Et comme s'il eût apprehendé que les hommes ne prissent de là occasion de s'élever comme ils font; aprés avoir dit que la femme a été faite pour l'homme, il ajoûte, *neanmoins l'homme n'est point sans la femme, ni la femme n'est point sans l'homme à l'égard du Seigneur: car de même que la femme vient de l'homme, l'homme pareillement vient de la femme, & tout vient de Dieu.* Où il est manifeste que S. Paul reünit les deux Sexes à l'égard de Dieu, bien loin de les diviser par une difference imaginaire. Et pour terminer par ses propres paroles toutes les

les difficultez que l'on pourroit avoir sur la distinction de la nature & de la coûtume, il est important d'observer qu'il dit dans le même chapitre que la nature enseigne aux femmes à se tenir la tête couverte, & que c'est pour cela qu'elle leur a donné des cheveux, comme s'ils n'avoient pas été donnez aux hommes pour la même fin. On voit donc bien qu'il a pris une longue coûtume pour la nature. Et ce qui montre invinciblement qu'il ne s'appuyoit pas beaucoup sur toutes les convenances qu'il employoit, particuliérement sur celle qu'il tire de l'ordre de la naissance d'Eve & d'Adam, Voici les paroles par lesquelles il finit. a *Si quelqu'un veut contester sur cela, il nous suffit de répondre que ce n'est point là nôtre coûtume.* Ainsi ce dernier passage ne fait rien du tout à nôtre sujet, non plus que l'autre.

CELUI que l'on tire de S. Pierre ne nous incommode gueres davantage. Voici les termes. *C'est ainsi que les saintes femmes qui ont esperé en Dieu se paroient autrefois étant soûmises à leurs maris, comme faisoit Sara qui obeissoit à Abraham l'apelant son Seigneur : Sara, dis-je, dont vous*

a v. 16. b 1. 5.

êtes devennës les filles en imitant sa bonne vie. Et vous de même, maris, vivez sagemẽt avec vos femmes, rendant honneur à leur Sexe qui est plus foible, ou comme étant des vases plus fragiles. Donc, dit-on, selon S. Pierre, les femmes doivent obeïr à leurs maris comme à leurs Seigneurs, & comme à des personnes qui ont droit de dominer sur elles, parce qu'elles sont plus foibles & par consequent moins capables de gouverner.

Nous ne prétendons pas que les femmes soient dispensées de soumission & d'obeïssance, quand elles la doivent, les hommes mêmes n'en sont pas exempts entr'eux. Mais on ne doit pas dire pour cela que ceux qui sont soûmis soient moins parfaits que ceux qui ne le sont pas, & que l'on traite de Maîtres, de Seigneurs & de Princes. Le mot de *Seigneur* est aussi souvent un terme de civilité que de dépendance. Si les femmes traittent leurs maris, de Seigneurs & de Maîtres; les maris appellent aussi fort souvent leurs propres femmes, Dames & Maîtresses. Sara appelloit Abraham, Monsieur, & Abraham l'appelloit aussi Madame: car Sara signifie Madame & ma Princesse. Et elle lui obeïssoit avec soûmission,

sion; & il receut ordre de Dieu de lui obeïr aussi, *Ecoutez tout ce qu'elle vous dira, & faites-le.*

Les femmes sont un vaisseau plus infirme: Soit. Mais, cōme disent a les Peres que nous avons citez ci-dessus, cette infirmité, ou plûtôt cette delicatesse n'est que dās le corps, & nullement dans l'esprit. Car le mot de vaisseau ne signifie là que le corps comme dans Saint Paul. Or la raison & l'experience nous apprennent que pour être delicat, l'on n'en est pas moins spirituel ni moins raisonnable; & que ceux qui ont plus de force, n'ont pas toûjours plus d'esprit, plus de genie, ni plus d'adresse. La force d'esprit consiste dans des connoissances claires & distinctes, & dans une forte persuasion des choses que l'on sçait; dequoi les femmes & tous ceux qui ont le corps delicat, ne sont pas moins capables que les autres.

Les fausses idées que nous prenons dans le monde, des Dignitez & des Emplois, donnent lieu à une difficulté assez specieuse, mais aussi facile à resoudre que les autres. Les hommes accoûtumez à

a *Gen. 21. 12.* b *Pourquoi Dieu a preferé les mâles aux femelles à l'égard des emplois publics.*

regarder les grands emplois avec des sentimens d'estime & souvent même avec admiration, parce que l'on y possede ordinairement les objets qui flattent la cupidité, ne manquent jamais d'y attacher l'idée qu'ils ont d'excellence & de noblesse, & de considerer ceux qui les remplissent comme superieurs en merite; aussi bien qu'en honneurs & en richesses. De sorte que comme ils jugent de Dieu par eux-mêmes, ils lui donnent les mêmes regards qu'ils ont pour ceux qui sont élevez au dessus du commun, & s'imaginent qu'il a preferé les mâles aux femelles dans les Emplois Ecclesiastiques & Civils, par une estime particuliere qu'il a pour nôtre Sexe, & que cette estime est fondée sur la consideration des talens avantageux, dont il lui a plû l'honorer, & qui le rendent sans comparaison plus capable des grandes choses que les femmes.

Je ne sçai même si le préjugé du langage ne contribuë point à cette opinion, & si les mâles ne croyent pas aussi qu'ils approchent plus de Dieu & qu'ils en sont plus estimez, parce qu'ils le font parler comme eux, en disant qu'il est Roy, Seigneur, Pere, &c. & non pas Reine, Dame, Mere, &c. Les peintres y ont peut-être

aussi

aussi beaucoup servi par leurs images. A force de voir Dieu representé sous la figure d'un homme, on s'accoûtume à le concevoir comme ayant quelque chose qui en approche. Il y a bien d'autres tours d'imagination dont peu de gens s'apperçoivent & dont nous sommes les Dupes.

Quoi qu'il en soit, pour corriger ce qu'il y a d'erronée dans l'opinion que l'on a des emplois & de la grandeur du monde, il n'y a qu'à considerer qu'ils ne sont autre chose que certains regards ou certains états exterieurs établis par les hommes, & qui ne donnent qu'un nom nouveau à ceux qui en sont revétus, sans les faire changer de nature, ni demander qu'ils soient d'un esprit plus excellent que les autres, mais seulement qu'ils ayent acquis les talens necessaires pour en faire bien les fonctions. On les appelle quelquefois des dignitez, non pas que ceux qui les possedent en soient plus dignes que d'autres, mais parce que l'on n'y devroit élever que ceux qui ont plus de mérite: Et l'on a eu raison de les nommer des rangs & des places honorables, pour montrer que ceux qui y entrent ne font que changer de situation, & que si l'on retranchoit les hon-

neurs & les emolumens qui les accompagnent, les plus grandes & les plus hautes reviendroient au niveau des plus petites & des plus basses. Enfin si l'on fait reflexion que c'est presque toûjours la naissance, le bien & la fortune qui y font monter, & que tout le merite qui y est necessaire est un effet de l'éducation; on trouvera que c'est une illusion de moins estimer les femmes que les hommes, parce qu'elles n'y ont point de part.

POUR ce qui est de l'Ecriture, bien loin de nous porter à croire que les dignitez rendent les hommes plus agreables à Dieu, elle nous avertit au contraire que les honneurs, l'authorité, la science & les richesses ne sont que néant & vanité devant lui, si elles ne sont soûtenuës par la vertu qui fait toute seule la vraye noblesse de l'ame à son égard. Il ne regarde point si l'on est mâle ou femelle, riche ou pauvre, Prince ou sujet, mais si l'on est juste ou pecheur, qui sont les deux seules differences sur lesquelles il estime & juge les hommes. Ce qui nous donne le premier rang dans le monde, nous donne quelquefois le dernier auprés de lui. On peut chasser les demons, faire des miracles, être Roy, Prophete, Sacrificateur, en un mot posseder

posseder tout ce qui attire l'estime & l'admiration des hommes, & être l'objet de la haine & de l'abomination de Dieu.

C'est être Roi à ses yeux que de le faire regner en nous-mêmes, en soûmettant nôtre volonté à la sienne : Et c'est être Pontife & Sacrificateur que de nous offrir nous-mêmes à lui, côme une hostie sainte & vivante, *a* & de lui presenter sans cesse sur l'autel de nôtre cœur, des sacrifices de loüanges & de justice.

b Or il est certain que les femmes ont également part avec les hommes à cét ordre sacré, où l'on est en même temps Prêtre & Roi, où la dignité du Sacerdoce est royale, & la Royauté, sacerdotale, & où l'on est tout ensemble, le Sacrificateur, le Temple, l'Autel & la Victime, & où le premier rang ne se donne qu'au merite & non au Sexe.

Enfin puis que l'Ecriture nous aprend que les fémes sont capables d'erreur & de verité, de vice & de vertu, que Dieu les a faites à son image, qu'il les favorise, les punit & les recompense comme les hommes; qu'il ordonne de rendre honneur, de faire du bien, & de ne point faire de mal, aux uns & aux autres, c'est une marque

a. *Eccle.* 35. b. 1. *Petr.* 2. 5.

qu'il les estime également, & c'est une obligation indispensable pour nous, de suivre en cela son exẽple & ses jugemens.

Que si l'on demande, pourquoi donc Dieu a toûjours preferé les mâles aux femelles, en ce qui regarde les fonctions publiques? on peut répondre en cela cõme dans toutes les rencontres où l'Ecriture ne rend point raison de la conduite de Dieu, qu'il lui a plû d'en user de la sorte, ou bien que comme il dispose tout avec douceur, ainsi qu'un bon pere qui n'a point d'autre interêt que celui de ses enfans, il veut bien se conformer à leurs idées & à leurs coûtumes, lors qu'elles ne sont point contraires à ses desseins.

Nous voyons en éfet, qu'en qualité de cause universelle, il suit ordinairement la disposition des causes particuliéres dãs la Physique & dans la Morale; qu'ils s'accõmodent à nôtre temperamment, à nos habitudes, à nos usages. Il a permis que ses Profétes aient parlé de sa conduite, comme s'il étoit susceptible de passion pour s'ajuster à la foiblesse des hommes qui ont de la peine à rien concevoir que sous des images grossieres & sensibles. Il a emprunté leur langage, leur stile, leurs proverbes. Il s'est expliqué par la bouche de

Moïse

Moïse & d'Isaïe qui avoient été nourris à la Cour, tout d'une autre façon que par la bouche de Iéremie, qui avoit toûjours demeuré à la campagne; & par celle de S. Iean avec une douceur & une simplicité bien differente des autres Apôtres.

LES Loix Iudaïques étoient la plûpart Nationales, c'est-à-dire fondées sur le génie & les coûtumes du peuple pour qui elles avoient été faites. On lui interdit l'usage de certains animaux à cause des maladies ausquelles il étoit sujet. On lui deffendit de prêter de l'argent à interêt, parce qu'étant extrémement avare & interessé, les pauvres fussent demeurez sans assistance. La Loi du Talion qui permettoit de crever un œil à celui qui en avoit crevé un, celle qui laissoit aux maris la liberté de repudier leurs femmes, de ratifier ou de casser leurs vœux, étoient fondées sur la dureté du peuple Iuif, cōme Iesus-Christ même le lui fit entendre. Enfin la Loi de la charité qui renferme toutes les autres Loix, tous les Prophétes, & toute la Religion, est une Loi d'accommodement, de condescendance & de desinteressement, qui veut que nous soyons Iuifs avec les Iuifs, comme S. Paul l'a pratiqué. C'est pourquoi, comme les

mâles ont toûjours été les maîtres, & les plus considerez, on peut dire que c'est pour cela que l'Ecriture ne parle que d'eux dans les génealogies qu'elle raporte; que Dieu s'est revétu de leur Sexe, qu'il a parlé comme eux, pris leurs titres de Roi & de Pere, & adressé sa Parole aux deux Sexes sous les noms *d'homme, de juste, de pecheur de fils ou d'ennemis de Dieu*, qui selon l'usage de toutes les Langues comprennent également les hommes & les femmes.

Ainsi les Iuifs, comme tous les Orientaux & les Romains, étans extrémement jaloux de leur autorité & maîtres de leurs femmes, ce n'est pas une merveille que l'Apôtre suivant sa Politique toute Chrêtienne, de s'accommoder à tout le monde, ait tant recommandé aux femmes la soûmission & le silence, pour la tranquilité des familles, leur aiant recommandé de porter un voile, jusques à dire que c'est une honte & une ignominie contre la nature que de faire autrement.

Mais de peur que l'on ne s'imagine qu'il ait eu d'autre pensée. Examinons ses paroles. Aprés avoir proposé l'ordre que l'on pouvoit garder dās les assemblées, & avoir apporté pour raison que c'est afin

que

que toutes choses se fassent en paix& sans confusion, il ajoûte, a *que les femmes parmi vous se taisent dans les Eglises, parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler; mais elles doivent être soûmises, selon que la Loi l'ordonne. Que si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris lors qu'elles seront dans leurs maisons. Car il est honteux aux femmes de parler dans l'Eglise.* Dans l'Epître à Timothée il dit presque la méme chose en ces termes. b *Que les femmes se tiennent en silence, & dans une entiére soûmission, lors qu'on les instruit. Ie ne permets point aux femmes d'enseigner ni de dominer sur leurs maris; mais je leur ordonne de demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier & Eve ensuite. Et Adam n'a pas été seduit, mais la femme aiant été seduite est tombée dans la désobéissance.* Cela signifie-t-il que les femmes sont moins capables d'enseigner & de gouverner que les hõmes? L'Apôtre ne parle point de toutes en general, mais seulement de celles qui sont engagées dans le mariage, dont la conduitte, qui est la plus importante de toutes celles dont on peut être chargé,

a 1. Cor. 14. 34. b 1. 2, 11.

est la seule chose qui les puisse éloigner de l'application aux sciences & aux emplois. C'est pourquoi il dit à la fin du même chapitre qu'elles travailleront à leur salut par l'éducation de leurs enfans.

Il est honteux que les femmes parlent dans l'Eglise, comme il est honteux qu'elles aient la tête découverte, & que les Laïcs parlent dans l'Eglise où la coûtume les oblige au silence. *Qu'elles demandent en particulier à leurs maris ce qu'elles voudront sçavoir.* Le Cōseil est excellent pour éviter la confusion qui ne manqueroit pas d'arriver, si tout le monde vouloit parler dans l'Eglise. Et il seroit à souhaiter que les maris eussent assez de vertu & de lumiére pour servir de Maîtres & de Directeurs à leurs femmes, & qu'elles s'en voulussent contenter. Mais cela n'empéche pas que le mari ne doive aussi consulter sa femme quand elle a plus de lumiére que lui..

JE ne permets point à la femme d'enseigner ni de dominer sur son mari. Il ne tient donc qu'à la permission & non pas à la capacité. Il n'est pas permis non plus à tous les hommes, quelque sçavans qu'ils soient, d'instruire publiquement. Mais si les femmes peuvent connoître la verité,

&

& l'enseigner à leurs enfans, à leurs domestiques, à leurs maris, à leurs communautez en particulier; il n'y a que la coûtume qui les empêche de le faire en public; l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Pour ce qui est de dominer, les Chrétiens ne le doivent pas faire entr'eux, ni à plus forte raison les femmes à l'égard de leurs maris, la coûtume leur étant moins favorable. Mais cela ne les exclud pas du gouvernement.

ELLES doivent garder le silence, parce qu'Adam a été creé le premier, & qu'il n'a pas été seduit comme Eve. Ce n'est donc pas parce qu'elles sont femmes, & que leur Sexe est moins propre à parler que le nôtre. Si c'eût été la pensée de S. Paul, il n'eût pas manqué de le dire, comme la meilleure raison pour obliger les femmes au silence; Et comme dit S. Gregoire de Nazianze, *si Eve a peché, Adam a peché aussi de la méme façon, L'un & l'autre ont été trompez par le serpent, & il ne faut pas croire que la femme ait eu plus de foiblesse, & que son mari ait fait paroître plus de force.* Comme S. Paul reconnoît que le peché est entré dans le monde par le premier homme; quand il dit qu'Eve qui a été seduite, sa pensée est

qu'Eve a été trompée par le Démon immédiatement, & qu'Adam l'a été par son moien. Mais qu'est-ce que tout cela fait à l'Egalité des Sexes? Ce ne sont point des raisons essentielles dont se sert l'Apôtre pour s'accommoder à la coûtume, mais de simples convenances, tirées d'une Histoire éloignée, & d'un fait personnel, qui pourroit aussi servir contre les hommes. Car si le premier avoit été créé aprés sa femme & pour sa femme, qu'il eût été seduit immédiatement, comme cela n'êtoit nullement impossible, & que depuis ce temps-là les hommes eussent été sous la puissance des femmes; pour les entretenir dans la soûmission, on leur diroit de même, qu'ils ne doivent point dominer sur leurs femmes, mais leur obéïr, & leur demander avec crainte & respect ce qu'ils veulent sçavoir. Des raisons de cette nature ne prouvent rien quand on examine les choses à fond, n'y aiant rien qu'elles ne puissent ruiner ou établir.

C'est ainsi qu'il faut répondre à ceux qui se prévalent de ce que dans l'ancienne Loi les femmes payoient une fois moins que les mâles pour le rachat de leurs vœux, & qu'il n'y avoit que ceux-ci qui fussent appellez premier-nez, & offerts à

Dieu, comme lui étant plus agréables. Car 1°. Les femmes pouvoient payer une fois plus que les mâles & être consacrées à Dieu, s'il l'eût ainsi ordonné. 2°. Comme cela ne se pratique pas dans la Loi nouvelle, c'est signe que ce n'étoit qu'un réglement de discipline, non plus que l'éloignement où les femmes sont à l'égard des Charges Ecclésiastiques. 3°. C'est un témoignage de faveur d'exiger moins d'une personne que d'une autre pour sa rançon. *a* 4°. L'Ecriture nous apprend que l'offrande des premier-nez avoit été ordonnée de Dieu au peuple Iuif, afin qu'il se souvint du massacre des premier-nez d'Egypte, fait pour le retirer de ce pays-là.

L'Ecriture ne nous dit point pourquoi quelques Iustes de l'Ancien Testament ont eu plusieurs femmes. On ne voit pas qu'Adam qui a commencé le monde, ni que Noé & ses enfans qui l'ont reparé, en aient eu chacun plus d'une. Le mõde étoit déja peuplé lors que Iacob épousa Lea & Rachel, & qu'il usa de leurs servantes. Si la vie du celibat est plus tranquille & plus heureuse que celle du mariage, si la continence, comme l'enseigne Iesus-Christ, est

a Exod. 12.

un don du Ciel, il est difficile de croire que c'en soit un d'avoir plusieurs femmes, ni par consequent que Dieu ait voulu témoigner par là qu'il aime plus un Sexe que l'autre.

Mais enfin, dit-on, si les Sexes sont égaux & partant également estimez de Dieu, & capables des grandes choses, ce seroit la derniere injustice dans les hommes de n'en pas faire de part aus femmes. Et les Prophetes & les Apôtres n'eussent pas manqué de précher contre un désordre si universel & si ancien.

ON ne sçauroit le prendre plus mal. Il est vrai que c'est une marque d'ignorance ou de préjugé dans les hommes de croire qu'ils ont plus de perfection que les femmes; c'est une sotte vanité de les mépriser, parce qu'elles sont dans la dépendance, & c'est une tyrannie de les traitter avec empire, & de faire des loix avantageuses pour nous & désavantageuses pour elles. Mais ce n'est nullement une injustice de ne les pas appeller au partage de ce que nous possedons. Car outre que les emplois, par exemple, sont des Charges onereuses, quand on les considere sainement; comme ils n'appartiennent pas plus à un Sexe qu'à l'autre, tous deux les pouvant

rem-

remplir, & n'étant pas necessaire pour le bien de la Societé qu'ils soient mi-partis entre les hommes & les femmes, il est indifferent qui des uns ou des autres les possédent, pourvû que ceux qui les ont entre les mains n'en abusent pas: De méme qu'encore que toutes les familles d'un Etat puissent avoir la couronne, ce n'est pas une injustice qu'elle soit affectée à une famille particuliére; ni que la liberté, les honneurs & les richesses soient partagées inégalement entre les hommes, n'y aiant que l'abus de ces choses qui soit contraire à l'égalité.

AINSI, bien loin que la Religion qui est le lien le plus étroit & le plus saint de la Societé, condamne ces sortes d'établissemens, qu'au contraire elle les approuve & les sanctifie, & en méme temps qu'elle maintient une inégalité apparente, elle conserve l'égalité veritable par la loi de la charité qui oblige ceux qui ont quelque avantage particulier de le considerer cõme un bien dont ils ne sont que les œconomes, pour en faire part aux autres, comme à leurs propres freres. C'est pourquoi il n'a pas été necessaire que les Prophetes, les Apôtres & les Saints parlassent en aucune façon contre l'inégalité des biens,

mais seulement contre les abus qui en pourroient arriver. Ce qu'ils ont fait si hautement en déclamant contre l'injustice, a & en établissant les maximes de la charité Chrêtienne.

C'est faute de bien entendre ces maximes, & de sçavoir que la charité est le fondement de nôtre perfection, de nôtre noblesse & de nôtre merite à l'égard de Dieu que quelques uns se sont imaginez, que l'Ecriture donne lieu de croire que les femmes sont plus portées & plus sujettes au mal que les hommes. Car l'Ecriture nous proposant à tous sans distinction, la vertu & la recompense; Elle nous aprend en même temps que nous en sommes tous également capables, & par conséquent également dignes de l'amour & de l'estime de Dieu.

Pour en mieux juger il faut prendre la chose dans son principe, & considerer qu'il y a deux sortes de vertu, l'une de nature & l'autre d'établissemēt ou de coûtume. La premiere consiste dās l'usage de nous-mêmes, de nos puissances, de nôtre corps & de nôtre Esprit, & de tout ce qui nous environne, conformement à la

a *Que selon l'Ecriture les femmes ne sont pas plus sujettes au vice que les hommes.*

raison

raison, sans avoir égard à la maniére dont les hommes ont pû regler cet usage. Par exemple, c'est être sobre, selon la nature & la raison, que de prendre des alimens dans la quantité & la qualité proportionnée à nôtre âge, à nôtre temperamment, à la disposition où nous sommes, & c'est pecher contre cette vertu que d'en user autrement.

La vertu d'établissement consiste dans l'usage des choses, selon les loix, les pratiques & les coûtumes établies dans le lieu où l'on se trouve. Et le vice opposé, c'est lors qu'en presence des hommes & sans necessité ni dispense on contrevient à l'usage. Or les femmes n'étant pas moins capables que les hommes de se connoître elles-mêmes, comme on l'a [a] fait voir ailleurs, en traittant de la connoissance de soi-même, elles peuvent pareillement se servir de toutes choses avec raison, pour la conservation du corps & pour la perfection de l'esprit, ce qui fait la vraye vertu. L'on ne peut nier qu'elles soient moins sujettes que nous à quantité de dereglemens & de crimes; qu'elles observent les coûtumes les plus indiferentes, jusques au scrupule, ni

[a] *Education des Dames, 4. Entretien.*

qu'elles ayent toûjours passé avec justice pour avoir plus de pieté, plus de courage & de zéle dans la Religion que les hommes.

QUOY qu'à considerer le vice & la vertu selon la nature, une même action, dans les mêmes circonstances, ne soit pas plus digne de loüange ou de blâme en une personne & dans un Sexe que dans l'autre, neanmoins la coûtume tourne les choses autrement ; & fait que l'excez du vin, par exemple, qui doit être également choquant par tout où il se trouve, parce qu'il est également contraire aux loix de la nature & de la raison, choque plus dans les gens d'une certaine condition ; comme dans les Magistrats, parce que l'on n'est pas si accoûtumé à les y voir tomber.

CETTE maniere d'être touché des choses, & d'en juger suivant les impressions de la coûtume ; est celle dont on a toûjours usé à l'égard des femmes. Car quoi qu'elles aient droit de penser, de parler, d'agir, de regarder comme les hommes, le caprice & l'usage, veulent que la plûpart des choses permises à ceux-ci, soient entiérement défenduës aux autres; & que, par exemple, la colere & l'yvrognerie

gnerie ne blessent que foiblement dans les hommes, au lieu qu'elles font horreur dans les femmes.

QUAND il seroit vray qu'elles seroient plus sujettes aux passions, on ne pourroit pas en tirer de consequence qui leur fût desavantageuse. Parce que les inclinations, les temperamens & les passions sont des instrumens dont l'ame peut faire tantôt un bon, tantôt un mauvais usage, selon l'occasion & la maniere de les employer : Et s'il y a des rencontres où il est dangereux de suivre les mouvemens de la colére, il y en a d'autres où il est bon de les suivre avec prudence, pour nous garantir des maux qui nous attaquent.

Il y a dans nos inclinations une certaine compensation de bien & de mal qui les rend presque toutes égales. Par exemple, l'inclination à l'amour que chacun excuse ou condamne selon qu'il a l'imagination tournée, est ordinairement accompagnée de douceur, d'enjouëment, de complaisance, de liberalité, de franchise, qui sont des qualitez qui ne se trouvent pas de la même façon dans les autres temperamens.

Il faut encore se ressouvenir que le

vulgaire, ne garde presque jamais de moderation dans ses jugemens ni dans ses discours, se laissant toûjours aller à l'exageration & à l'hyperbole, & faisant des propositions generales sur cinq ou six exemples particuliers. Si un homme est liberal, on dit qu'il est magnifique, s'il est ménager & prudent, on l'accuse d'être vilain & avare. Il suffit de connoître cinq ou six personnes d'un même païs, d'une même Societé, d'une même condition qui pratiquent quelque vertu, ou qui aient quelque défaut veritable ou imaginaire, pour l'attribuer à tous leurs semblables.

Cette maniere est tres-ordinaire aux Poëtes, aux Orateurs, aux Grecs & aux Peuples d'Asie, dont les Juifs faisoient autrefois partie. C'est pourquoi si l'Ecriture parle des défauts des femmes avec des termes plus forts que de ceux des hommes, c'est en suivant la maniére dont on en parle vulgairement, dont on leur permet d'agir, & dont la coûtume & le préjugé nous fait considerer leur conduite.

Ce qu'il y a de plus fort contre elles se tire du livre des Proverbes & de celui de l'Ecclesiastique, dont voici les en-

droits

droits les plus remarquables, ausquels ont peut aisément raporter tout le reste. *J'ay cherché par tout de la raison & de la sagesse. Je n'en a ay trouvé en aucune femme, & qu'en un seul homme entre mille.*

b *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.*

c *Il n'y a point de colere comparable à la leur.*

d *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion & un dragon qu'avec une méchante femme, & dans une terre désolée & abandonnée* e *qu'avec une femme sujette à quereller & à se mettre en colere.*

f *La méchante langue d'une femme est à un homme paisible ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.*

g *La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse; c'est un fleau qui se fait sentir sans cesse.*

h *Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant une fois renduë la maîtresse de vôtre esprit, vous n'en receviez de la confusion...* i *Quand les femmes ont une fois pris l'autorité &*

a Ecclesia. 7. 29. b Eccl. 25. 26. c 25. d 16. 25. e Prov. 21. 19. f Eccl. 25. 27. g 26. 8. h 9. 2. i 25. 30.

l'avantage elles deviennent fâcheuses à leurs maris.

k *Qui est-ce qui pourra trouver une femme forte.*

Ce qui grossit les mauvaises idées que l'on se forge sur ces passages, c'est la maniere dont l'Ecriture parle aux hommes pour les détourner des désordres qu'ils pourroient commettre avec les femmes.

l *Prenez-garde*, dit-elle, *de vous laisser surprendre à leurs artifices....* m *Ne vous trouvez point parmi elles.*

n *Le peché a commencé par les femmes, & elles sont cause de la mort de tous les hommes....* o *L'iniquité de l'homme vient de la femme, c'est pourquoi l'iniquité d'un homme est meilleure qu'une femme qui fait bien.*

p *Ne regardez point le visage d'une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.*

q *Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée.* r *La beauté des femmes a causé la ruine de plusieurs, en allumant dans leur ame le feu impur de la concupiscence.*

k *Prov.* 31. 10. l *Prov.* 5. 2. m *Eccl.* 42. 12. n 25. 33. o 42. 13. p 9. 5. q 8. r 9.

ſ *Le vin & les femmes ſont capables de faire apoſtaſier les ſages mêmes*, comme il eſt arrivé à Adam, à Samſon, à David & à Salomon.

t *Il eſt bon que l'homme ne touche aucune femme.*

v *Ceux qui ſuivent l'agneau par tout où il va, ce ſont ceux qui ſont vierges, & ne ſe ſont point ſoüillez avec les femmes.*

Là deſſus, comme l'Ecriture ne dit rien de ſemblable aux femmes pour les détourner des hommes, on ſe les repreſente comme ſi elles étoient la cauſe de tous les dereglemens du monde, & qu'elles n'euſſent été faites que pour ſervir au Demon à pervertir nôtre Sexe.

Pour bien juger de la force de tous ces paſſages, il y faut faire quelques reflexions. 1° Les Proverbes & l'Eccleſiaſtique ſont des livres de Morale où l'on ne parle point des inclinations particuliéres des hommes, mais de leur conduite, ſelon la coûtume, l'habitude & l'éducation, qui nous portent ſouvent à des actions contraires à nos inclinations. 2° Comme ces livres ſemblent n'être adreſſez qu'aux hommes, & preſque point aux femmes, on les doit conſiderer comme des avis

ſ 19. 2. t 1. *Cor.* 7. 1. v *Apoc.* 14. 4.

qu'un pere sage & éclairé donne à son fils, où il lui marque ce qu'il doit observer & éviter avec les femmes. Mais il faut prendre garde qu'il n'en parle que selon ce qu'il en a découvert par sa propre experience, puis qu'il dit qu'il *a cherché de la sagesse*, &c. *& qu'il n'en a point trouvé*, &c. Ainsi on ne doit pas prendre à la rigueur ni entendre de tout le Sexe ce qu'il dit des femmes, mais moralement, & de quelques-unes.

Lors qu'il dit qu'il n'a point trouvé de sagesse parmi les femmes, il parle d'une sagesse accomplie, qui vient moins du naturel que de l'étude & de l'experience, que les femmes n'ont pas comme les hommes, particulierement celles des Juifs qui étoient bien plus contraintes que celles des Europeens. Et ce n'est pas un grand avantage pour les hõmes qu'entre mille, il s'en trouve un qui soit sage.

Si les hommes souffroient de la malice, de la colere & de la jalousie des femmes, comme elles en souffrent des hommes, on pourroit prendre à la lettre ces paroles, *Il n'y a point de malice, de colere, ni de jalousie comparable à celle d'une femme.* Si on les veut entendre d'une pente & d'un pouvoir naturel de faire beaucoup

de mal; nous dirons que par consequent elles peuvent faire beaucoup de bien, les puissances & les moyens qui servent à l'un pouvant aussi servir à l'autre, le dessein, l'intention, & la maniere d'en user, faisant le vice & la vertu. Mais le sens naturel de ces paroles est peut-être que ces passions, ces défauts éclatent & choquent davantage dans les femmes, ou bien parce qu'elles n'y tombent pas si souvent, ou parce que l'on ne veut pas qu'ils leur soient autant permis qu'à nous; ou enfin parce qu'elles portent leur ressentiment beaucoup plus loin; à cause que la maniere dont on les éléve, les rendant beaucoup plus sensibles que nous à plusieurs choses; quand elles ont une fois franchi les bornes étroites de la bien-seance où on les renferme, elles font plus d'éforts pour se délivrer de ce qui leur est contraire.

QUAND l'Ecclesiastique nous avertit de ne pas donner de pouvoir sur nous à une femme, il ne parle que d'un pouvoir aveugle & temeraire que la débauche & la lâcheté leur peut donner: Etant certain qu'il ne faut s'assujettir de la sorte ni aux femmes ni aux hommes, & que ceux qui se laissent ainsi gouverner

s'abãdonnent pour l'ordinaire à des gens, ou mal reglez, ou interessez, qui abusent de la credulité d'autrui : mais il ne parle point du pouvoir & de l'autôrité qui a pour objet la conduite d'une famille ou d'un Royaume ; l'Histoire sacrée & prophane nous aprenant qu'il y a eu quantité de femmes qui ont gouverné avec beaucoup de sagesse, leurs maris, leurs familles, des Societez & des Etats entiers.

QUAND il leur seroit ordinaire de mal user du pouvoir qu'elles ont entre les mains, elles ne feroient que suivre l'exemple des hommes : outre que lors qu'on n'est pas accoûtumé à commander, qu'on n'a pas été élevé pour cela, & qu'on ne s'y atend pas, on est en danger de s'éblouïr.

LORS que quelqu'un voulant rabaisser le merite des femmes, leur dit, *qu'un homme injuste est meilleur, & plus estimable qu'une femme qui fait du bien*, on peut lui demander à lui-même la solution d'une absurdité grossiere dont il charge l'Ecriture, & lui faire voir son ignorance ou sa malice, en lui montrant que ce passage est tronqué. Car il y a, *un homme injuste est meilleur qu'une femme qui fait du bien, & qui cause de la confusion & de l'op-*

l'opprobre. C'est-à-dire, que les faveurs d'une femme artificieuse, qui a dessein de tromper, sont plus à craindre qu'une injustice ouverte.

Cela nous montre comme l'on abuse indignement de l'Ecriture Sainte, en lui faisant dire tout le contraire de son veritable sens. On le voit encore dans l'employ ordinaire de ces paroles, *qui est-ce qui trouvera une femme forte*: Comme si l'Ecriture vouloit signifier par là, qu'il est extrémement rare d'en trouver. Mais ce n'est nullement sa pensée. Le dernier chapître des Proverbes d'où ces paroles sont prises contient les instructions que le Roy Salomon receut de sa mere; qui aprés quelques avis, lui dit de quelle maniere il doit chercher une femme, & commence à lui marquer les qualitez qu'elle doit avoir, en s'écriant; *Qui est-ce qui trouvera une femme forte: C'est un bien si estimable, qu'il n'y a rien au monde qui en puisse égaler le prix.* Et elle continuë en suite de lui décrire les avantages qu'une femme de cette sorte peut apporter dans sa famille. Lors que l'on veut changer cette expression figurée en une autre expression qui soit simple & sans interrogation, & qui ait une liaison naturelle avec ce qui

precéde & ce qui suit, il faut necessairement la recevoir en ces termes. *Celui qui trouve une femme forte, trouve un bien inestimable, &c.*

QVOY qu'il en soit, il y a trois ou quatre considerations qui contrebalancent tout ce que l'on peut tirer de l'Ecriture contre nous.

1. Elle ne parle point de toutes les femmes.

2. Elle en dit du moins autant de bien que de mal. a *Vne bonne femme fait le bonheur de son mari, & une femme forte & genereuse sa principale joye* b *Vne femme de vertu & de bon sens, est un bien & une grace qui vaut mieux que tous les thresors du monde: & celle qui aime son mari vaut autant qu'une Couronne & un Royaume. Celle.* c *qui est sage & prudente édifie sa maison. Le pauvre gemit où il n'y a point de femme.* &c.

3. Tout ce qu'elle dit de mal touchant les hommes, surpasse autant ce qu'elle en dit des femmes, que l'on croit que nôtre Sexe est plus excellent que le leur.

4. Et ce qu'elle dit contre les femmes se peut aussi justement appliquer aux hômes

a *Ecclesi.* 26. 7. b *Prov.* 12. 14. c *Ecclesi.* 26.

mes

mes en substituant le mot d'*homme* à celui de *femme*. En effet, une Mere qui voudroit instruire sa fille, ne pourroit-elle pas lui parler de cette sorte. *Ma fille, ne vous trouvez point parmi les hommes; ne vous laissez point surprendre à leurs artifices, à leurs promesses & à leurs cajolieries. Souvenez-vous que le peché a commence par eux & qu'ils sont cause du malheur de toutes les femmes; que l'iniquité de la femme vient de l'homme; & que le mal que fait une femme est preferable au bien que peut faire un homme. Ne vous arrêtez point trop à considerer la beauté, la bonne mine, ni tout ce qui donne de la grace aux hommes, de peur que cela n'allume en vous le feu de la convoitise & ne vous soit un sujet de chute & de scandale, comme à tant d'autres de vôtre Sexe que je pourrois vous nommer, & qui étoient auparavant extrêmement sages & vertueuses. Eloignez-vous donc de la compagnie des hommes autant qu'il vous sera possible. Il vous sera toûjours plus avantageux de n'avoir nul commerce avec eux, nō pas même par le mariage; & sçachez que celles qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont celles qui sont vierges & ne se sont point soüillées avec les hommes.*

Neantmoins comme je ne pretens pas for-

cer vôtre inclination, si elle vous porte à vouloir un mari, songez à le bien choisir. Car il est entierement rare d'en trouver un bon. C'est un present que vous ne devez attendre que du Ciel. Un homme de vertu & de bon sens, & qui aime sa femme, est pour lui un sujet continuel de joye & de consolation & est plus à estimer qu'une couronne & que tous les thresors du monde.

Mais au contraire, c'est le dernier malheur pour une femme, d'avoir un mari sujet aux disputes, à la colere, & à la jalousie. Il vaudroit mieux demeurer dans les deserts avec les Tigres, les dragons & les bétes les plus farouches. C'est comme un toît qui dégoute continuellement au milieu de l'hiver, & un vent rude & fâcheux qui grõde sans cesse. C'est pourquoi pensez y bien.

S'il vous arrive d'avoir des enfans, prenez un soin particulier de les garantir du vice Les garçons demandent une garde & une exactitude tres-grande, de peur qu'ils n'échappent & ne se perdent: Et pour peu que vous y voyiez d'ouverture, redoublez vôtre vigilance & vos soins, de crainte qu'ils ne se laissent aller à la premiere occasion: Et vous ne pourrez rien faire de mieux pour vôtre repos, & pour leur avantage, que de leur donner une femme qui

ait

ait de l'esprit & de la vertu ; pour les retenir par sa modestie & par sa douceur dans de justes bornes où ils ont bien de la peine à demeurer.

POVR satisfaire à tout ce que l'on peut avoir dans l'esprit, sur le sujet du commerce de Sexe entre les hommes & les femmes, il faut considerer qu'ils sont à l'égard les uns des autres, comme tout le reste des biens, dont on peut faire un bon & un mauvais usage, & dont l'abus retombe sur celui qui le commet, sans diminuër le prix ni l'estime de la chose dont on abuse. Ainsi, quoi que les hommes puissent mal user des femmes, & se perdre à leur occasion, ce n'est non plus la faute des femmes, à regarder simplement l'usage, que c'est la faute des richesses qui causent le malheur d'un prodigue ; ou de tout autre qui ne sçait pas s'en servir. On peut dire même, que si l'on regarde sincérement la maniére dont les femmes contribuent à la perte des hommes, & les hommes à celle des femmes, il faudra avoüer que presque tout le mal est de nôtre côté. En effet, quoi que les femmes ayent du moins autant de besoin des hommes que les hommes en ont d'elles, neanmoins elles ont plus de force pour

ne le point faire paroître. Ce sont les hommes qui les recherchent, qui les sollicitent & les pressent: Et l'on diroit quand elles se rendent, que c'est plûtôt pour se délivrer des importunitez qu'on leur fait, ou pour reconnoître les services & les soins qu'on leur a rendus, l'amour & l'estime qu'on leur témoigne, que pour satisfaire un desir qui leur est aussi naturel qu'à nous. C'est donc proprement les hommes qui font paroître en cela de la foiblesse, ce sont eux qui abusent les femmes, qui les corrompent, les perdent & les entrainent dans le precipice avec eux.

CE ne fut point Dalila qui alla chercher Samson; ce fut lui qui alla chercher cette Dame. Et lui qui avoit eu la force de déchirer des lions, de défaire lui seul ses ennemis au nõbre de mille, lui, dis-je, eut la foiblesse de se laisser vaincre par les caresses d'une femme, & l'imprudence de lui découvrir un secret dont dépendoit sa liberté & sa vie.

BETHSABE'E ne songeoit à rien moins qu'à David, lors que ce Prince, qui avoit été touché de sa beauté, l'envoya querir chez elle; & ce fut de son propre mouvement qu'il fit exposer Urie mari de cette Dame, n'ayant pû l'obliger à retourner chez

chez lui pour couvrir par ce moyen les suites de l'adultere qu'il avoit fait commettre à sa femme.

SONT-CE les femmes que Salomon a aimées, ou Salomon lui-même que l'on doit accuser de la dépravation de son esprit, lui qui avoit été selon le cœur de Dieu, qui en avoit receu tant de biens & de sagesse, lui enfin qui n'ignoroit pas la deffense *a* que Dieu avoit faite autrefois à son peuple d'avoir commerce avec les femmes étrangeres.

NOUS n'avons qu'à consulter l'Ecriture pour sçavoir lesquels ont été les plus criminels aux yeux de Dieu, ou des femmes qui se sont laissées corrompre, ou des hommes qui les ont corrompuës. Encore que Bethsabée fût coupable d'avoir manqué de fidelité à son mari; *b* ce fut neanmoins à David seulement que Dieu reprocha le crime, ce fut à luy seul qu'il envoya le Prophete Nathã; ce fut lui qui en fit penitence; toute la peine rétomba sur lui, & ce fut pour le punir que l'enfant qui vint de son adultere fut frappé de mort. L'Ecriture ne dit pas un mot contre les femmes étrangeres dont Salomon devint amoureux. *c Le Seigneur*, dit-

a *Exod.* 36. b *Rois* 2. 12. c *Rois* 3. 11.

elle, *entra en colere contre* * *Salomon, parce qu'il s'étoit éloigné du Seigneur le Dieu d'Israël.* Et elle nous marque que Dieu pour le punir de sa faute, lui suscita des ennemis, & divisa ses Etats.

AINSI, quand on reproche aux femmes que ce sont elles qui nous corrompent, elles peuvent répondre que c'est nous au contraire, qui sommes cause de leur corruption & de leurs desordres; que ces hõmes qui s'attribuent la preéminẽce du Sexe, n'ont point de honte de devenir leurs esclaves, & de se reduire aux bassesses les plus indignes pour obtenir d'elles qu'elles satisfassent leur passion; que ces hommes qui se vantent d'avoir plus d'esprit, plus de force & plus de courage que les femmes, en ont assez peu pour ne pas découvrir leurs artifices, & pour se laisser vaincre par de si foibles attraits; que si l'Ecriture dit tant de choses aux hommes pour les éloigner du mal qu'ils peuvent cõmettre avec les femmes; ce n'est pas qu'elle estime moins les femmes: c'est au contraire parce que connoissant la foiblesse des hommes, elle a crû les devoir soûtenir par de fortes exhortatiõs, n'ayant rien dit de semblable aux femmes, parce qu'elles ne succombẽt pas si aisément. Enfin si Dieu ne s'est pas

o* 1. *Rois* 3. 11.

servi

servi d'elles dans les fonctions Publiques, Civiles ou Ecclesiastiques ; c'est que les hommes ayant causé tous les maux de la Societé, & les femmes n'ayant rien fait qu'à leur exemple, il étoit juste qu'ils servissent à les reparer, Dieu voulant tirer le remede de la cause même du mal.

VOILA les reflexions necessaires pour l'éclaircissement des Passages que l'on croit être contraires à l'opinion de l'Egalité des Sexes, & pour faire utilement la comparaison dont on a parlé d'abord.

POVR ce qui est du Traité de l'Excellence des hommes, il le faut lire comme s'il venoit d'une main inconnuë & zélée pour la gloire de nôtre Sexe, afin de mieux reconnoître si l'Auteur ne s'est point flatté lui-même en affoiblissãt les preuves de ses Adversaires; & s'il a dit contre les femmes tout le mal que l'on en peut dire publiquement. Car les invectives sõt la voye ordinaire de les attaquer, en exagerãt leurs défauts, rejetant sur tout le Sexe ce qui se void en quelques unes, & leur est commun avec les hommes & attribuant à l'inclination ce qui n'est qu'un effet de la coûtume, de l'éducation & de la maniere dõt elles sont considerées, & dont elles se considerent elles-mêmes.

FIN.



Extrait du Privilege du Roi.

PAr Lettres Patentes de ſa Majeſté, données à Paris le ſixiéme Juillet 1690. Signées par le Roi en ſon Conſeil, Des-vieux. Il eſt permis au Sieur P. de faire imprimer un Livre intitulé, *Diſcours Phyſique & Moral de l'Egalité des deux Sexes, où l'on voit l'importance de ſe défaire des Préjugez*, durant le tems & eſpace de dix années, à compter du jour que le Livre ſera achevé d'mprimer : & défenſes ſont faites à tous Libraires & autres perſonnes de l'imprimer ou faire imprimer, à peine de mille livres d'amande, de confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interêts, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs le 26. Iuillet: 1690.

Signé THIERRI, Syndic.

Ledit

Ledit Sieur P. a cedé le droit du present Privilege à JEAN DUPUIS Libraire de Paris, ſuivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois, le premier jour d'Août 1690.

Les Exemplaires ont été fournis au deſir du Privilege.



